

LES JOUETS DU DESTIN

Datation des événements

Été 1982

Arrivée JONCHERY :..... Vendredi 21 Mai 1982

Relations publics :..... Vendredi 21 Mai 1982
Samedi 22 Mai 1982
Dimanche 23 Mai 1982

Séjour panne :..... Lundi 24 Mai 1982
Mardi 25 Mai 1982
Mercredi 26 Mai 1982
Jeudi 27 Mai 1982

Départ JONCHERY :..... Jeudi 27 Mai 1982

5 semaine plus tard / 1er retour :..... Samedi 03 Juillet 1982
Dimanche 04 Juillet 1982

1 semaine plus tard / 2ème retour :..... Samedi 10 Juillet 1982
Dimanche 11 Juillet 1982

Départ en vacances :..... Dimanche 11 Juillet 1982

Retour de vacances :..... Samedi 31 Juillet 1982

DU MEME AUTEUR

C'est pas banal... mais c'est ma vie !

SMILEY : Ange ou... démon ?

Pliez de rire !

LES DEBOIRES DE FAUSTINE VERTI :

Tome 1 : Un Fauve est lâché !

Tome 2 : Fauve qui peut !

Tome 3 : Fauve pas s'énerver !

LES JOUETS DU DESTIN

Cette histoire intimiste, réellement vécue par l'auteur, se déroule à l'été 1982.

Le hasard fait se rencontrer un jeune sous-officier de cavalerie blindée et une jeune élève infirmière lors d'une opération de relations publiques de l'armée, au cours de grandes manœuvres militaires.

Le coup de foudre est immédiat mais, trop timorés, il leur est difficile de se déclarer leur flamme avant de devoir se séparer. Ils manquent cruellement d'intimité et surtout de temps. L'affaire semble être condamnée d'avance... mais une panne retient le jeune homme sur place alors que ses collègues s'en vont guerroyer ailleurs. Abandonné par les siens, il ne doit son salut qu'à cette surprenante jeune femme à qui il peut enfin déclarer tout son amour. Cette très forte idylle est cependant fragilisée par le mauvais sort qui semble jouer avec eux et met leurs nerfs à rude épreuve.

Le dépannage doit arriver et mettre un terme à leur liaison, mais... quand ?... et sous quelle forme ? Nul ne le sait ! Les rebondissement successifs deviennent déroutants et les obligent à se faire des adieux déchirants tous les soirs, par crainte de ne pas se revoir le lendemain. Lorsque le temps sera venu de se séparer réellement, pourront-ils espérer se retrouver et vivre leur amour sans retenue... ou en sera-t-il autrement ?

Leur avenir commun étant incertain, les deux amoureux doivent se contenter de vivre le plus intensément possible l'instant présent... car ils ne maîtrisent rien.

En fait, ils ne sont que **les jouets du destin**.

André VESVRES.

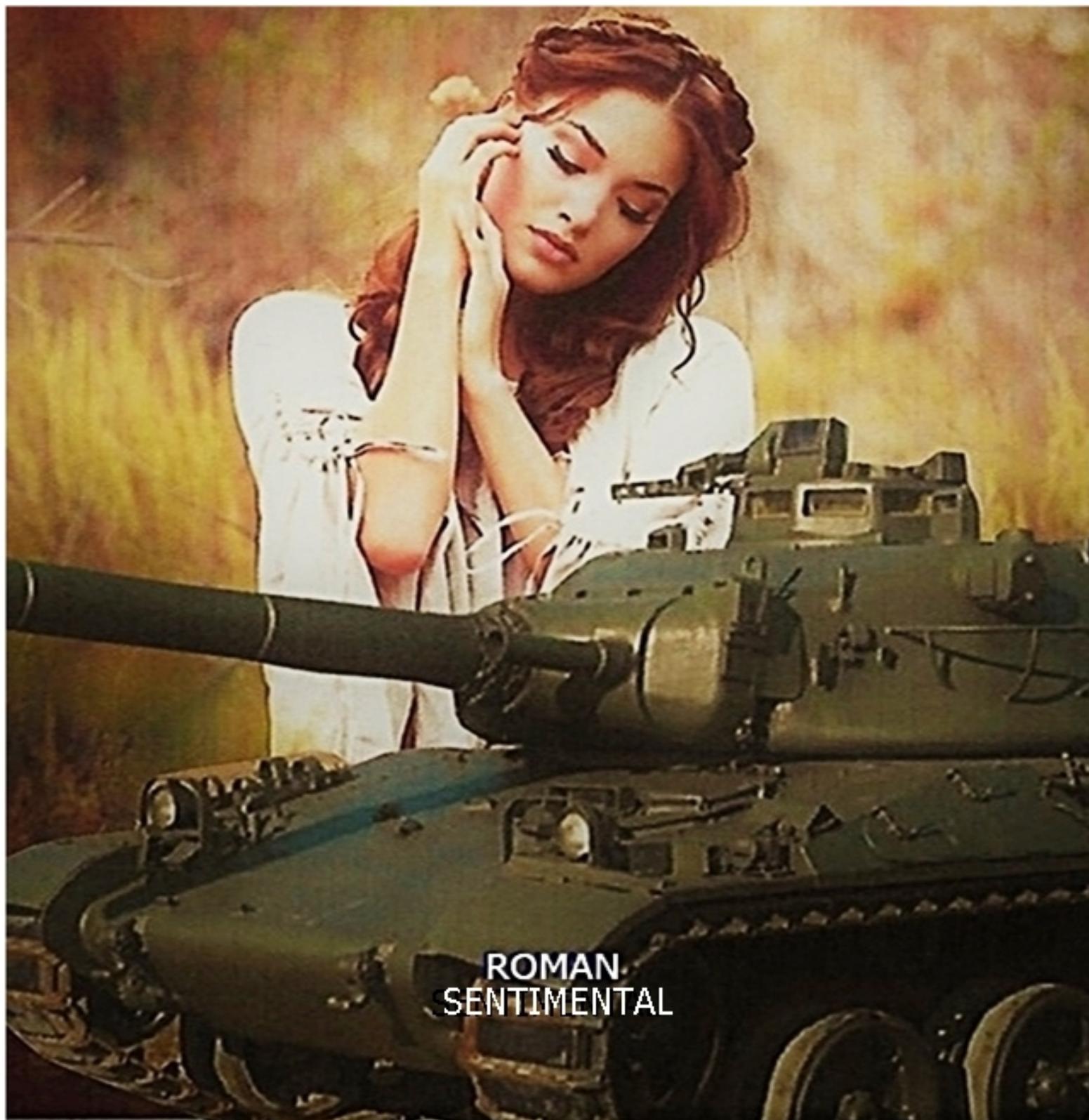
Auteur nivernais né en 1960.

Fils d'ouvrier agricole, il passe sa jeunesse dans les écoles militaire et devient sous-officier chef de char à 19 ans à peine. Après cinq ans de bons et loyaux services, il quitte l'armée pour exercer différents métiers avant de devenir, presque par hasard, mécanicien de course. Il parcourt alors l'Europe dans tous les sens pendant une trentaine d'années. Cette vie trépidante a bientôt raison de sa santé et l'oblige à renoncer à ce mode de vie. Il cherche alors une activité plus calme et profite des moments de répit pour se tourner vers l'écriture qui devient sa nouvelle passion. Il écrit sa propre autobiographie, quelques romans intimistes comme celui-ci, puis se crée un personnage de romans policiers dont il narre les trépidantes aventures, qui forment bientôt une véritable saga.

André VESVRES

"Dédé"

LES JOUETS DU DESTIN



ROMAN
SENTIMENTAL

André VESVRES

LES JOUETS DU DESTIN

ROMAN SENTIMENTAL
AUTOBIOGRAPHIQUE

« Lorsque nous prononçons le mot AMOUR : nous aimerions qu'il rime avec TOUJOURS. Cependant, il fait déjà notre bonheur, s'il ne dure... ne serait-ce que quelques heures ! »

A. VESVRES

Cet ouvrage est dédié à cette jeune inconnue, rencontrée par hasard dans un petit village de Haute-Marne, et qui est devenue sans équivoque mon ange-gardien préféré. Elle a su, en peu de temps, me sauver la mise, me réconforter et aussi mettre le feu à mon esprit par sa témérité qui n'avait d'égale que son incroyable beauté. Devant tant d'atouts rassemblés en une seule personne, mon cœur n'a pu rester insensible et je n'ai pu faire autrement que succomber à son charme. Comment résister à un ange tout droit tombé du ciel ?

Cette inoubliable rencontre (certainement la plus belle de ma vie) et les merveilleux moments qui en ont découlé, resteront gravés à tout jamais dans ma mémoire et ... dans mon cœur.

A toi... ma belle héroïne !

PROLOGUE

Été 1982.

Je me présente : Maréchal Des Logis André VESVRES : sous-officier au sein du 4^{ème} Régiment de Dragons, basé sur le camp militaire de MOURMELON, près de REIMS.

Affecté à cette unité depuis près de trois ans, je participe pour la seconde fois à des « *manœuvres militaires en terrain libre* ». Ces exercices se déroulent en pleine campagne, au milieu de la population civile et non plus dans une zone militaire spécialement dédiée à cet effet. Ces manifestations étant très coûteuses, elles sont relativement rares et donc très appréciées, car elles nous sortent de la routine dans laquelle nous avons tendance à nous enfermer.

Cette fois-ci, les manœuvres auront lieu au niveau du corps d'armée et devraient nous faire sillonner une bonne partie de l'Est de la France. Les moyens engagés seront colossaux et il faudra pas mal de temps pour amener toutes les forces participantes aux points de départ initiaux de l'exercice. Une fois arrivés sur zone, nous passerons le restant du week-end à faire des « *Relations Publics* » en attendant le début des hostilités prévu pour le lundi matin.

Ce que je ne sais pas encore, en ce superbe mois d'été du début des années quatre-vingt, c'est que ce bref séjour, dans un charmant petit village de Haut-Marne que je ne connaissais pas, aura certaines répercussions sur le restant de ma vie. Si, à l'origine, il ne s'agissait que d'une brève halte au cours d'un exercice banal, il s'y passera des choses auxquelles je ne m'attendais pas vraiment. Notre destinée tient à peu de choses et peut parfois prendre des cheminements insoupçonnés, des tournures inattendues... comme j'aurais bientôt l'occasion de le constater à mes dépens.

C'est cette histoire véridique que je m'en vais vous raconter.

AMX 30 EN ACTION



DEBARQUEMENT PORTE-CHAR



ECRAN FUMIGENE



**MANOEUVRES EN
TERRAIN LIBRE**



1982

SALUT AU CANON



M.D.L. André VESVRES

DEFILE A PIEDS



ARRIVEE PORTE-CHAR



TIR CANON 105 mm



1.

Vendredi 21 Mai 1982... 16H30.

Hôpital de CHAUMONT.

Une jeune élève-infirmière quitte la salle de cours d'un pas pressé et dévale l'escalier principal à tout allure, manquant se rompre le cou.

_ Babeth... attends-moi ! lui crie une collègue.

La magnifique brune n'en a cure et continue sa descente infernale. Arrivée au palier inférieur, elle se heurte à un garçon qui montait et, dans le contact, laisse tomber un dossier qu'elle tenait sous son bras. Les feuillets qu'il contient s'éparpillent sur le sol.

_ Eh merde !!! lance la jeune femme, obligée de s'arrêter pour ramasser ceux-ci.

Tandis qu'elle est accroupie pour récupérer ses feuilles, sa blouse ouverte laisse voir ses magnifiques jambes et offre une splendide vue sur son somptueux décolleté. Cela ne laisse pas indifférents les garçons qui la croisent alors, et ceux-ci font des petits commentaires qui ont tendance à l'agacer.

_ Pauvres cons ! leur lance-t-elle en leur tirant la langue.

Sa collègue a fini par la rattraper.

_ Babeth ! Mais où cours-tu comme ça ? Tu as un train à prendre ou quoi ?

_ Non ! Je vais à la salle d'étude faire mes devoirs pour lundi, afin d'être pénarde pour le week-end. Je voudrais les avoir terminés avant que mon père vienne me chercher.

_ Mais... on est vendredi ! Tu as le temps de les faire chez toi ce soir. Ça te laissera le week-end de libre pour sortir, comme d'habitude. Ça ne sert à rien de s'affoler !

_ Ouais... sauf que ce soir, je ne pourrais pas ! Mes parents se sont encore portés volontaires pour je ne sais quelle opération de *relations publics*... du coup : on a des invités à la maison. Je n'ai pas tout saisi... mais, apparemment, il y a quatre mecs qui doivent venir dîner... des militaires, à ce que j'ai compris.

_ Ah oui ? Mais c'est intéressant, tout ça ! Tu ne veux pas m'inviter aussi... des fois qu'il y ait des beaux gosses à draguer ? supplie la copine.

_ Mon cul ! S'il y en a un de bien dans le lot : je le garde pour moi !

_ Et les trois autres... ? Pense un peu aux copines !

_ Oh ! Tu sais : moi, quand je suis lancé... ! Et puis, tu oublies ma frangine : elle voudra sûrement sa part du gâteau, elle aussi !

_ Babeth... tu n'es vraiment pas partageuse. Tu n'es qu'une sale petite égoïste.

_ Eh oui ! Quand on parle de mecs : je ne partage pas... je suis désolée. Excuse-moi de te laisser en plan, mais... il faut vraiment que j'y aille, là.

_ Pff ! Passe une mauvaise soirée... espèce de rabat-joie ! dit la copine, déçue, tout en s'éloignant.

_ Heu... O.K., merci ! Je... j'essayerai... Salut !

2.

Vendredi 21 Mai 1982... 10H30.

« **JONCHERY** ».

A la vue de ce panneau, le conducteur du porte-char ralentit pour entrer dans le village, puis quitte la route principale pour prendre une rue transversale avec précaution, car un ensemble routier de soixante tonnes et de plus de vingt mètres de long n'est pas aisé à manœuvrer. Il progresse tout doucement, à cause du gabarit de l'engin, dans la rue relativement étroite, puis – après avoir parcouru environ deux cents mètres – s'arrête devant la petite place de la mairie.

Nous voici arrivé à destination : JONCHERY, une petite commune de l'Est de la France, à quelques encablures de CHAUMONT. Cette bourgade – si tranquille habituellement – servira de camp de base au 4^{ème} escadron de mon régiment, pour les trois prochains jours.

Je descends du camion et effectue quelques mouvements pour me dégourdir les jambes, après ce voyage inconfortable de plus de trois heures. Je jette un rapide coup d'œil sur notre nouvel environnement.

_ Maréchal Des Logis... attrapez votre sac à dos ! me lance Dan, en me tendant mon paquetage.

_ Merci ! Allez les gars, magnez-vous le cul pour débarquer... on a du pain sur la planche ! Les types des transports ont d'autres voyages à faire et on a pas le temps de rêvasser. Bougez-vous ! ordonné-je.

Les hommes de mon équipage descendent du véhicule à leur tour. D'abord Denis (dit Dan) : le radio-chargeur qui s'occupe de régler la radio et d'approvisionner la mitrailleuse lourde et le canon en munitions ; puis Christian (dit Chris) : le tireur qui gère la position du canon pendant les roulages et fait feu sur les cibles que je lui désigne ; et enfin Pierre (dit Pete) : le pilote de l'engin infernal.

Ces trois lascars sont sous mes ordres depuis moins de quatre mois. Ils m'appellent « *Chef* » ou « *Maréchal* », pour plus de simplicité quand nous sommes entre nous.

_ C'est quoi, ce bled paumé ? On va s'emmerder, ici ! dit Chris, peu enthousiaste à l'idée de passer trois jours sur place.

_ Ça m'aurait étonné, aussi ! Tu es bien un gars de la ville, toi. Moi, je le trouve sympa ce petit patelin... et même plutôt agréable ! lui répond Dan, en rendant un sourire à deux jeunes femmes qui passent dans la rue.

_ Ah ça, forcément ! Du moment qu'il y a un beau cul à mater... toi, le reste : tu t'en fiches !

_ Eh oui, mon vieux ! Je sais me contenter de joies simples, moi !!

Pour les faire bouger, je mets fin à leurs parlottes.

_ Oh, les pipelettes ! Excusez-moi de vous déranger, mais – quand vous aurez fini votre conversation hautement philosophique – vous me ferez le plaisir de vous mettre au travail... si ce n'est pas trop vous demander, bien sûr. Pete ! Monte là-dessus... tu verras Montmartre. Tu mets ton engin en marche et tu attends mes ordres. Quant aux autres : donnez un coup de main pour détacher « la bestiole » du camion !

Une fois les rampes du porte-char déployées et le blindé délivré de ses chaînes de maintien, il est temps de se dégourdir les chenilles et de retrouver la terre ferme. Pete étant installé aux commandes, je le guide pour descendre du camion et venir s'aligner à côté des deux autres composants du 2ème peloton de l'escadron. En effet, l'unité est composée de trois chars lourds AMX 30 : celui du chef de peloton (un jeune aspirant officier qui vient d'arriver au régiment et qui manque cruellement d'expérience), un second pour son adjoint (un Maréchal Des Logis-Chef avec déjà quelques années de service) et enfin, celui du subordonné (c'est à dire : le mien).

La place de la mairie sera notre lieu de bivouac, tandis que les trois autres pelotons de l'escadron seront stationnés à d'autres endroits dans le village. Nous sommes installés de manière à ne pas trop gêner la libre circulation des villageois. Ce n'est pas forcément évident, car – avec celui du commandant d'escadron – ce n'est pas moins de treize chars et tout le matériel d'assistance, qu'il nous faut caser. Tout ça : ça prend de la place... énormément de place ! Heureusement que le reste du régiment est disséminé dans les villages alentours... sinon : ce serait ingérable.

Les porte-chars repartis, je m'en vais voir comment sont installés nos collègues et aussi récupérer mes ordres pour le week-end à la tente de commandement, en compagnie de mes confrères chefs d'engin blindés.

Le capitaine qui commande l'escadron nous explique alors le déroulement du week-end. Il nous donne quelques directives afin que cette opération se passe au mieux et que cela ne devienne pas une contrainte pour les habitants du cru. La courtoisie doit être de rigueur et aucun débordement ne saura être toléré. A nous de bien gérer nos hommes et de les recadrer si le besoin s'en fait sentir.

Le programme prévu est plutôt simple et les missions à venir pas trop pénibles à exécuter.

Le restant de la journée du vendredi sera consacré à l'installation du bivouac, puis au rangement et nettoyage du matériel. Pour le dîner, chaque équipage, composé de quatre hommes, sera invité au sein d'une famille du village, tirée préalablement au sort par le commandant d'escadron et le maire de la commune.

Le samedi matin sera consacré aux présentations et visites des différents engins que nous utilisons. Quelques petites balades en Jeep dans le village seront ainsi proposées aux civils volontaires. L'après-midi sera placé sous le signe de la convivialité avec, pour commencer, l'organisation d'un match de football contre l'équipe locale, suivie d'un pot de l'amitié et – en soirée – d'un méchoui organisé par nos soins, auquel tout le village sera convié.

Le dimanche matin sera plus solennel, avec – une fois la messe terminée – une prise d'armes au monument aux morts de la commune, suivi d'un défilé à pied des troupes à travers les rues environnantes. Pour terminer en beauté, l'après-midi sera le théâtre unique d'une simulation de combat de chars dans un champ des environs.

Un dernier repas chez nos familles d'accueil et nous en aurons fini avec notre petit programme relationnel.

On a connu plus contraignant comme emploi du temps !

Nous devrions avoir pas mal de temps morts pour nous balader et nous ne sommes pas à l'abri d'une bonne surprise... les petits villages de campagne recèlent parfois des trésors bien cachés qui méritent que l'on s'y intéresse. Nous gérerons donc chacun nos moments de détente à notre convenance et qui sait : avec un peu de chance...

3.

Après le repas de midi, pris au soleil sur la tourelle du char, nous faisons une petite séance de bronzage par ce temps radieux qui perdurera toute la semaine. Digestion faite, nous finissons d'installer nos tentes individuelles sur une pelouse proche et nous rangeons bien le matériel, afin que tout soit nickel pour le lendemain. L'opération terminée, nous retournons voir les derniers collègues arrivés pour leur donner un coup de main, puis nous regagnons nos pénates pour un brin de toilette.

L'heure d'aller rendre visite à notre famille d'accueil a sonné. Sur qui allons-nous tomber ? Trouvons d'abord la bonne adresse et... nous verrons bien ensuite !

Quelques minutes plus tard, nous arrivons à bon port. Nous sommes reçus par le chef de famille qui nous guide bientôt vers le jardin. Nous constatons alors que nous avons été très gâtés lors du tirage au sort. Mieux : ce serait indécent ! En effet, alors que sa très charmante épouse nous accueille avec un franc sourire, leurs deux filles nous apparaissent sous la forme de deux créatures de rêve qui nous laisse sans voix. Viendrait-on de franchir les portes du paradis ? En contemplant autant de beauté d'un coup, le doute semble permis. Je crois que, tout compte fait, cette soirée s'annonce beaucoup plus agréable que prévu. Il nous faut établir de bonnes relations avec la population locale... pas de problème : je me sens même capable de faire du zèle !

Après les présentations d'usage, ils nous invitent à boire l'apéritif, afin de faire plus ample connaissance, tout en préparant le barbecue familial. Ils sont très sympathiques et, curieux de tout, nous bombardent littéralement de questions. D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Quel est le rôle de chacun ? Etc.

Ils sont intrigués par le fait que je commande ce groupe, alors que je semble être le plus jeune de la bande. J'explique alors que je suis un militaire de carrière sorti depuis peu de l'école de cavalerie blindée de SAUMUR, alors que mes hommes sont des appelés du contingent qui effectuent leur année de service national obligatoire. S'ils ont entre vingt-et-un et vingt-deux ans, j'en ai pour ma part à peine plus de vingt... mais ai déjà vécu des choses un peu folles dont les récits passionnent l'assistance.

Je leur raconte quelques divers déboires vécus en école militaire, pendant mes stages de commando, de parachutiste ou de tireur d'élite. Je leur narre mes rencontres avec un émir, des présidents de la république, des ministres, des acteurs connus ou

des journalistes célèbres ; mes aventures pendant divers tournages de films ou bien d'émissions pour la télévision ; mes exercices de combat en collaboration avec des soldats anglais, allemands ou même des «*Marines* » américains. Etc.

Si les parents sont impressionnés par un tel vécu à un âge si peu avancé, les deux filles sont littéralement scotchées à mes lèvres et n'ont bientôt d'yeux que pour moi. Je les achève alors en leur annonçant que je suis célibataire et libre actuellement... contrairement à mes trois lascars. Je deviens – d'un coup – l'objet de toute leur attention..., ce qui a tendance à chagriner quelque peu mes hommes.

Les deux petites curieuses se livrent alors à une sorte de petite guerre intestine et cela commence à ressembler fortement à un concours de séduction... dont je serais le premier prix. Pour essayer de s'attirer mes faveurs, elles me posent à tour de rôle toutes sortes de questions – dont certaines quelque peu embarrassantes –. N'étant pas seuls, il me faut parfois bien choisir mes mots pour y répondre, afin de ne pas dévoiler des choses qui pourraient choquer mes hommes ou bien les parents des deux demoiselles. Elles me demandent la permission d'essayer mon képi et rigolent quand je leur dis que je suis prêt à les engager immédiatement pour remplacer mon équipage. C'est vrai qu'elles sont ravissantes et terriblement attirantes. Ça nous change des filles banales que l'on rencontre parfois dans les casernes.

Sophie – une superbe blonde encore un peu jeune pour moi, du haut de ses dix-sept ans – est très jolie et un peu espiègle. Elle est hyper sexy, pas farouche et – ce qui se comprend aisément, lorsqu'on s'attarde sur sa magnifique silhouette – semble avoir un sacré succès auprès des garçons. J'avoue humblement que si elle était fille unique, c'est sans hésitation que je m'attarderais bien volontiers sur son cas, moi aussi. Seulement voilà : elle a une sœur aînée et... pas n'importe quelle sœur. Oh non !! Élisabeth (dite Babeth) est plus posée, un peu timide, mais... terriblement ravissante. Cette splendide créature ne me laisse pas indifférent... bien au contraire. Je ne peux m'empêcher de la contempler et je préfère focaliser mon attention sur les sourires timides qu'elle me lance à chaque fois que je croise son regard envoûtant, plutôt que sur les conversations qui vont bon train. Sa magnifique chevelure, aux reflets châtain, lui donne un charme fou et la rend vraiment trop craquante. Je suis subjugué par une telle beauté. Je crois que – Non ! En fait : je ne crois pas... j'en suis sûr ! – j'ai eu le coup de foudre pour elle dès que je l'ai aperçu. Mes hommes l'ont tout de suite remarqué à mon attitude et me jettent des regards amusés. Les parents – bien qu'ils ne fassent aucune réflexion – ne sont pas dupes non plus : mon air un peu absent par moments m'a trahi. Sophie, elle, rame désespérément pour attirer mon attention... mais la chose n'est pas aisée. Quant à moi – assis face à cette captivante brune – je suis vraiment sur un petit nuage et je n'échangerais ma place pour rien au monde, tant elle me fascine.

Alors que la fille cadette est étudiante dans un lycée technique lointain, son aînée de deux ans est élève infirmière à l'hôpital du coin. Si elle daignait s'occuper des gros problèmes de cœur qu'elle vient de me déclencher, je crois que je passerais volontiers toute la durée des manœuvres en convalescence dans ce charmant petit pavillon.

Moi qui ne tiens pas en place... pour une fois, je saurais me montrer le patient le plus docile qui soit. Malheureusement, ne pensant pas que ce rêve puisse se réaliser un jour – une fille aussi superbe ne pouvant se contenter d'un gars aussi banal que moi –, je me contente de vivre et savourer l'instant présent en toute simplicité... mais avec délectation. Bref ! la soirée est très agréable et ce week-end s'annonce beaucoup plus intéressant que prévu initialement... ce qui n'est pas pour me déplaire.

Il est déjà bien tard lorsque nous prenons congé de nos charmants hôtes qui nous ont promis de venir voir le matériel, le lendemain matin. Les filles sont tout excitées à l'idée de monter dans un char d'assaut et ont hâte de nous retrouver. Ça tombe bien : nous aussi ! C'est donc ravis et enjoués que nous rentrons au campement.

_ On s'est bien amusé... ces gens sont vraiment très accueillants ! lance Chris.

_ Ouais, c'est vrai ! C'était une soirée très sympathique..., n'est-ce pas, Chef ? me demande Dan, en me voyant un peu distrait.

_ Hein ? Heu ! Oui... elle était très sympathique ! répondis-je machinalement, perdu dans mes pensées.

_ Heu ! Allô, Chef... ? Je parlais de la soirée, moi... pas de la charmante petite brunette qui semble vous intéresser au plus haut point !

_ Oh... !

Pete ne put s'empêcher de relancer, d'un air goguenard :

_ En tout cas, j'en connais un qui va faire de beaux rêves. Il se pourrait bien qu'il y ai un piquet de plus à sa tente, cette nuit... si vous voyez ce que je veux dire !

Dan, me voyant un peu gêné, enchérit :

_ Oui... ça, c'est bien possible ! Si une certaine personne croit qu'on va s'emmerder dans ce bled, je pense que ça ne sera pas le cas de tout le monde. Suivez mon regard !

_ Quoi ?? O.K. ! Ça va, c'est bon... lâchez-moi, bande de jaloux ! Vous êtes quand même de sacrés gros lourdauds, quand vous vous y mettez. Mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi m'occuper de ma vie privée, au lieu de dire des conneries. Allez ! Au lit, mauvaise troupe... on en reparlera demain ! ordonné-je, alors que tout le monde était plié de rire.

Alors que tous les invités sont partis, Sophie va trouver sa sœur dans sa chambre.

_ Alors, Géraldine... tu as passé une bonne soirée ?

_ Oui ! J'appréhendais un peu... mais c'était plutôt sympa, finalement !

_ Ouais, c'est vrai ! Et... tu n'as rien d'autre à me dire ? J'ai cru comprendre que le bel André ne te laissait pas indifférent ! Je me trompe ? En tous cas, toi : tu l'as bien accroché ! Crois-moi : il est mûr à point... tu n'as plus qu'à le cueillir !

_ N'importe quoi !! Laisse-moi donc dormir au lieu de dire des bêtises !

_ Des bêtises ??? Ah ! Je ne crois pas, non ! Il est raide-dingue de toi, ça se voit tout de suite. Médite donc là-dessus et... fais de beaux rêves ! Bonne nuit, sœurette !

Élisabeth repense alors à la soirée, aux regards échangés avec le beau gosse, et c'est avec un petit sourire de satisfaction accroché aux lèvres qu'elle fini par s'endormir.

4.

Samedi 22 Mai 1982.

La journée s'annonce radieuse et tout le monde est de bonne humeur. Nous avons pris notre petit-déjeuner et rangeons nos affaires pour que tout soit prêt quand les badauds arriveront. Pendant que mes hommes font chauffer le moteur du char et nettoient les abords, je fais une dernière inspection dans la tourelle pour bien m'assurer que rien ne traîne qui puisse créer un incident.

Soudain, j'entends des sifflements et crois déceler une certaine agitation au-dehors.

_ Maréchal ! Nous avons de la visite et... je crois bien que ça va beaucoup vous intéresser ! me lance Pete, penché au-dessus du tourelleau (sorte de petite coupole additionnelle située au sommet de la tourelle et réservée au chef de char).

Intrigué, j'émerge de mon poste et constate que le spectacle est des plus intéressants et a provoqué un petit attroupement. Ce dernier est dû à la présence sur les lieux de nos deux ravissantes petites copines de la veille. Elles se tiennent au pied du char et attisent tous les regards par leurs tenues légères. Vêtues de T-shirts très échancrés et de petits shorts blancs moulants: elles sont sexy en diable et seule la présence de leurs parents empêche que ne fusent les réflexions habituelles dans un tel cas.

_ Hé !... Bonjour, charmantes demoiselles ! Je suis vraiment ravi de vous revoir... et, apparemment, je ne suis pas le seul !

_ Nous nous sommes habillées décontractées afin de pouvoir monter sur le char ! Est-ce que cela vous convient ? me demande Élisabeth, en tournant sur elle-même, avec son plus beau sourire.

Pete lui répond, d'un ton malicieux :

_ Oh !... je connais bien ses goûts et... crois-moi : tu lui conviens tout à fait !

Bien que pensant la même chose que lui, je l'apostrophe :

_ Que de tact... bravo, Pete ! Ne faites pas attention à ce que raconte cet espèce d'énergumène... il n'a jamais entendu parler de courtoisie. Je vais vous aider à monter. Si tu veux bien consentir à me donner ta main... ! lancé-je à Élisabeth.

_ Ah ouais... ! Comme ça, carrément, d'entrée de jeu ? Ah ! J'ai déjà vu des types rapides, mais là... vous battez tous les records, Chef ! Tu sais que tu n'es pas obligé de lui répondre tout de suite, ma belle. Après tout : tu ne le connais que depuis hier seulement. Je sais bien qu'il est beau gosse... mais quand même ! renchérit Pete.

_ Mais c'est pas vrai !!! Pete !... va voir ailleurs si j'y suis ! Et si je n'y suis pas : cherche plus loin... beaucoup plus loin ! lui ordonné-je.

_ Mais... O.K., Chef ! Moi, si je disais ça... c'était pour rendre service, c'est tout. Bon ! C'est pas tout ça... il est passé où ? dit-il en s'éloignant et en faisant semblant de me chercher.

_ Désolé, les filles ! Vous savez : ce n'est pas facile tous les jours, avec cette bande de zigotos ! leur dis-je en plaisantant et en les aidant à grimper sur le char.

Je fais descendre Sophie au poste de radio-chargeur, à gauche de la tourelle, en la retenant afin qu'elle ne chute pas violemment au fond de celle-ci. La vue plongeante que j'obtiens par l'échancrure de son T-shirt me remplit d'aise. Charmant spectacle !

Je me penche par l'ouverture d'accès (de la tourelle... pas du décolleté, hélas !), ce qui me permet de voir les choses sous un autre angle (enfin... si je puis dire). Je lui explique comment s'asseoir et lui indique les endroits où il ne faut surtout pas mettre les pieds ou les mains, si on veut éviter un accident grave.

_ Je tiens à te ramener entière à tes parents, et puis... je trouverais très dommage d'abîmer un si joli brin de fille ! lui dis-je en souriant.

_ C'est gentil de prendre soin de moi comme ça. Merci, beau gosse ! répond-elle en me claquant une bise avec un sourire charmeur.

_ Mais... c'est normal ! C'est tout naturel ! (*un peu comme ce que je viens de contempler de près !* ne puis-je m'empêcher de penser intérieurement).

C'est bizarre : il fait chaud d'un coup, là... et ce n'est pas fini : le meilleur reste à venir.

En me retournant pour me relever, mon visage vient heurter les splendides jambes bronzées d'Élisabeth que je ne m'attendais pas à trouver à cet endroit-là.

Agréablement surpris par ce délicieux contact, je lance :

_ Oh là !!! Hé... Bonjour, vous ! On se connaît ? Non ? C'est bien dommage !

Je ne peux résister à la tentation de les contempler de bas en haut en poussant des petits soupirs. En continuant de relever la tête, je fini par rencontrer le charmant visage de la jeune femme.

_ C'est toi la propriétaire de tout ça ? Bravo ! Belle acquisition. Tu me diras où tu les a trouvées... elles sont superbes, j'adore ! J'aimerais bien avoir les mêmes pour Noël !

Elle me répond par un grand sourire qui me fait fondre le cœur littéralement.

Waouh... ça pique les yeux, un truc pareil !

Ça commence à faire beaucoup d'émotions en peu de temps. A ce rythme-là, je vais faire un infarctus avant la fin de la journée, c'est sûr.

Reprenant mon souffle, je m'occupe de cette créature de rêve et lui explique comment descendre au poste de tireur, en bas à droite. L'accès à l'intérieur de la tourelle étant plus étroit de ce côté, je mets un bras en protection sur les angles vifs de la ferraille, pour éviter toute blessure. Pour un non-initié, il est facile d'y laisser la peau des genoux ou le menton. C'est avec précaution que la belle engage d'abord ses superbes jambes dans l'ouverture, puis se laisse descendre tandis que je la retiens comme je peux... ne sachant pas trop où mettre les mains pour qu'elle ne se méprenne pas sur mes intentions. Le doux contact de la peau de ses cuisses contre mon bras nu me fais frémir... puis vient encore celui de son bassin... et enfin – moment intense – celui de sa sculpturale poitrine de jeune femme, à la fois souple et ferme, qui me force à ravalier ma salive. Mon pouls vient de s'affoler... je frôle la tachycardie, là !

L'impression de chaleur vient de monter en flèche... c'est la canicule aujourd'hui, ou quoi ? Bizarrement, quand Chris regagne son poste : ça ne me fait pas le même effet. Le jour où l'armée nous proposera des équipages féminins de cet acabit, elle devra faire installer une climatisation afin d'éviter le risque d'implosion du maître des lieux... il y a des limites à l'endurance humaine à ne pas dépasser, après tout !

Élisabeth étant installée, je descends à mon tour et m'assieds à mon propre poste, derrière cette dernière. Ma position est surélevée afin d'avoir un champ de vision dégagé sur l'extérieur par les épiscopes du tourelleau (sorte de petits périscopes qui permettent de voir dehors, sans être atteint par de possibles projectiles mortels). Cet emplacement me permet également d'avoir une vue d'ensemble de la tourelle... qui ne m'a jamais parue aussi accueillante qu'en ce jour. C'est l'endroit idéal pour pouvoir expliquer aux filles le fonctionnement de toutes les commandes.

Dans ce cas précis, cette position stratégique m'offre également l'occasion d'avoir une vue paradisiaque sur le décolleté de la charmante brunette et de sentir son parfum enivrant, lorsque je me penche pour la guider dans ses mouvements. A chaque fois qu'elle se retourne vers moi pour écouter mes conseils, ses lèvres ne se trouvent qu'à quelques centimètres des miennes et je dois alors faire un effort surhumain pour ne pas succomber à la tentation de l'embrasser. Je ne sais pas combien de temps je pourrais me retenir, tant l'envie me tenaille. Si Sophie n'avais pas été là, je pense que je n'aurais pas pu refréner mes ardeurs bien longtemps. Cette dernière s'en est rendu compte rapidement et me regarde avec un sourire malicieux, tout en hochant la tête. Elle n'est pas aveugle, a bien remarqué mon petit manège et ne manque pas de me le faire comprendre, en lançant des petits regards gourmands en direction de sa sœur. Gêné d'être pris sur le fait, je dois être rouge comme une pivoine !

Une fois les recommandations d'usages faites, je mets alors en marche le système hydraulique de la tourelle et laisse Babeth jouer avec les commandes, en la guidant parfois avec mes mains posées sur les siennes, afin d'éviter tout accident (petits contacts fragiles, certes fugaces, mais très doux et... terriblement excitants).

La belle fait tourner la tourelle et bouger le canon dans tous les sens, s'amuse à viser les gens dans la rue et fait semblant de tirer en criant « *Feu !... Touché ! Et un curé en moins, un ! Au suivant ! Tiens, pourquoi pas une petite vieille ? Feu !... Waouh : exterminée, la petite vieille ! A qui le tour... ?* ».

Elle se lâche et devient, du coup, assez surprenante. Elle est excitée comme une puce... je ne m'attendais pas à cela. Je me pique alors au jeu et, afin de l'embêter, je prends parfois la commande hydraulique prioritaire située à mon poste pour imprimer discrètement à la tourelle des mouvements contraires à ceux qu'elle souhaite faire. Tandis qu'elle est complètement désorientée et affolée, Sophie – à qui j'ai fait discrètement signe de ne rien dire – me regarde faire et est pliée de rire. En voyant sa sœur hilare, Élisabeth finit par comprendre la supercherie et me donne des coups de coude dans les genoux en rouspétant, à chaque fois que je la contrarie. Elle est très joueuse et ça me plaît énormément (comme tout le reste chez elle, d'ailleurs!).

Elle s'amuse comme une folle et propose bientôt à sa sœur d'échanger leurs places pour essayer l'exercice à son tour. Celle-ci refuse aimablement :

_ Tu peux continuer à t'amuser. Je ne voudrais pas priver *Monsieur* de ce plaisir ! dit-elle en me regardant et en me faisant un clin d'œil.

Sacrée frangine ! Elle me devient de plus en plus sympathique, elle aussi. Il y a des moments comme ça... où je rêve de devenir bigame.

Vient le moment de redescendre enfin du char. La chose n'est pas des plus faciles pour les deux demoiselles qui ont grand besoin de mon aide pour les extraire de là. Il est possible que quelques touchers de mains se soient légèrement égarés durant la manœuvre – involontairement, bien sûr –. Me retrouver avec deux jeunes femmes aussi superbes dans mes bras est, même si très bref, un petit moment d'allégresse.

Merci, Mon Dieu... on recommence quand vous voulez !

Revenues sur le plancher des vaches, leur mère leur demande si elles ont aimé la visite. Moi : j'ai adoré !... mais on ne me demande pas mon avis. Dommage !

_ Nous nous sommes amusées comme des folles. C'est trop super, tu vas adorer ! C'est à notre tour de jouer les guides... nous emmenons André faire le tour du village! répond Sophie, en prenant d'une main autoritaire le bras de sa sœur, tandis qu'elle me tend l'autre, avec un sourire enjôleur, pour m'inviter à me joindre à elles.

Il serait difficile de refuser une telle offre, aussi j'obéis sans broncher. Je laisse à un Chris un peu *véneré* le soin de faire visiter le char au couple parental.

_ *Ouais... moi, je n'ai droit qu'aux parents !* me murmure-t-il, dépité.

_ Eh oui, mon gars : c'est le privilège du grade ! Ne te plains pas : la mère a encore de beaux restes... tente ta chance, on ne sait jamais. Allez... courage !

Lorgnant avec envie sur mes deux nouvelles meilleures amies, je rajoute :

_ Tu ne trouves pas qu'il fait chaud, aujourd'hui ? Non ? Moi... **SI** !

Le laissant agacé, je pars donc en promenade, escorté par mes deux groupies.

5.

Bras dessus, bras dessous, nous flânons dans les petites rues du village. J'ai droit à une visite guidée dans toutes les règles de l'art... mes deux adorables pin-up en herbe remplaçant très avantageusement un dépliant touristique.

Sophie, très exubérante, n'arrête pas de faire de grands gestes, de courir partout pour un oui ou pour un non, de parler, de crier, de chanter (faux la plupart du temps... mais ça nous fait bien rire). Pour ennuyer sa sœur et la rendre jalouse, elle me fait du *rentre-dedans* sans arrêt. Elle se pend à mon bras, saute sur mon dos, me claque une bise sans raison, etc. J'évite de trop entrer dans son jeu pour ne pas l'encourager... ce dont elle n'a vraiment pas besoin. Son petit manège a le don d'exaspérer fortement Élisabeth, qui parfois lui demande de bien vouloir se calmer un peu.

Hé... ! Serait-elle jalouse ?

Sophie, intrépide et quelque peu inconsciente, ira jusqu'à vouloir me cueillir des fleurs au milieu d'un buisson d'orties... ce qui nous vaudra une halte auprès d'un ruisseau aux abords du village, pour y faire dégonfler ses pieds endoloris. Le temps étant au beau fixe et étant hors de vue des maisons les plus proches, j'enlève ma veste de treillis afin de la poser au sol, pour permettre aux filles de s'asseoir dessus et de ne pas tâcher leurs petits shorts blancs si sexy dans les hautes herbes. Du coup, je me retrouve torse nu... ce qui attire fortement l'attention des demoiselles.

_ Eh ! Mais c'est qu'il est bien gaulé, notre beau gosse. Babeth !... mâte un peu comme il est mignon. Hum, miam miam : j'en ferais bien mon petit-déjeuner, moi ! Pas toi, sœurette ? lance Sophie – tout en trempant ses pieds dans l'eau fraîche – à l'adresse de sa sœur qui se met à rougir, tandis que je suis un peu embarrassé, mais... heureux de leur plaire ainsi.

_ On se calme, les filles : je n'enlèverai pas le reste, aujourd'hui. Désolé !

_ Ah non... c'est dommage ! N'est-ce pas, Babeth... ?

Cette dernière, un peu timide, est très gênée et du coup : n'ose pas répondre. Elle se contente de faire les gros yeux à sa sœur, pour sa remarque qu'elle trouve un peu trop osée.

Celle-ci renchérit :

_ Tu ne dis rien... tu n'es pas d'accord ? Je me demande parfois s'il y a un seul garçon qui puisse t'intéresser vraiment !

Écoutant cela, Élisabeth lui réplique d'une manière cinglante... tel un cri venant du cœur.

_ **Mais si, il y en a qui m'intéresse !!! Pourquoi tu dis ça ??**

_ Ho, ho... du calme ! Alors... comme ça, tu en as un en vue, petite cachottière ! On peut avoir un nom... je le connais peut-être ? demande sournoisement Sophie en me donnant un coup de coude, pour attirer mon attention.

Babeth la regarde... puis, croisant mon regard, baisse brusquement les yeux en se pinçant les lèvres et répond alors, après quelques secondes d'hésitation.

_ Ça ne te regarde pas ! Et puis, d'abord : tu m'ennuies avec toutes tes questions... fiche-moi la paix !

_ O.K., O.K. ! Tu ne veux rien dire : ce n'est pas grave... je crois que j'en ai une petite idée ! lui dit-elle avec un petit sourire narquois accroché aux lèvres, tandis qu'elle me donne un nouveau coup de coude.

Alors que sa sœur baisse la tête en rougissant, elle me murmure à l'oreille :

_ ***A toi de surveiller ta ligne, mon beau pêcheur... je crois que la proie convoitée est très intéressée par l'appât qu'on lui fait miroiter!***

Pour mettre fin aux messes basses de Sophie, Élisabeth propose de lui masser les pieds pour calmer la douleur. La proposition intéresse la blonde... mais elle préfère que ce soit moi qui m'en charge. Du coup – sous les yeux effarés de sa sœur – elle met d'autorité ses jolies jambes en travers des miennes et m'ordonne :

_ Allez : masse, esclave... ou je te jette à l'eau ! Obéi... et plus vite que ça !

_ Oui, Maîtresse ! A vos ordres, Maîtresse ! obtempéré-je en frictionnant alors avec vigueur ses jolis pieds, puis ses très sexy mollets fuselés, dont le grain de peau est d'une douceur terriblement... excitante.

Le moment est plus qu'agréable... mais rapidement interrompu par l'interpellation de la charmante petite brune.

_ N'importe quoi ! Vous êtes vraiment de grands malades, tous les deux ! dit Babeth, qui s'empresse de rajouter, en me voyant faire avec tant d'ardeur :

_ Hé, toi ! Ne profite pas de la situation, petit pervers. Je te vois faire et il me semble bien que les orties n'étaient pas aussi hautes que ça. Tu t'égares un peu, là !

_ Ah bon... tu es sûr ? Je n'ai pas bien fait attention, tu sais !

_ Ouais ouais... c'est ça : fous-toi de ma gueule ! Si tu comptes que je vais te croire : tu te mets le doigt dans l'œil, mon grand !

Oh oh ! Si ce n'est pas de la jalousie... ça y ressemble fortement !

Sophie – toujours aussi sournoise – n'hésite pas à en remettre une couche.

_ Hé ! Mais... c'est qu'il est doué, le beau gosse. Il est bourré de talents cachés, décidément ! Tu devrais essayer, sœurte... c'est trop génial. C'est vraiment une perle, ce mec. Si personne n'en veut, je suis preneuse. Ah oui... vas-y, continue : ça fait du bien ! lâche la perfide petite blonde.

Elle n'hésite pas à en rajouter pour agacer sa grande sœur et... sa tactique semble bien porter ses fruits.

_ Ah, ferme-la, petite sœur... tu me saoules, à la fin ! Laisse-moi bronzer un peu en silence ! s'exclame-t-elle en nous tournant le dos, après avoir roulé son T-shirt jusque sous son admirable poitrine que j'ai du mal à quitter des yeux... et dont la vue a pour conséquence de me provoquer un émoi pas vraiment discret.

Là : le petit jeu de Sophie commence à devenir limite. Gare à la casse !

Me voyant captivé par la sculpturale silhouette d'Élisabeth, la blonde me pince le bras pour attirer mon attention et me murmure :

_ Ça l'énerve : ça veut dire qu'elle est jalouse. Si elle t'intéresse vraiment : ça va être à toi de jouer... moi, j'ai fait ce que je pouvais ! Ceci dit : continue de me masser... ça fait un bien fou. Ah, c'est trop bon ! dit-elle en fermant les yeux.

Ça commence à devenir un peu trop chaud pour moi et... Élisabeth a l'air agacée. Je risque d'hypothéquer toutes mes chances de la séduire un jour, si elle s'offusque de mon comportement vis à vis de sa sœur. Il me faut donc calmer un peu cette dernière, avant que ça ne tourne au vinaigre. Je repose donc les pieds de la blonde au sol et lui tourne le dos à mon tour, en lui disant :

_ Holà, on se calme ! Arrête un peu de t'exciter comme ça... ou, si tu continues : il n'y a pas que tes pieds que je vais mettre dans l'eau, moi !

Cette réflexion fait se redresser Babeth, qui me regarde étrangement, ne sachant pas trop à quoi s'en tenir.

_ Eh, mais...

_ ... Et si tu pouvais te taire un peu : ça serait sympa ! Ta sœur et moi, aimerions bien bronzer en silence... Mademoiselle l'entremetteuse !

Quelque chose a changé dans les yeux d'Élisabeth. Croisant son regard, il me semble y apercevoir de la reconnaissance et surtout un grand soulagement. Elle repose sa tête sur son bras, avec un petit sourire satisfait accroché aux lèvres.

La petite blonde s'offusque alors :

_ Non, mais... j'y crois pas ! Quel mufl...

_ En silence, on t'a dit !! Tu es sourde ou quoi ? lâche alors la brune – qui est aux anges – trop heureuse de pouvoir river le clou à sa sœur, pour une fois.

Elle pousse un gros soupir de satisfaction. C'est bizarre : elle paraît beaucoup plus sereine, d'un coup. Apparemment, ma côte de popularité auprès d'elle vient de remonter en flèche. J'espère avoir sauvé la situation et conservé toutes mes chances de conquérir son cœur... comme elle a su si bien conquérir le mien.

Après une petite demi-heure de bronzage très agréable – durant laquelle la belle brune n'a pas arrêté de m'adresser des regards appuyés et durant laquelle je n'ai cessé de la contempler en silence – nous décidons qu'il est temps de rentrer au village pour retrouver, hélas, tous les autres. Sophie – qui a semble-t-il déposé les armes et s'est calmé un peu – me redonne sa main comme à l'aller et dit à sa sœur, qui allait pour lui saisir l'autre :

_ Non... j'en ai marre de marcher au milieu ! Donne plutôt ta main à André... tu verras : il a vraiment les mains très douces. J'en sais quelque chose, moi !! ne peut-elle s'empêcher de rajouter, afin de se venger de sa sœur qui a osé la rembarrer.

C'est donc timidement, en rougissant un peu, que Babeth met sa main délicate dans la mienne. Son contact est très électrisant et me rempli d'aise. Comme j'aimerais ne plus jamais pouvoir la lâcher.

De retour au campement, nous nous séparons pour le déjeuner.. mais sommes impatients de nous retrouver. Le courant passe bien entre nous et nous comptons bien profiter au maximum des quelques rares moments de liberté qui nous sont accordés.

6.

Alors que la partie de football a démarré à l'heure prévue, de nombreux spectateurs arrivent encore après le coup d'envoi. Le match est certes viril, mais correct dans l'ensemble. Il n'y a aucun enjeu particulier, si ce n'est de réunir un maximum de gens afin de sceller une bonne entente entre civils et militaires.

Fidèle à son style de vie exubérant, Sophie a rameuté toutes ses copines et elles jouent aux « Pompon Girls » en encourageant les joueurs avec des slogans dont le sens n'est pas toujours très avouable. D'après le maire du village : cela faisait bien longtemps qu'il n'y avait pas eu autant de public et une telle ferveur sur son stade.

La partie bon enfant se termine sur un score nul – ce qui arrangera tout le monde –. Ni vainqueurs, ni vaincus... juste un bon affrontement viril dans le digne respect de l'adversaire. Le pot de l'amitié tombe à point nommé pour sceller cette bonne entente. Après avoir trinqué avec nos adversaires du jour, nous nous éclipsons quelques temps pour faire un brin de toilette et nous remettre en tenue plus correcte.

Lorsque nous revenons au stade, nous nous apercevons que plus de la moitié de la population du village est là, pour participer au méchoui qui est en bonne voie. Les moutons commencent à dorer et nous devrions bientôt nous régaler.

L'ambiance n'est pas retombée... en partie grâce à Sophie et sa bande d'azimutées qui se démènent comme de vraies petites diablasses. Cette gamine a de la ressource et sait se faire apprécier par sa jovialité. Mais si elle attire facilement la sympathie... il ne doit pas être facile de suivre son rythme au quotidien. Être son petit-ami ne doit pas être une sinécure. Je suis d'autant plus ravi de retrouver Élisabeth pour quelques moments un peu plus calmes. Moins exubérante que sa sœur, elle préfère rester en ma compagnie et... ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre. J'en profite pour essayer d'en savoir plus sur elle, sur sa vie, ses passions, ses études, ses ambitions.

Ayant vaincu en partie sa timidité et se sentant plus en confiance, elle finit par se dévoiler peu à peu. Je l'écoute avec attention et cela a l'air de lui plaire – pour une fois qu'un garçon s'intéresse à autre chose qu'à son physique de rêve –.

Elle devient bientôt intarissable et je bois littéralement ses paroles... je suis conquis. Je ne sais pas si c'est réciproque, mais en tout cas, les choses semblent évoluées dans le bon sens. Les sourires se font de plus en plus nombreux, nos rapports sont plus détendus et une certaine attirance mutuelle semble se dessiner. Notre relation devient un peu plus intime et cela me réjouit fortement. Je suis de plus en plus enclin à persévérer dans mon projet de conquête... c'est plutôt bon signe !

Nous sommes appuyés contre la balustrade qui entoure le stade de foot, et discutons depuis un bon moment déjà, lorsque Babeth me demande de bien vouloir aller nous chercher à boire au buffet... ce que j'accepte de faire avec grand plaisir. Parler : c'est bien... mais ça donne soif !

Je suis en train de remplir des verres lorsque j'entends quelqu'un dire dans mon dos :

_ Alors, jeune homme... ? C'est en bonne voie, j'espère !

C'est une dame distinguée, âgée d'une cinquantaine d'années, qui semble m'adresser la parole. Surpris, je regarde autour de moi, puis lui demande :

_ C'est à moi que vous vous adressez, Madame ? Je ne crois pas vous connaître ! De quoi me parlez-vous au juste, Madame ... ?

Elle me tend alors la main en se présentant.

_ Oh ! Excusez-moi. Mme DURET... je suis la directrice de l'école du village. Je me trompe peut-être, mais j'ai cru remarquer que vous semblez très intéressé par une de mes ex-élèves préférées : la petite Élisabeth. Ah ! Elle a bien grandi, ces dernières années... c'est une vraie jeune femme, aujourd'hui. Elle est vraiment très jolie, mais... vous l'aviez peut-être déjà remarqué ! Non ?...

_ Jolie ??? Elle est magnifique, vous voulez dire ! Je la trouve... divine... juste divine. C'est une vraie déesse... je ne me lasserais jamais de la regarder !

_ Vraiment ? Oh, vous... vous êtes amoureux, mon grand !

_ Ah... ! Ça se voit tant que ça ?

_ Il faudrait être aveugle pour ne pas le remarquer. Cela fait un bon moment que je vous observe et il me semble que vous avez l'air de plutôt bien vous entendre, si j'en crois les regards échangés. Je trouve que vous êtes vraiment bien assortis. Vous feriez un beau couple, vous savez !

_ Quoi ??? C'est gentil de votre part de dire ça, mais... ce n'est pas très réaliste : je n'ai aucune chance. Pourquoi s'intéresserait-elle à moi, alors que tous les garçons du coin doivent lui tourner autour ? Ce n'est pas sérieux, voyons !

_ Ah oui ? Vous trouvez ! Alors comment se fait-il qu'elle ne vous quitte pas des yeux depuis ce matin et qu'elle passe tout son temps libre en votre seule compagnie ? Ces fameux garçons – dont vous parlez – ne manquent pourtant pas ici, aujourd'hui... cependant, il semblerait qu'elle n'en a que faire. Alors ! Vous en déduisez quoi ?

_ Vous pensez vraiment que j'ai une chance de... ? Non ! Mais non, enfin... pas moi. Je... ! Vous croyez que je devrais lui avouer que je suis tombé am...

_ Ah !, parce-que vous ne lui avez pas encore fait part de vos sentiments à son égard ?? Mais qu'est-ce que vous attendez ? Lancez-vous, nom d'un chien !

_ Heu... c'est facile à dire ! D'abord, le moment est mal choisi pour aborder ce genre de sujet et puis ça manque un peu d'intimité, ici... il n'y a pas moyen d'être seuls cinq minutes. En plus, c'est un peu précipité... je ne la connais seulement que depuis hier soir.

_ Et alors... !

_ Elle va me trouver trop entreprenant... elle va m'envoyer sur les roses, c'est sûr !

_ Balivernes que tout ça ! Si vous êtes déjà sûr de vos sentiments... qui vous dit qu'elle ne l'est pas ? Si vous ne l'intéressiez pas, je crois qu'elle vous l'aurait déjà fait sentir... or, je ne pense pas que ce soit le cas ! Je me trompe ? Excusez-moi de vous parler aussi crûment, mon grand, mais... il me semble que le temps vous est compté, alors... arrêtez de vous chercher des excuses, si vous ne voulez pas la perdre. Si vous la laissez filer sans rien lui dire : vous mériterez de sacrés coup de pied au cul, jeune homme ! me dit-elle d'un ton grave.

Surpris par cette réflexion cinglante, je réponds bêtement :

_ Eh bien ! Vous êtes directe, vous. Au moins, ça a le mérite d'être clair. Je ne sais pas si j'aurais beaucoup aimé vous avoir comme institutrice.

_ Détrompez-vous, les enfants m'adorent. Il paraît que je suis de bon conseil et ils n'hésitent pas à me faire confiance... vous devriez en faire autant, d'ailleurs. Je suis sûr qu'elle n'attend qu'un mot de votre part pour se jeter dans vos bras. Un peu de courage, que diantre... tentez votre chance ! Qu'est-ce que vous risquez ? A mon avis – à la manière qu'elle vous dévore des yeux et vu les sourires qu'elle vous lance sans cesse – je dirais, qu'au pire, elle risque de vous sauter au cou devant tout le monde. Serait-ce là une chose vraiment trop déplaisante pour vous ?

_ Ah non, certes non !! Rien ne saurait me faire plus plaisir.

_ Eh bien alors ?... Bougez-vous, si vous ne voulez pas qu'elle se lasse de vous et aille voir ailleurs. Soyez téméraire ! Je suis sûr que vous n'aurez pas à le regretter. Allez ! Filez maintenant... je ne vous ai retenu que trop longtemps. Je crois que, vu la manière dont elle guette votre retour, elle doit vous attendre avec impatience... ne la faites pas languir plus longtemps ! dit-elle en faisant un signe de la main à Babeth, qui lui répond par un grand sourire.

_ D'accord, j'y vais ! Merci pour vos conseils. Ravi de vous avoir connu, Madame !

_ Ce fut un réel plaisir, jeune homme... mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit. A toute fin utile... sachez que je chausse du 38.

_ Entendu... je ne manquerais pas de m'en souvenir. Au revoir !

_ Ah ! Au fait, jeune homme... pendant que j'y pense : Merde ! dit-elle en croisant les doigts avec un sourire d'encouragement.

Eh bien ! Surprenante bonne femme.

Durant mon absence, Sophie rejoint sa sœur et, arrivant par surprise dans son dos, s'amuse à lui faire peur. Après avoir bien rigolé du sursaut qu'elle vient de provoquer, elle demande :

_ Alors, ma belle : tu rêvais à ton prince charmant ? Il est passé où, d'ailleurs ? C'est étonnant qu'il ne soit pas avec toi ! Il t'a quitté pour une autre ?

_ Ne dis pas de bêtises, il est juste parti nous chercher à boire au buffet.

_ Ah oui ! Je le vois. Mais... je rêve ou il est en train de draguer la maîtresse ? Méfies-toi, il préfère peut-être les femmes mûres !

_ Tu es bête ! dit Élisabeth, en rigolant.

_ Alors... vous en êtes où ? Je veux tout savoir ! Il t'a embrassé ?

_ J'aimerais bien... mais hélas : non !

_ Mais qu'est-ce qu'il attend ? Tous les garçons que je connais ne demanderaient que ça... c'est surprenant. S'il ne se décide pas... fais-le, toi !

_ Ça va pas, la tête ?? Je ne vais tout de même pas lui sauter au cou, au milieu de tous les gens du village... je passerai pour qui, après ? Non, je n'oserai jamais !

_ Ouais ! tu as raison : ce ne serait pas très discret. C'est peut-être la foule qui le dérange, lui aussi ? Arrange-toi pour te retrouver seul avec lui et tu verras bien à ce moment-là ! lui conseille la blonde.

_ Oui ! Peut-être. Ou alors, il est possible que tu te sois trompé : il n'est peut-être pas amoureux de moi ! dit Babeth, d'un air triste.

_ Quoi ??? Alors ça : je n'y crois pas une minute ! Tu es aveugle ou quoi ? Je suis sûr que si vous étiez seuls tous les deux, il te sauterait dessus sans réfléchir. A ton avis : pourquoi il m'a repoussé ce matin ? C'est bien la première fois qu'un garçon me fait un coup pareil ! Crois-moi : je m'y connais bien en mecs et – vu la manière qu'il a de te dévorer des yeux – je peux te dire qu'il est dingue de toi !

_ Tu crois vraiment ? demande la brune, pas très sûr d'elle.

_ Pas toi ? OK ! Alors juste une petite question : tu l'a vu regarder une autre fille depuis hier ? Enfin... à part Mme DURET, je veux dire ! dit la blonde en rigolant.

_ Non ! C'est vrai : tu as raison. Il ne m'a pas quitté de tout l'après-midi et ne regarde que moi... on dirait que les autres n'existent pas. Je crois qu'il apprécie beaucoup ma compagnie. Nous n'avons pas arrêté de discuter, tous les deux... il veut tout savoir de moi.

_ Parce qu'il t'aime, grosse bécasse ! Il serait peut-être temps que tu l'admettes. Tiens ! Regarde, il revient vers toi. Apparemment, au niveau maîtresse : il préférerait t'avoir toi plutôt que Mme DURET... ceci dit, je le comprends aisément. Allez ! je te laisse. Ai confiance ! Accroche-toi « beauté fatale ». Ce mec est fait pour toi ou je n'y comprends plus rien. Par contre : bouge-toi avant qu'une autre ne te le pique. Tu sais qu'il m'intéresse beaucoup... alors : fais gaffe !

_ Alors, là ! Plutôt mourir, que te le laisser ! se révolte soudainement Babeth.

_ Ah ! Tout de même, tu réagis enfin. Je commençais à m'inquiéter sérieusement... je ne te reconnaissais plus. Voilà ! Voilà une sœur comme je les aime. Alors... on dit merci à qui ?

_ Merci ! Petite sœur chérie.

_ Ouais, j'adore... je suis trop trop forte ! Allez... fonce ma belle, ça va le faire ! dit-elle en s'éloignant, tout en montrant ses deux pouces levés à sa sœur qui ne peut pas s'empêcher de sourire.

Sacrée frangine !

Rejoignant ma belle amie, je lui demande :

_ Qu'est-ce qu'elle te racontait, ta sœur ? Je vous voyais rigoler en me regardant... elle disait encore des bêtises sur moi ?

_ Non ! Pourquoi ?

_ Elle m'en veut peut-être encore pour ce matin. Elle n'a pas l'habitude de se faire rembarrier... je suis sûr qu'elle doit m'en vouloir à mort.

_ Eh bien, non ! Pas du tout... au contraire. Je crois qu'elle t'aime vraiment et qu'elle est déçu que tu ne t'intéresse pas plus à elle, mais – pour des raisons qui t'échappent peut-être – je crois qu'elle semble très heureuse de la tournure des choses malgré tout. Figure-toi qu'elle me donnait des conseils très sensés, pour une fois. Tu ne le sais peut-être pas, mais... elle est fantastique, quand elle s'y met.

_ Ouais... c'est vrai qu'elle n'est pas banale ! Elle est un peu surprenante parfois, mais je l'adore !

_ Ah oui ? Voyez-vous ça ! Et... Mme DURET aussi, tu l'aimes bien ? Elle t'a parlé de moi, je suppose.

_ Oui, entre autre ! C'est une femme étonnante qui gagne à être connue. Par contre, elle ne mâche pas ses mots. Elle est du genre « plutôt direct ».

_ Ah ! Tu as remarqué.

_ Difficile de faire autrement. Cependant, elle m'a donné de très bons conseils et notamment à ton sujet... elle semble bien te connaître.

_ Holà ! je crains le pire.

_ Pourquoi ? Non, tu as tort ! Elle t'apprécie vraiment beaucoup et m'a même vanté tes mérites. D'après elle, il semblerait que tu sois une fille tout à fait fréquentable.

_ Oh... je suis ravie de l'apprendre ! Pourquoi elle t'a dit ça... tu en doutais ?

_ Ah non non... aucunement ! Je pense qu'elle a voulu me rendre service en me rassurant à ton sujet. Finalement, je la trouve très sympa !

_ Eh bien, tu semble apprécier beaucoup de monde, décidément ! Et moi, dans tout ça, je deviens quoi... je n'existe plus ?

_ Mais si !! Pourquoi tu dis ça ? Ah... elle est bonne, celle-là ! Je te ramène un verre et – au lieu de me remercier – tu me fais une crise de jalousie. Sympa, merci bien ! rouspété-je.

Me voyant peiné, elle me fait une bise de consolation.

_ Ah, ça va... je plaisantais ! Qu'est-ce que tu peux être susceptible ! Allez... arrête de faire la gueule ! Viens... on va s'asseoir quelque part pour discuter ! dit-elle en me tendant une main amicale.

Rasséréiné, je la suis, tout en regardant sa maîtresse d'école qui me montre de loin le bout de son pied. Je lui fais un signe pour lui dire que j'ai bien compris le message.

Nous essayons de trouver un endroit calme pour nous isoler, mais c'est peine perdue. Sœur, parents, amis ou simples connaissances : il y a toujours quelqu'un pour venir nous importuner. Pour avoir un peu d'intimité, il faudra repasser un autre jour... pour ce soir : c'est mort !

Comme j'aimerais être seul avec elle !

7.

Les feux qui ont servis à cuire les moutons dans la journée se sont transformés en feux de joie, à la tombée du jour. Certaines personnes se sont éclipsées après avoir dîné, tandis que les plus courageuses sont restées pour faire une sorte de petite veillée nocturne et entendre des chants militaires résonner dans la nuit. Ces derniers sont parfois entrecoupés par d'autres chants à caractère beaucoup moins sérieux que nous proposent Sophie et sa « *bande de foldingues* », comme a fini par la surnommer la plupart des gens.

L'ambiance est au top... on se croirait en colonie de vacances.

A un moment de la soirée, mon commandant d'escadron – qui fait la tournée des convives avec le maire pour voir si tout se passe bien – s'arrête devant moi et m'observe, fortement intrigué. Je suis assis en tailleur, encadré par deux superbes filles qui sont blotties contre moi, chacune avec un bras passé autour de ma taille et la tête posée sur une de mes épaules. Elles sont apparemment radieuses.

_ Eh bien ! Ça a l'air d'aller pour vous, Maréchal Des Logis. Non ! Non : ne bougez pas... je ne voudrais pas déranger ces ravissantes demoiselles. Je voulais savoir si tout se passait bien... mais, en vous regardant, je ne pense pas qu'il soit bien utile de vous poser la question.

_ Ça va bien, Mon Capitaine, ça va bien ! J'obéis à vos ordres : j'essaye d'entretenir de bonnes relations avec la population locale. J'aimerais faire plus... mais je n'ai que deux bras à proposer. Désolé... mais je suis au maximum, là ! lui répondis-je.

_ C'est heureux pour vos collègues... il faut bien en laisser un peu pour les autres. En tout cas, je constate que vous n'avez pas à vous plaindre, vous ! Continuez comme ça et ne lâchez rien, veinard !

_ Je fais ce que je peux, Mon Capitaine. Je m'accroche, je m'accroche.

_ Heu ! Je peux me tromper, mais... en y regardant de plus près... il semblerait bien que ce soit plutôt elles qui s'accrochent à vous ! Non ?

_ Je dois provoquer un effet rassurant, sans doute ! Un don du ciel, peut-être ?

_ Oui ! ça doit être ça. Bon ! Je ne vais pas vous embêter plus longtemps. Je vous

laisse tranquille. Bonsoir, Mesdemoiselles ! Quant à vous, Maréchal Des Logis, je ne pense pas qu'il soit bien utile de vous souhaiter une bonne soirée... je ne vois pas trop comment elle pourrait être meilleure. Ne prenez pas la peine de me saluer... d'ailleurs, je ne vois pas comment vous feriez ! dit-il avant de se retourner avec un grand sourire.

Tandis qu'ils s'éloignent, j'entends le maire lui dire :

_ Finalement... ça marche bien, cette opération de « Relations Public » !

_ Oui ! C'est vrai. Je suis assez content du résultat et...

Se retournant pour nous jeter un dernier coup d'œil, mon supérieur enchaîne :

_ ... je ne dois pas être le seul de cet avis ! Vous ne croyez pas ?

Le maire se retourne et répond en nous regardant :

_ Oui, je le pense aussi !

La nuit est déjà bien avancée quand nous rentrons nous coucher. La journée a été longue... mais des plus agréables. Je regrette juste de n'avoir pu trouver un moment de tranquillité avec Élisabeth, pour essayer de pousser plus avant notre relation, qui hélas – pour le moment – reste platonique.

Cette fille est vraiment sublime, aussi... j'ai du mal à croire que moi, je puisse l'intéresser. Je brûle d'envie de lui déclarer mon amour, mais n'ose pas être trop direct, de peur de la froisser et de la perdre définitivement.

C'est marrant ! Moi, qui d'habitude ne recule devant rien... pour une fois, je n'ose pas me lancer.

Il me tarde de trouver une situation plus propice pour prendre ce risque. Il le faudra bien, si je veux être fixé sur ses sentiments à mon égard.

Qui sait ? Demain, peut-être !

8.

Dimanche 23 Mai 1982.

La nuit ayant été sérieusement écourtée par nos libations, les gars traînent un peu au lit, en ce dimanche matin. Il nous faut les secouer un peu plus qu'à l'habitude et le meilleur moyen pour y parvenir est de leur imposer un petit décrassage musculaire en allant faire un footing à travers les champs environnants. Cela nous permettra aussi de repérer les lieux pour l'exercice de combat de l'après-midi.

Après une bonne heure de course, tout le monde a éliminé les toxines de la veille (certains ont eu un peu de mal). C'est donc tout ragaillardis, frais et dispos que nous prenons un petit-déjeuner revigorant et que nous nous préparons pour la prise d'armes qui aura lieu après la messe, à laquelle certains auront le loisir de se rendre s'ils le désirent.

L'heure venue, tout l'escadron se regroupe devant la mairie et c'est au pas cadencé que nous nous rendons au monument aux morts pour un dépôt de gerbes. Petits discours du maire et du commandant d'escadron pour rendre hommage à nos aînés... une « Marseillaise » reprise tous en chœur... et nous voici partis pour un défilé en chantant à travers les rues environnantes, avant de regagner notre campement. Les villageois sont venus nombreux pour nous applaudir. Ils sont heureux, car c'est la première fois qu'un tel événement a lieu chez eux. D'habitude, il leur faut aller à CHAUMONT pour voir un défilé militaire. Aujourd'hui, c'est jour de fête pour eux !

Un ultime rendez-vous a été donné à la population, à quinze heures à la sortie du village, pour ce qui sera le point d'orgue de ce week-end inhabituel pour tous.

Le timing étant relativement serré, nous engloutissons le repas vite fait et faisons chauffer les moteurs de nos engins. Tous les pelotons de chars se regroupent pour se diriger vers le lieu d'exercice... puis chacun vient se positionner sur le champ de bataille, en fonction du rôle prédéfini dans le scénario élaboré par le commandant d'escadron.

Le bouche-à-oreille a bien fonctionné et les gens sont venus en masse des alentours. Les chemins entourant le champ en question sont noirs de monde et quelques gendarmes doivent s'occuper de la sécurité. Il faut dire que voir un combat de chars grandeur nature n'est pas très fréquent en temps de paix.

L'heure est venu d'entrer en scène et le signal de départ est donné par un coup de canon qui déchire le silence et prend tout le monde au dépourvu. Les spectateurs sursautent et certains enfants se mettent à pleurer, car ils ont eu peur. Mieux vaut ne pas être cardiaque dans ces cas-là.

Dans un grand nuage de fumée et dans le fracas étourdissant des moteurs qui démarrent rageusement, les engins se mettent en action. Les spectateurs assistent alors à un enchaînement de poursuites, de croisements à toute vitesse durant lesquels des tirs d'armes légères, de mitrailleuses lourdes et même de canon de 105 mm sont échangés. Manœuvres rapides, esquives, replis stratégiques avec l'aide d'écrans de fumigènes : tout y passe pour un réalisme plus saisissant. Des minutes durant, ce n'est que bruit et poussière... de quoi en prendre plein les oreilles et plein la vue.

La démonstration de combat se terminant, nous profitons de l'épaisse fumée opaque qui rend la visibilité presque nulle pour nous regrouper au centre du champ et couper les moteurs. Si les munitions tirées étaient à blanc, le bruit était bien réel et l'odeur de poudre est fortement présente. Après le fracas terrible de la bataille, le silence qui s'en suit soudainement devient pesant, angoissant, anxiogène. Il faut un certain temps pour que les oreilles se réhabituent à une situation plus normale.

La fumée dégagée par les tirs met quelques minutes à se dissiper. Une fois une visibilité parfaite revenue, les blindés démarrent tous leurs moteurs, peloton par peloton, avant que l'ensemble ne s'élançe dans tous les sens, en direction du public. Les chars accélèrent de plus en plus et, lancés à toute allure, viennent s'arrêter dans un fracas étourdissant à quelques mètres des spectateurs. Nombre d'entre eux n'était pas très rassurés. Il faut dire que voir ces masses de ferraille impressionnantes vous foncer dessus à grande vitesse à de quoi vous déstabiliser.

Un dernier salut de cavalerie – en levant, puis abaissant les canons au maximum – puis nous coupons les moteurs et descendons de nos engins, pour venir nous aligner et présenter les armes aux personnes présentes, qui nous applaudissent à tout rompre.

Nous sommes sûrs et certains que ce beau spectacle exceptionnel restera gravé dans leurs mémoires jusqu'à la fin de leurs vies... et dans les nôtres, par la même occasion.

Pendant plus d'une demi-heure, nous n'arrêterons pas de serrer des mains, de répondre à toutes sortes de questions, et d'être pris en photos. Certaines personnes

nous avouent avoir été impressionnées par la haute vitesse de déplacement de ces gros mastodontes de ferraille. Ils sentaient le sol vibrer littéralement sous leurs pieds... ça prenait aux tripes. Ils ont eu un petit aperçu de ce que peut ressentir l'ennemi, dans un tel cas, et reconnaissent que... c'est assez flippant. Nous sommes heureux et fiers d'avoir pu les impressionner à ce point.

Alors que certains spectateurs commencent à s'en aller, un petit groupe de gamins du village, que je connais bien, vient me voir et dépose une requête :

Ils ont adoré la démonstration de combat, mais – le terrain étant quasiment plat – n'ont pu apprécier les capacités de franchissement de nos engins.

Je reconnais qu'ils n'ont pas tout à fait tort et leur propose donc :

_ Si vous connaissez un terrain bien défoncé, dans le coin : je peux peut-être vous arranger ça !

_ Il y a bien la vieille décharge publique rebouchée qui peut faire l'affaire. C'est là qu'on va faire du cross avec les copains. C'est à trois cents mètres d'ici, à l'autre bout du champ, là-bas. Vous avez dû passer à côté en venant ici ! me dit l'un d'eux.

Je demande l'autorisation à mon chef de peloton pour opérer la manip. Il me répond qu'il faut s'adresser au Capitaine pour obtenir l'accord. Par contre – si c'est faisable – je devrais m'en occuper moi-même, car son char a semble-t-il un petit souci d'ordre mécanique.

Je m'en vais donc trouver le commandant d'escadron, suivi de loin par tout mon fan-club (y compris mes deux indécollables groupies, évidemment !).

_ C'est une bonne idée et je n'y vois pas d'inconvénient. Cependant, si vous voulez impressionner les demoiselles d'hier soir... n'en faites pas trop quand même : on aura besoin de vous demain et il faudra être opérationnel ! Vous voyez ce que je veux dire, Maréchal Des Logis ? me demande-t-il, avec un petit sourire en coin, en lorgnant du côté des deux pin-up.

_ Heu ! Oui. Je vois très bien, Mon Capitaine. Merci ! confirmé-je, un peu gêné.

Alors que le restant de l'escadron rentre directement au bivouac, je bifurque vers cette fameuse décharge, suivi par deux ou trois cents curieux que les enfants se sont empressé de rameuter. Il paraît que le spectacle ne soit pas totalement terminé et que la suite peut valoir le détour...aussi, c'est avide de curiosité qu'ils m'emboîtent le pas.

Arrivé sur les lieux, je constate que les gamins avaient raison : cet immense trou à demi-rebouché – avec des buttes de terre disséminées un peu partout – est le terrain idéal dans toute sa splendeur pour ce que je veux obtenir comme effet. Je pense que je vais m'éclater comme un fou. Le terrain étant très cassant pour la mécanique, je décide de prendre les commandes de l'engin. Pete est encore un peu tendre pour ce genre d'exercice et je ne veux pas prendre le risque d'une casse qui m'empêcherait de participer aux manœuvres qui commenceront le lendemain matin.

Il s'occupera, avec l'aide de Dan, de tenir le public à distance raisonnable. Chris restera en tourelle, à mon poste, pour veiller à ce que le bout du canon ne se plante pas dans le sol lors des descentes.

Nous déchargeons vite fait les choses fragiles que nous avons à bord – comme le stock de packs de bière, par exemple – afin d'éviter au maximum le risque de casse. Les chocs risquent d'être violents et l'amortissement n'est pas le point fort de ce genre de véhicule.

Me voilà parti pour une *éclate totale*. Les occasions étant rares, je ne me fais pas prier... j'ai bien l'intention de me lâcher.

Je commence par une descente de moyenne importance qui voit le bout du canon frôler le sol. Je dis donc à Chris de faire très attention, de tourner la tourelle sur le côté s'il le faut et de surtout bien se tenir, car ça va secouer dur. Je poursuis alors mon festival par des cheminements improbables composés de montées, de dévers, de passages de talus et de descentes toujours un peu plus ardues que les précédentes. Je suis parfois à la limite des possibilités de l'engin, mais rien ne freine mes ardeurs. Les spectateurs ne seront pas venus pour rien... ils vont en prendre plein la vue.

Lors d'une sortie du trou hyper raide, j'arrive à mettre le char à l'arrêt juste sur le point d'équilibre, avant qu'il ne bascule. Le blindé est presque à la verticale et ne repose plus que sur les derniers galets de roulement. L'avant de l'engin est à plus de trois mètres de hauteur par rapport au sol et ne demande qu'à retomber. Un petit coup d'accélérateur bien dosé et... le char se repose au sol en douceur, comme une fleur. Je mets pleins gaz, fais un rapide demi-tour quasi sur place et replonge vite fait dans le trou. Les gens applaudissent pour la beauté de la manœuvre.

Je termine ma démonstration en décrivant quelques *doonuts* dans un sens puis dans l'autre, pendant que Chris fait tourner la tourelle dans le sens inverse du châssis. Cette figure bien connue des puristes produit toujours son petit effet.

A peine ai-je terminé ma prestation et coupé le moteur, que les gamins grimpent sur le char et me félicitent en me donnant des petites tapes amicales sur le casque. C'est mon heure de gloire. En quelques minutes à peine, je suis devenu leur idole, presque un super héros... malgré le fait que j'ai complètement détruit leur terrain de jeu.

Mes deux copines sont aux anges et n'ont d'yeux que pour la star du jour. Je n'avais jamais envisagé la chose sous cet angle, mais... apparemment, c'est un bon moyen pour draguer les filles, car peu usité il faut bien le dire. Ça a l'air de bien marcher, mais... je ne pense pas que j'aurais l'occasion de le refaire très souvent, car les pin-up de ce genre sont plutôt rares sur les champs de bataille.

Nouvelle séance photos pour le héros du jour, dont certaines pas très présentables. En effet, les deux sangsues viennent prendre la pose en ma compagnie et me claquent d'énormes bises qui laisseront de belles traces de rouge à lèvres (que bien sûr tout le monde omettra de me signaler). Je ne les découvrirai que plus tard, chez nos hôtes.

Pour le retour au campement, je reprends les commandes de « la bestiole », après avoir installé mes deux copines en tourelle. Mon arrivée au bivouac ne passe pas inaperçue et a l'air de faire bien des envieux. Je sens que je n'ai pas fini de me faire chambrer.

Nous passons près de trois heures à faire l'entretien de l'armement et du châssis, un peu gêné par les quelques badauds qui nous observent. La présence de mes deux créatures de rêve attirées a aussi tendance à ralentir le rythme de travail des gars... mais je ne leur en veux pas, car je suis passablement distrait, moi aussi. Allez savoir pourquoi !

Alors que nous nettoyons le canon du char à l'aide d'une grosse brosse et d'une longue hampe en bois sur laquelle tout l'équipage s'arc-boute, Sophie – qui trouve ça marrant – décide de nous donner un coup de main. Elle se place devant tout le monde et, pas contrariante, s'amuse à donner la cadence à ma place. Après quelques aller-retours, je fais discrètement signe à mes hommes de tout lâcher. La brosse, elle, reste coincée sur place, mais Sophie – emportée par son élan – manque tomber en arrière. Je n'ai que le temps de la rattraper, tandis que les gars sont morts de rire.

_ Eh bien alors ! On a une petite faiblesse, ma grande ? A quoi te servent tes jolies jambes, si elles n'arrivent pas à te porter ? Elles manquent un peu de muscles... même si je reconnais volontiers qu'elles sont très agréables à caresser !

_ Ah oui ? Tiens donc ! Il semblerait bien qu'on nous cache certaines choses ! dit Chris, alors que tous les gars nous regardent bizarrement.

OUPS ! Je crois que je viens de faire une petite bévue, là.

_ Non ! Ce n'est pas ce que vous croyez. Je...

_ Oh ! Mais... on ne croit rien, nous... on constate : c'est tout. Nous n'avons rien dit, Chef... rien du tout. On ne s'occupe pas de votre vie privée, comme vous nous l'avez demandé. Cependant... celle-ci a l'air un peu tumultueuse. Je ne voudrais pas être à votre place. Quoique... ! dit Chris, après réflexion – avec un petit sourire en coin – en lorgnant du côté de Sophie.

Je regarde celle-ci en prenant un air désolé. Vexée, elle décide de nous laisser finir le travail sans elle et s'en va ruminer sa vengeance contre moi. Que va-t-elle bien pouvoir inventer pour m'embêter ? Dotée d'une imagination fertile, la belle ne tarde pas à se trouver une occupation. Pour s'amuser, elle dessine des cœurs ou des petites fleurs dans la poussière avec son doigt. Je la regarde faire et lorsque je lui lance un regard désabusé, elle me tire la langue tout en continuant son travail de sape. A un moment donné, ne la voyant plus, je m'inquiète et contourne le char. Je la trouve tranquillement en train de dessiner un gros cœur, sous lequel elle écrit le prénom de sa sœur, en lettres capitales.

_ Sophie !!! Mais... tu ne te repose donc jamais ? dis-je en prenant un chiffon pour effacer le tout.

_ Ben, quoi... ? On peut bien rigoler un peu, non ?

_ Tu es incorrigible ! Si tu continues, je vais t'asseoir les fesses dans les orties... on verra bien, si tu rigoleras encore.

_ Ah ouais ! Pourquoi pas ?... si tu viens encore me masser, après ! me sort-elle en me claquant une bise et en me plantant là – totalement hébété – pour rejoindre sa sœur qui est de retour, après être parti se promener avec leurs parents.

Cette fois, je n'en peux plus : j'abandonne. Elle est vraiment infernale.

Une fois le matériel remis d'équerre, nous rangeons un peu notre petit bordel et nous préparons pour ce qui devrait être notre dernière bonne soirée dans ce petit village si accueillant. Les filles sont parties un peu plus tôt, pour se faire toutes belles... comme si ça ne suffisait pas comme ça. Enfin ! Ce sont des filles... il ne faut pas chercher à comprendre.

9.

Nous nous présentons, vers vingt heures, chez notre famille d'accueil. Marc (le père) nous ouvre la porte et me dit, après m'avoir dévisagé bizarrement :

_ Eh bien ! Il me semble que cette journée a été plutôt agréable pour vous ! Non ?
_ Étonné, ne voyant pas à quoi il faisait allusion, je réponds un peu au hasard :

_ ??? Heu... oui... pas mal, merci !

_ Les filles surgissent de la cuisine et, me montrant du doigt, annoncent fièrement à leur père :

_ Ça : c'est notre œuvre ! Ça lui va bien, non ?

_ En disant cela, elles me traînent devant un miroir où je découvre, effaré, l'étendue des dégâts.

_ Ah... les garces ! Merci, les filles... c'est sympa ! Heu... ça fait combien de temps que je me trimbale avec ça sur la figure ? demandé-je à la cantonade.

_ Pete regarde sa montre et me répond :

_ Oh... ça fait bien trois bonnes heures maintenant, Chef !

_ Quoi ??? Et... vous ne m'avez rien dit, bande de salopards ! Ah... je comprends mieux pourquoi tout le monde souriait en me regardant. Ça... ça va se payer... vous ne perdez rien pour attendre !

_ Pour en remettre une couche, Corinne (la mère) sort de la salle de bain avec un paquet de cotons démaquillants dans une main et un crayon à maquiller dans l'autre. Me présentant les deux objets, elle me demande :

_ Alors ?... On efface tout ou... on signe des dédicaces ?

_ Ah non... vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi ! me plains-je, alors que tout le monde éclate de rire.

_ La soirée commence dans la bonne humeur et promet d'être plutôt sympa !

_ Elisabeth, de plus en plus à l'aise, prend un peu d'assurance. Lorsque parfois nos mains se frôlent, elle ne cherche plus l'esquive comme auparavant et me regarde en souriant. Au cours du repas, nous sommes assis côte-à-côte – Sophie n'étant pas étrangère à ce placement – et cela facilite le contact.

Babeth se sent si bien qu'elle finit par poser sa main sur ma cuisse discrètement (du moins le croit-elle, car tous les convives s'en rendent compte rapidement et ont tôt fait de s'échanger des regards de connivence). Trop heureux d'obtenir enfin un vrai geste d'encouragement de sa part, je m'empresse de la saisir, alors que Sophie me fait un clin d'œil en souriant. Corinne, qui n'est pas aveugle non plus, rajoute un peu de piquant à la scène qui se voulait discrète. Elle demande à Élisabeth de lui passer la salière, dont elle n'a nul besoin. Celle-ci – ne pouvant arriver à retirer sa main que je maintiens fermement – doit se contorsionner pour saisir l'objet.

_ Tiens... tu es devenue gauchère, toi maintenant ! C'est nouveau ? demande alors Corinne, amusée.

_ Oui... c'est tout nouveau ! répond Babeth en rougissant, tandis que je ris sous cape.

Pour se venger, la belle brune me balance un coup de pied dans les chevilles, qui me fait pousser un cri de douleur. Tandis qu'Élisabeth regarde sa mère en souriant avec un air innocent, cette dernière ne peut s'empêcher de pouffer de rire, amusée par la situation.

L'instant est sympathique : une bonne ambiance, des jolies filles à nos côtés, un bon repas... que demander de plus !

Je resterai bien volontiers une semaine de plus ici, moi !

L'alcool aidant, je commence à avoir chaud et décide d'aller prendre le frais au dehors. Je m'assois sur le perron et allume une cigarette en regardant le ciel étoilé.

Bientôt, derrière moi, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir et je vois ma belle paraître, un châle sur les épaules,... toujours aussi resplendissante malgré la pénombre.

_ Qu'est-ce que tu fais, tout seul dans le noir ? me demande-t-elle.

_ Il fait trop chaud à l'intérieur, j'avais besoin de prendre l'air. Tu as vu ? Regarde ! on voit toutes les étoiles. Elles sont superbes... tout comme toi ! dis-je, en la regardant amoureusement.

Elle me sourit, vient s'asseoir près de moi, puis – après un petit moment d'hésitation – pose délicatement sa tête sur mon épaule et regarde vers le ciel.

_ C'est vrai que c'est beau ! On est bien, là.

_ Ouais ! On est bien ! dis-je en passant mon bras autour de ses épaules, en posant ma tête contre la sienne et en respirant l'odeur enivrante de son parfum.

Nous savourons le moment présent car, en fait, c'est la première fois au cours de ce week-end que nous arrivons à nous retrouver enfin seuls tous les deux. L'instant est si plaisant que nous restons un long moment sans bouger, sans rien dire, à contempler les étoiles.

C'est un instant magique... comme si le temps s'était arrêté. Nous sommes seuls au monde, dans notre bulle de bien-être, indifférents à tout ce qui nous entoure... comme dans un rêve. Je ne me suis jamais senti aussi bien. C'est cool... vraiment très cool !

La situation ne pouvant être plus favorable, je décide qu'il est temps pour moi d'oser faire ce qui me tenaille depuis un bon moment déjà, à savoir : l'irrésistible envie d'embrasser cette ravissante créature. Tenter un baiser... juste pour voir si cette forte attirance que j'éprouve pour elle, est réciproque. Je semble lui plaire, mais... cela me paraît trop beau... je veux en être sûr. Prenant mon courage à deux mains – une telle beauté m'intimidant quelque peu – je me risque donc à rompre le charme qui nous entoure. Au moment où je m'apprête à l'embrasser...

_ Ah ! Vous êtes là tous les deux... tout le monde vous cherche ! nous lâche Chris, qui vient de surgir dans notre dos, sans que nous nous en apercevions.

ET MERDE !!! Pourquoi maintenant ?

Il me vient comme des envies de meurtre... allez savoir pourquoi !

Tandis que je le fusille du regard, il déclare :

_ Je sais bien que je vous dérange, Maréchal Des Logis, mais il nous faut penser à rentrer. Demain, les choses sérieuses vont commencer !

Je pousse alors un énorme soupir, en regardant ma Dulcinée.

_ Ouais ! Tu as raison : quand faut y aller, faut y aller. O.K. ! J'arrive. Préviens les autres qu'on va rentrer ! répondis-je en me levant à regrets.

Il me semble lire une grande détresse dans ses yeux d'Élisabeth. Serait-elle aussi éprise de moi, que je le suis d'elle ? M'aimerait-elle vraiment aussi fort que je l'aime, ou... me fais-je des illusions ? Y aurait-il un avenir commun possible pour nous deux ? Malheureusement, je n'ai pas le temps d'en avoir la confirmation car, au moment où je tente pour la seconde fois de l'embrasser, tout le monde débarque sur le perron et met fin à notre intimité. Décidément, nous jouons de malchance !

Alors que nous venions enfin de nous trouver et que nous allions nous déclarer notre flamme réciproque, le sort décide de nous séparer. Quelle injustice ! Pour quelle raison, n'aurions-nous pas le droit de nous aimer comme tout le monde ? Sommes-nous condamnés à nous séparer comme ça ? Sommes-nous appelés à ne peut-être jamais nous revoir, alors que tout ce que nous souhaitons : c'est juste être ensemble ? Est-ce déjà la fin de notre idylle naissante ? Si le destin avait prévu de nous faire prendre deux routes séparées, pourquoi nous a-t-il fait nous rencontrer et tomber amoureux l'un de l'autre ? C'est un jeu très cruel... qui ne m'amuse pas du tout !

C'est trop con la vie, par moments !

Nous prenons congé de nos hôtes en les remerciant pour leur accueil chaleureux et leur gentillesse à notre égard. Les filles tiennent à nous accompagner jusqu'au portail, où elles nous font de grosses bises à chacun. Quand vient mon tour, une des bises d'Élisabeth dérape quelque peu et atterrit au coin de mes lèvres. Cela me trouble énormément, mais... la belle s'est enfuit en courant, avant que je n'ai eu le temps de réagir. Dérapage involontaire ou bien... ?

_ Vous venez, Maréchal ? On n'est pas du coin ! me lance Dan.

_ Hein ? Heu ! Oui... voilà, j'arrive ! dis-je, perdu dans mes pensées, la main posée sur mes lèvres, ne sachant trop que faire.

Je me retourne vers la maison, mais ce n'est que pour apercevoir la porte qui se referme. Le cœur lourd, je pousse un très long soupir et rejoins mes camarades de jeu pour rentrer nous coucher. Tandis que mes hommes chahutent, je marche en silence. Mes pensées sont ailleurs et je n'ai pas le cœur à plaisanter.

Malgré l'heure tardive, j'eus beaucoup de mal à m'endormir. Une question revenait sans cesse : volontaire ou involontaire, ce dérapage ? Volontaire ou pas ? Aurai-je dû lui courir après... au lieu de m'en aller bêtement ? Mais... si l'action était vraiment involontaire : je serai passé pour un idiot et je me serai peut-être fait jeter, si mes rêves secrets n'étaient que chimères. J'ai tendance à croire que cet amour est partagé... mais je n'en ai pas eu vraiment la confirmation et le doute me mine l'esprit. Je suis tellement habitué à jouer de malchance que... ce bonheur trop beau qui me tombe sur le coin de la gueule, me paraît irréaliste. Ne serait-il que le fruit de mon imagination ? J'en doute, mais...

Je compte bien revenir prochainement sur place, pour dissiper ce doute qui me tараude l'esprit. Obtiendrai-je seulement un jour une réponse claire à cette obsédante interrogation ? Allez savoir !

Une fois de plus, Sophie va retrouver sa sœur dans sa chambre pour se renseigner.

_ Alors... ça a donné quoi, votre petit tête-à-tête ? Dis-moi tout ! Il t'a embrassé ?

_ Non !! Je crois qu'il était sur le point de le faire enfin, lorsque cet idiot de Chris a fait irruption. André avait l'air vraiment agacé par cette interruption. S'il avait eu son arme sur lui, je crois bien qu'il l'aurait flingué sur place et... tu sais quoi ? Je lui aurais donné raison ! Moi qui attendais ce moment depuis si longtemps, j'ai un peu les boules que ça ai capoté juste à ce moment-là, si près du but !

_ Je te comprends, ma pauvre... c'est vraiment pas de bol ! Ne désespère pas ! Si tu crois qu'il en avait l'intention... ça prouve qu'il est bien amoureux de toi... ce dont je n'ai jamais douté, soit dit en passant. C'est pas grave... ce sera pour la prochaine fois !

_ Ouais... s'il y a une prochaine fois ! dit Élisabeth, un peu désappointée.

_ Oh, je crois que ce n'est pas un gars à renoncer aussi facilement ! Je pense qu'il est du genre plutôt tenace et que, si tu l'intéresses vraiment, tu ne t'en débarrasseras pas comme ça. Je pense qu'il va certainement revenir à la charge dès qu'il pourra et que ce sera alors à toi de ne pas rater l'occasion qui se présentera.

_ Si c'est le cas... crois-moi : je ne la laisserais pas passer ! Merci pour ton soutien, petite sœur !

_ De rien ! Tu sais : les petites sœurs... faut bien que ça serve à quelque chose ! Allez ! Bonne nuit, ma belle... on y verra plus clair demain. Dors bien !

_ Toi, aussi ! Bonne nuit !

10.

Lundi 24 Mai 1982.

En ce lundi matin, il fait toujours aussi beau... mais la bonne humeur a disparue. Finies les vacances, une grosse semaine de boulot nous attend.

Après un rapide petit-déjeuner, nous remballons nos tentes, nettoyons bien à fond l'emplacement du bivouac et rangeons le matériel dans les chars, dont les moteurs ont commencés à chauffer doucement. Nous nous rendons au point de ralliement de l'escadron situé sur un parking de restaurant routier, à la sortie sud du village, en direction de CHAUMONT. Le signal de départ des manœuvres sera donné à dix heures. Nous sommes fin prêts à faire mouvement.

Quelques villageois sont venus nous saluer une dernière fois... mais à mes grands regrets, je n'aperçois : ni les filles, ni leurs parents. Sophie est reparti dans son lycée à REIMS et les autres ont dû partir au travail ou à l'école à CHAUMONT. J'ai un gros moment de cafard en pensant à eux, mais je ne peux hélas pas changer l'ordre des choses. A moins que le sort n'en décide autrement, et que...

Moteurs !

L'heure du départ a sonné et les engins démarrent à tour de rôle.

Alors que la colonne commence à s'élancer, je vois soudainement l'équipage de mon chef de peloton abandonner son blindé. Tandis que ses hommes grimpent dans un camion, l'Aspirant monte sur mon char et m'ordonne de lui céder ma place. Son engin refuse d'avancer et il réquisitionne donc le mien pour poursuivre l'exercice. Il prévient le dépannage par radio et je dois rester sur place pour attendre celui-ci, avant de recoller à leurs basques, une fois la réparation effectuée. Je me retrouve éjecté sans aucun ménagement de mon poste, sans même avoir eu le temps de récupérer mes affaires. Impuissant, je n'ai plus qu'à regarder s'éloigner la colonne sans moi. Je me retrouve bientôt seul au milieu d'un parking désert, dont le restaurant est fermé, sans effets personnels et sans argent, avec – en tout et pour tout – un vieux briquet et un paquet de cigarettes à moitié vide, au fond de mes poches.

J'essaye de faire bouger le char, mais ne peux avancer péniblement que de quelques

mètres... et même pas en ligne droite. Le petit souci déjà constaté à la fin de la petite démonstration de combat s'est aggravé et une pièce de la transmission a cédé. Il est inutile d'insister bêtement. Je n'ai plus qu'une chose à faire : m'asseoir au soleil sur la tourelle et attendre que le dépannage régimentaire veuille bien dénier intervenir.

Une fois ce maudit engin remis en état de marche, je pourrais rejoindre mon unité et récupérer mes affaires et mon équipement. Enfin... en théorie ! Parce que...

Les heures passent et je ne vois venir personne. Apparemment, il n'y a pas âme qui vive dans le quartier. A l'heure du déjeuner, quelques connaissances du village passent sur la route en klaxonnant et en faisant de grands signes de la main. Une heure plus tard, je vois les mêmes personnes repasser dans l'autre sens... mais aucune ne s'arrête. Je suis hélas désespérément seul, dans l'indifférence la plus totale, et commence à m'ennuyer fermement.

L'après-midi est du même acabit que la matinée : les heures passent, les voitures aussi... mais personne ne vient à ma rencontre. J'essaye à plusieurs reprises d'appeler au secours avec l'aide de la radio... mais celle-ci n'émet pas assez loin pour joindre qui que ce soit sur ma fréquence. La troupe a pris pas mal d'avance et doit être déjà loin. Je suis un peu désespéré : m'aurait-on oublié ?

Vers 17h30, Marc gare sa voiture devant le pavillon familial. Cette dernière n'est pas arrêtée qu'Élisabeth en descend en trombe et se précipite à l'intérieur du pavillon. Elle jette son sac d'école dans l'entrée et court dans sa chambre. Corinne, qui a vu passer sa fille comme une fusée, se demande ce qui se passe et rejoint cette dernière. La jeune femme est déjà en sous-vêtements et cherche avec précipitation des habits plus légers dans sa commode.

_ Qu'est-ce qui t'arrive... il y a le feu au lac ou quoi ? demande la mère tandis qu'Élisabeth enfle prestement un mini-short et un T-shirt moulant dont le décolleté plongeant met superbement ses formes en valeur.

_ Tu te rappelles d'André ? Je l'ai vu sur le parking du routier ! Apparemment, il est tout seul... tous les autres sont partis, sauf lui. Il doit avoir des ennuis... je vais voir si je peux faire quelque chose pour lui.

_ Oh ! Et c'est pour cela que tu sautes partout comme ça ?

_ Ben ouais ! Il faut bien que quelqu'un lui vienne en aide ! Non ?

_ Oui... bien sûr ! Et puis..., ça te donnera l'occasion de le revoir... ça tombe plutôt bien, non ? dit Corinne avec un sourire en coin.

_ Arrête : tu dis vraiment n'importe quoi ! répond la petite brune, un peu gênée.

_ Tu es sûr ? Moi, je crois plutôt qu'il t'a tapé dans l'œil et mon petit doigt me dit que tu en pinces sérieusement pour ce gars-là !

_ Ma petite Maman : tu es trop curieuse ! Je ne peux même plus venir en aide à quelqu'un sans que tu t'imagines des choses ! dit Élisabeth en enfilant ses baskets.

_ Ouais ! Sauf que quand ce « quelqu'un » est un beau gosse intéressant, ça change un peu la donne ! Je me trompe ?

_ Maman, je... je t'aime ! dit Babeth pour mettre fin à cette conversation gênante, tout en faisant un bisou à sa mère, avant de sortir de sa chambre.

_ Ouais ouais... c'est ça ! En tout cas, : tu caches mieux ton jeu que tes formes, ma belle. Vu ta tenue, je suis persuadé qu'il sera extrêmement heureux de te revoir. On ne le serait à moins ! lui lance Corinne, avec malice.

Tout en refermant la porte d'entrée, Élisabeth regarde sa mère, puis lui tire la langue avant de s'en aller.

Marc, sortant du garage au même moment, apostrophe son épouse.

_ Qu'est-ce qui se passe ?

_ Il se passe que ta fille est amoureuse, mon cher !

_ Tiens-donc ! Et on peut savoir de qui ?

_ Réfléchis deux minutes ! Avec qui a-t-elle passé le plus clair de son temps, ce week-end ?

_ D'accord, je vois ! Et tu crois vraiment qu'elle est... ?

_ Oh ! Ça ne fait aucun doute ! Ça t'étonnes ?

Marc réfléchit quelques secondes tout en regardant sa femme.

_ Non ! Pas franchement... je crois bien que tu as raison ! dit-il d'un air pensif.

_ Évidemment que j'ai raison ! Tu n'avais rien remarqué ? C'était pourtant flagrant que ces deux-là se plaisaient énormément... ça sautait aux yeux !

_ Si ! Je l'avais remarqué... mais il ne s'est rien passé... aussi, je croyais que cela se terminerai avec son départ.

_ Sauf qu'il est toujours là... et, vu la vitesse éclair avec laquelle elle est partie le rejoindre, je crois que cela a l'air plus sérieux qu'on ne le croit !

_ C'est pas impossible, ça ! Attendons de voir ce qui va se passer. Après tout, c'est de leur âge... il faut bien que jeunesse se passe ! Tu n'as jamais été amoureuse, toi ?

_ Si ! Et, au cas où tu ne le saurais pas, je le suis encore ! répond Corinne avant d'embrasser son mari qui est un peu surpris... mais heureux de cette constatation.

Personnellement, je suis toujours enfermé dans mon ennui lorsque, sur le coup des dix-huit heures, apparaît enfin une éclaircie dans ma morne journée. Une éclaircie de taille, puisqu'il s'agit de ma ravissante copine Élisabeth, qui arrive à bicyclette pour me retrouver. Elle pose son vélo contre le mur du restaurant en me demandant :

_ Je n'y ai pas cru quand je t'ai vu, en rentrant du lycée ! Qu'est-ce que tu fais encore là ? Je te croyais parti depuis longtemps !

_ Ouais, ça a failli être le cas... mais je ne suis pas allé bien loin ! En plus, j'ai hérité d'un char en panne et je suis planté là comme un con, depuis ce matin, à attendre un dépannage qui ne vient pas. Je suis drôlement content de te voir, tu sais. Je n'ai pas arrêté de penser à toi, toute la journée... tu m'as terriblement manqué !

_ Tu n'as pas idée à quel point tu m'as manqué, toi aussi ! dit-elle en venant se blottir dans mes bras.

Tandis que je la serre fortement contre moi, je lui demande :

_ Dis-moi... j'ai une question à te poser concernant une certaine bise qui aurait accidentellement dérapé hier soir, et...

_ Parce que tu crois vraiment que je suis maladroite à ce point-là ? me demande-t-elle en me regardant droit dans les yeux, avec un sourire malicieux.

Heureux d'entendre cette réplique, je prends son charmant visage entre mes mains.

_ Je crois surtout que nous pouvons faire beaucoup mieux que ça et j'espère bien t'en convaincre, ma belle. Il y a trop longtemps que j'attends ce moment ! dis-je en m'emparant de sa bouche avec fébrilité.

Ce baiser, que nous échangeons alors longuement, m'apporte enfin la certitude que cet amour existe vraiment. C'est juste... merveilleux !

_ Tu sais que j'en mourrais d'envie depuis la première minute où je t'ai aperçu, charmante demoiselle ? Ça été un vrai supplice de me retenir... je n'en pouvais plus ! lui avoué-je entre deux baisers.

_ Mais pourquoi t'es-tu retenu ? Tu sais que moi aussi, j'en avais terriblement envie ? Au début, je n'arrivais pas à savoir qui tu préférais entre moi et Sophie. Elle est vraiment très séduisante et son exubérance plaît souvent beaucoup aux garçons. Le premier soir, après que vous soyez repartis, elle m'a dit qu'elle n'avait aucune chance car je t'avais trop sérieusement accroché. Je n'ai pas osé la croire, alors elle a voulu me le prouver le lendemain matin. C'est elle qui a eu l'idée des petites tenues provocantes... elle m'a dit qu'avec ça, nous serions tout de suite fixées. J'ai pu constater rapidement qu'elle n'avait pas tort, que je ne te laissais pas indifférent... surtout quand tu as maté mon décolleté avec insistance, dans le char. Cette belle vue semblait beaucoup t'intéresser ! N'est-ce pas, sale petit vicieux ?

A chaque fois que tu te penchais vers moi, j'avais terriblement envie de t'embrasser. Je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas craquer. Si Sophie n'avait pas été là...

Après, quand ma sœur t'a dragué pendant notre petite promenade, j'étais furieuse. Je la regardais faire son manège et j'étais énervée par son comportement qui, soit dit en passant, n'avait pas l'air de te déplaire. J'avais envie de la gifler, tant j'étais jalouse. Heureusement que tu l'as repoussé, au bord du ruisseau, sinon je vous aurais crevé les yeux à tous les deux. C'est à ce moment-là que j'ai enfin eu la confirmation que tu ne t'intéressais pas à elle et que je me suis mise à y croire. Tu ne peux pas savoir à quel point j'avais envie de toi, quand j'ai vu les regards intéressés que tu m'as lancé !

_ Mais pourquoi tu n'as rien dit ou rien fait plus tôt pour m'encourager ? Je... je croyais que je ne t'intéressais pas vraiment et je ne savais que penser. J'étais dans l'incertitude et tu m'as fait endurer un véritable calvaire ! Pourquoi ?

_ C'est... parce que, en fait, je... je suis un peu timide avec les garçons que je ne connais pas bien. J'attendais que tu prennes l'initiative... mais tu n'arrivais pas à te décider !

_ Ah non ! Merde, ce n'est pas vrai ? Moi, comme un con, j'ai pris ta timidité pour de la défiance. Je croyais qu'une fille aussi jolie que toi devait avoir l'embarras du choix et ne pouvait s'intéresser à un gars aussi banal que moi ! Crois-moi : je

mourrais d'envie de t'embrasser dans le char... mais j'avais peur de trop précipiter les choses, que tu le prennes mal et que tu me repousses. Une femme aussi splendide que toi ne pouvait pas être amoureuse de moi... ça me paraissait impossible. Je voulais à tout prix en avoir la certitude avant de me lancer bêtement et risquer de te perdre. Je sais que ça paraît con, mais je fonctionne comme ça : je ne me lance jamais au hasard, sans réfléchir aux conséquences. Je rate plein de choses parce que je réfléchis trop... c'est mon plus grand défaut.

Par la suite, j'ai bien vu que tu m'appréciais... mais je n'arrivais pas vraiment à savoir jusqu'où pouvaient aller tes sentiments à mon égard. Sophie et cette chère Mme DURET m'ont bien encouragé à persévérer et me lancer... mais je n'ai pas trouvé d'occasion favorable pour le faire. J'en étais à deux doigts, hier soir, quand Chris est venu nous interrompre. J'ai bien cru que j'allais le tuer. Je lui en voulais terriblement de m'avoir fait rater la dernière opportunité que j'avais de te déclarer ma flamme. J'étais désespéré, désespéré... j'avais envie de hurler... j'en voulais au monde entier. En fait, je m'en voulais surtout personnellement d'avoir été trop con et de n'avoir pas osé t'avouer mes sentiments plus tôt. Qu'est-ce que j'ai pu être con !

Babeth me regarde longuement, puis me dit tendrement :

_ Je comprends mieux ton attitude, maintenant... alors je voudrais que tu saches plusieurs choses. Écoute-moi bien !

Premièrement : tu n'as rien d'un mec banal... vraiment rien, crois-moi ! Quant au niveau de la connerie : je pense que c'est plutôt de la prudence et... personne ne pourrait te blâmer d'être trop prudent !

Deuxièmement : je... ! Deuxièmement, je crois qu'on devrait arrêter de discuter pour rien. Maintenant que nous sommes sûrs de notre amour : nous avons peut-être mieux à faire ? Il me semble que nous avons perdu trop de temps bêtement, tu ne penses pas ?

_ Ouais ! Tu as raison, mille fois raison. Assez discuté ! Donne-moi plutôt tes lèvres que je m'en occupe un peu, beauté fatale ! lui dis-je, n'y tenant plus, en l'attirant à moi.

_ Hé ! Je ne suis pas une fille facile, cher Monsieur. Un baiser de Babeth : ça se mérite, jeune homme !

_ Depuis le temps que j'attends, tu ne crois pas que j'en mérite au moins un ?

Elle recule, me scrute de haut en bas, fait la moue en penchant la tête sur le côté, réfléchit quelques secondes et finit par déclarer :

_ Hum... oui ! Je pense que oui... mais à une condition !

_ Oh non !! Laquelle ? demandé-je, prêt à tout pour parvenir à mes fins.

_ Que tu ne te limites pas à un seul, mon amour ! dit-elle en se collant à moi.

_ Ah mais... je n'en avais nullement l'intention, crois-moi ! Tu me connais encore mal : je suis très tenace quand je suis motivé... et là, tu n'imagines même pas à quel point je puis l'être. Prépare-toi : je vais te faire crier « *grâce* », ma belle.

_ Ah non, ne compte pas trop là-dessus ! « *Endurance* »... c'est mon deuxième prénom ! dit-elle en collant ses lèvres aux miennes avec beaucoup d'application.

Après quelques instants de pur bonheur, Élisabeth me dit, l'air peiné :

_ Il faut que je rentre. Il va être l'heure de passer à table... mes parents doivent m'attendre.

_ Je comprends ! Vas-y, profite... toi au moins, tu peux. Moi ! je n'ai rien mangé et rien bu depuis ce matin... j'ai une faim de loup. Aïe !!! Mais... ! Ça va pas ? m'écris-je, alors qu'elle vient de me donner un grand coup de poing dans l'épaule.

_ Et tu ne disais rien, pauvre idiot ! Viens manger à la maison, mes parents seront ravis de te revoir. Et puis, ce sera l'occasion de leur annoncer la bonne nouvelle nous concernant. Tu sais qu'ils ne sont pas dupes et se sont vite aperçu de notre attirance réciproque ? Ma mère n'a pas arrêté de me charrier avec ça !

_ Ah bon... c'est vrai ? Apparemment, ils sont moins bête que nous ! Crois-moi... j'adorerais pouvoir te suivre, mon amour... mais je ne peux pas bouger d'ici. J'ai des armes à bord et le dépannage peut arriver d'une minute à l'autre. Hélas, je suis coincé sur place ! m'excuse-je.

Babeth a tôt fait de trouver une solution.

_ Bon ! Ce n'est pas grave... on va improviser. Si tu peux patienter encore une petite heure, je m'occupe de ton cas, beau gosse ! conclut-elle en enfourchant son vélo, après m'avoir donné un baiser appuyé.

_ Rien que pour ça, je pourrais attendre toute ma vie s'il le fallait. Tu sais que tes baisers sont très nourrissant, belle dame ? lui lancé-je tandis qu'elle s'éloigne.

_ Gourmand ! Tu ne perds rien à attendre. A tout à l'heure, pour le dessert... si tu es sage ! répond-elle sans se retourner, tout en me faisant un grand signe de la main.

Ouais... Yes !! Waouh... !

Mon moral vient de remonter en flèche. Du stade de déprimé, je viens de passer – en quelques instants à peine – à celui d'homme le plus heureux au monde. Merci à cet idiot d'Aspirant qui a réussi à casser son char sur un terrain plat alors que le mien a résisté à des chocs très violents. Je lui en serais éternellement plus que reconnaissant. Comme quoi : l'inexpérience a du bon, quelques fois.

Parfois, la vie réserve de drôles de surprises : ce matin, je priais pour que le dépannage arrive vite... ce soir, je prie pour qu'il n'arrive jamais.

Comme retournement de situation – même dans mes rêves les plus fous – je n'aurais pu espérer mieux !

11.

Je suis allongé sur ma tourelle, encore perdu dans mes pensées de plus en plus positives et souriantes, quand j'entends une voiture qui vient se garer près du char. C'est ma douce et tendre amie qui est de retour, accompagnée par son père.

Sautant de la voiture à peine arrêtée, Élisabeth court pour se pendre à mon cou et m'écrase un bon gros baiser sur la bouche, qui n'en finit plus. Son père, quelque peu surpris, regarde d'abord la scène avec étonnement, puis – amusé par la situation – finit par nous dire que... « *nous devrions penser à respirer de temps en temps* ».

Il attend que le baiser se termine enfin, pour me dire :

– Hé bien ! Jeune homme... elle semble beaucoup vous apprécier, si je ne m'abuse ! Ça se passe toujours comme ça, quand vous êtes en galère ? C'est marrant : moi, ça ne m'arrive jamais ce genre de chose ! Alors... comme ça : vous seriez amoureux de ma fille ? J'avais bien remarqué qu'elle ne vous laissait pas indifférent – il aurait fallut être aveugle pour ne pas le voir – et ça m'a même étonné que vous ne tentiez pas quelque chose plus tôt. D'habitude, les garçons sont surtout intéressés par son physique de rêve et ne perdent pas de temps en conjectures... ils veulent aller droit au but. Cela explique aussi pourquoi ils sont généralement vite évincés. Contrairement à eux, vous n'avez pas précipité les événements et j'ai tendance à croire que cela prouve la teneur de vos sentiments à son égard. J'apprécie vraiment beaucoup le fait que vous la respectiez et je ne peux qu'approuver son choix. Vous nous avez raconté en partie votre vie et je crois que, malgré votre jeune âge, vous avez la tête bien sur les épaules et assumez vos actes... ce qui tout à votre honneur. Je pense qu'elle aurait pu tomber plus mal. Je ne vois pas d'objection à ce que vous la fréquentiez... si tel est votre but. Ceci dit – si je puis me permettre une petite remarque en passant – je dirais : « *vous devriez arrêter de vous maquiller, ce rouge à lèvres ne vous va pas au teint !* »

Gêné, je porte instinctivement la main à ma joue. Je ne sais plus où me mettre et, honteux, n'ose plus le regarder en face.

– Moi... je trouve que ça lui va plutôt bien ! réplique Élisabeth en se hâtant d'en remettre une couche.

J'ai tellement les crocs que je fais rapidement honneur au repas, tout en discutant avec le père de ma bien-aimée. Cette dernière, assise sur la tourelle et le menton posé sur ses genoux, me regarde religieusement en silence, comme hypnotisée. J'aimerais bien pouvoir lire dans ses pensées à ce moment-là. Si elle lisait dans les miennes, lorsque je la contemple si intensément : je suis sûr qu'elle se mettrait à rougir.

Le repas terminé, nous buvons ensemble un café chaud qu'ils ont ramené dans une bouteille thermos. Au fil de la conversation, Marc et moi, en sommes venu à nous tutoyer.

_ Tu es sûr que le dépannage va venir aujourd'hui ? Il est déjà bien tard ! S'il n'arrive pas ce soir, tu vas dormir où... et comment ? me demande-t-il.

_ Ben... dans le char ! Je n'ai pas bien le choix, tu sais !

_ Mais... ce n'est pas confortable !!! En plus, on ne peut même pas s'allonger !!! s'offusque ma Dulcinée.

_ Ce n'est pas grave... cela m'arrive fréquemment. D'habitude, je dors assis à mon poste, la tête posée sur le pupitre de commande de tir. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus confortable, je veux bien l'admettre. Aujourd'hui, je suis seul à bord et j'ai le choix de l'emplacement. Je me mettrais à la place du pilote : c'est l'endroit le « moins pire », si je puis dire. Par rapport à d'habitude : c'est Byzance ! Et puis... je suis sensé être en guerre, non ?

_ Peut-être... mais, en attendant, je sens que je vais avoir des scrupules à dormir dans un lit douillet en sachant que tu vas dormir dans ce truc-là ! dit ma belle.

_ Ah ça... j'admets très volontiers que je préférerais dormir dans ton lit, que là-dedans ! lui dis-je avec un grand sourire.

Mon regard croise alors celui de Marc et, me rendant compte de ce que je viens de dire, je me mets à bafouiller, terriblement gêné.

_ Euh...non non! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je... je suis vraiment désolé. En fait, je voulais dire juste que son lit doit être sûrement plus conf... Euh, non... non non : pas ça ! Je... Ah merddee !! Comment dire sans que... ? Je...

_ Ah ah... ! Voilà une situation qu'elle est gênante... non ? Comment vas-tu pouvoir te sortir de cette galère ? Ne t'inquiète pas : j'ai bien compris où tu voulais en venir. Je ne suis pas fâché, je te rassure ! dit Marc, avant de consulter sa montre et de lancer :

_ Bon ! Il se fait tard... je crois qu'il est temps pour nous de rentrer !

Regardant attentivement sa fille pendue à mon bras avec un air malheureux, il s'adresse alors à elle.

_ Je suppose que tu voudrais rester encore un peu ! D'accord... tu as ma permission parce que je te sais en sécurité. Après tout : ce n'est pas tous les jours qu'un garçon dispose d'un char d'assaut pour protéger une de mes filles... même si celui-ci n'est équipé que de munitions factices.

_ Euh ! Le char peut-être... mais mon chargeur de pistolet automatique est rempli de balles bien réelles, lui ! rectifiai-je.

_ Quoi !!! Tu veux dire que tu pourrais tuer quelqu'un avec ? me demande Babeth.

_ Oui ! Bien sûr... si c'était nécessaire. Tu sais : c'est mon métier que de défendre la population... je suis entraîné pour cela.

_ Ben, merde alors ! Tu es dangereux comme mec, dis donc !

_ Ne t'inquiète pas ! Tu ne crains rien... enfin : tant que tu es de mon côté !

_ Fais-moi penser à ne jamais essayer de te tromper ! dit la brune avec un brin d'humour.

_ Ouais ! Et pendant qu'on y est : fais-moi penser, pour ma part, à m'annoncer avant d'arriver dans ton dos... on ne sait jamais ! rajoute Marc.

_ Hé ! On se calme, je ne suis pas un assassin. Je regarde sur quoi je tire, avant de faire feu. Je n'ai encore tué personne, rassurez-vous ! Ceci dit... il y a un début à tout ! ajouté-je en souriant.

_ Bon ! Du coup : je te fais confiance pour veiller sur elle. Ne me déçois pas ! Ne rentre pas trop tard, ma chérie. Tu as la permission de minuit... mais n'abuse pas non plus... demain : tu vas au lycée de bonne heure. Allez... bonsoir les jeunes ! Peut-être à demain, André !

_ Tu peux partir tranquille, Marc... je te promets de bien m'occuper d'elle ! dis-je, croyant le rassurer.

_ Oh ça : je n'en doute pas une seconde... et c'est bien ce qui m'inquiète !

_ Pourquoi ? Je... Ah non, non... c'est pas ce que tu crois ! Je ne voulais pas parler de... non non !!

En voyant mon air pitoyable, Marc explose de rire.

_ Tu devrais voir ta tête... c'est impayable ! J'avais bien compris... je plaisantais ! dit-il avant de monter en voiture et de démarrer celle-ci en me narguant une dernière fois.

_ Trop drôle... tu es vraiment trop drôle !

Nous le regardons partir, puis Élisabeth se tourne vers moi :

_ Alors ! Comme ça... tu voudrais bien être dans mon lit, petit vicieux ? J'avoue que l'idée n'est pas déplaisante ! me déclare-t-elle en se collant à moi.

_ Je me demande bien ce qui a pu me donner une telle idée ! dis-je en passant mes bras autour de sa taille de guêpe.

_ Je plaide coupable ! répond-elle, avant de m'embrasser langoureusement.

Nous allons nous asseoir sous le porche du restaurant et, comme la veille, nous contemplons la nuit étoilée en silence... mais cette fois-ci : il n'est pas question de rester de marbre. Malheur à celui qui oserait nous déranger à nouveau !

Vers minuit, nous nous séparons... non sans nous être promis de nous revoir, quoi qu'il arrive. Maintenant, je connais le chemin pour venir la rejoindre chez elle.

En attendant, je l'accompagne un bout de chemin, la regarde disparaître dans le noir, puis, le cœur lourd, rejoins mon char et grimpe m'enfermer pour la nuit... seul.

Demain est un autre jour, paraît-il ! Puisse-t-il être semblable à celui-ci... nous n'en demandons pas plus.

12.

Mardi 25 Mai 1982.

Un grand coup de klaxon me réveille au petit matin. Ce doit être Marc qui emmène Élisabeth à son école d'infirmières à CHAUMONT, avant de se rendre à son travail.

J'émerge péniblement de ma tourelle, où j'ai passé une nuit horrible. Le ciel étant clair et sans nuages, la température a chuté au petit matin et la rosée a emmené de la fraîcheur supplémentaire (froid et humidité, ce n'est pas l'idéal quand on est enfermé dans un tas de ferraille... on y crève de chaud en été et on y meurt de froid en hiver). J'ai essayé de dormir comme j'ai pu, installé au poste de pilotage... mais – habillé en tenue d'été et sans affaires supplémentaires à enfiler – j'ai commencé à être réveillé par le froid au bout de deux ou trois heures. Bref ! Je n'ai pas beaucoup fermé l'œil de la nuit.

L'humidité et les postures inconfortables ont fait que je suis plein de courbatures en sortant de ma tanière. Je fais donc quelques exercices pour assouplir mon pauvre corps endolori et remonte m'asseoir sur ma tourelle, que le soleil naissant commence à réchauffer doucement. Je commence alors à attaquer la grosse occupation de cette journée qui consistera à : *ne rien faire*.

Vaste programme ! Pas facile à réaliser, quand on est habitué à sauter partout sans arrêt. Malheureusement, je n'ai pas vraiment le choix et je crois que je n'ai pas fini de m'emmerder. Attendre, attendre et encore attendre : c'est un peu monotone comme occupation, non ?

Est-ce que ce satané dépannage va venir aujourd'hui... ou pas ? Bonne question !

J'en suis là de mes réflexions, lorsque je vois un fourgon de gendarmerie qui vient se garer à côté de « la bestiole ». Trois hommes en débarquent et viennent s'enquérir de mes problèmes. Je leur fais un rapide résumé de la situation : je suis seul, sans affaires, sans argent, sans moyens de communication, coincé avec un char en panne au milieu d'un parking désert et loin de tout.

Bref ! Tout va bien.

Le plus élevé en grade, compatissant, ordonne aux deux jeunes de rester monter la garde auprès du blindé. Il me fait monter dans le fourgon pour m'emmener au café le plus proche. Là, il me paie un petit déjeuner et quelques paquets de cigarettes... puis repart pour essayer de contacter par radio mon régiment, par le biais de l'antenne-relais de la gendarmerie.

Michel, le patron du bar que j'ai eu l'occasion de rencontrer lors du méchoui, me reconnaît.

_ Alors, comme ça... c'est vous qui êtes en panne sur le parking du routier ! C'est en faisant votre numéro d'acrobate que vous avez cassé votre char ? Vous savez que vous avez beaucoup impressionné les gens, avec vos cascades ? Tout le monde en parle encore au village. Vous êtes l'idole des gamins... ils veulent tous faire ça, quand ils seront plus grands. Ils trouvent cela **trop cool**, comme ils disent.

_ Ouais ! Parce qu'ils ignorent que ce boulot peut aussi avoir parfois quelques petits inconvénients... la preuve ! Quant au char en panne, ce n'est pas celui auquel vous pensez. On me l'a gentiment refile pour réquisitionner le mien en catastrophe et maintenant... c'est à moi de me démerder avec ça. Enfin ! Ce n'est pas si grave : cela me permet de rester plus longtemps dans le coin et aujourd'hui... je dois admettre que ça m'arrange un peu. Ce qui m'ennuie le plus, c'est qu'on ne m'a pas laissé le temps de récupérer mes affaires. Je n'ai plus rien avec moi : ni de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi me laver ou me changer. Pour couronner le tout, je n'ai même pas un radis sur moi... tout est resté dans mon sac, qui est parti se balader sans moi. Bref ! C'est un peu la galère.

_ Ah bon ? Mais alors... comment avez-vous fait, hier, sans rien ?

_ C'est Élisabeth qui est venu à mon secours, hier soir. Elle m'a apporté à manger et nous avons passé une bonne partie de la soirée ensemble. Elle m'a tenue compagnie et cela m'a été d'un grand réconfort. Je ne sais pas comment j'aurais fait sans elle !

_ Ah oui ? La petite Élisabeth... tiens donc ! Ça ne m'étonne pas vraiment, parce qu'il faut dire que – c'est l'autre sujet de conversation du moment – elle semble très éprise de vous. Comme tout le monde a pu le constater pendant le week-end : vous sembliez beaucoup l'intéresser. Elle ne vous lâchait pas d'une semelle et ça a dû faire quelques jaloux dans le village. Il faut dire aussi que la gamine est magnifique ! C'est la plus belle fille du coin et elle intéresse beaucoup les garçons. Ouais ! Vous voulez mon avis ? Vous ne vous êtes pas fait que des amis dans les environs, mon gars !

_ Ah bon... vraiment ? Nous qui n'étions sûr de rien et qui n'osions pas nous afficher plus ouvertement en public pour rester discret... il semblerait que nous ayons raté notre coup. Beaucoup de gens semblaient vouloir nous considérer en couple, alors que ce n'était pas le cas. Jusqu'à Mme l'institutrice qui, gentiment, essayait de jouer les conseillères matrimoniales pour accélérer les choses contre notre gré. Cela partait certes d'une très bonne intention, mais... c'était un peu trop précipité pour nous. Tout allait trop vite ! Une semaine de plus ici et le maire serait capable de publier les bans du mariage, sans même nous demander notre avis. Il est possible que les gens nous

aiment bien... mais tout de même ! Nous aimerions bien pouvoir décider de notre avenir par nous-même !

_ Parce que... vous n'êtes pas amoureux, vous deux ? C'est pourtant l'impression que ça donnait en vous regardant. Vous sembliez très proche, en tout cas. Vous étiez tellement complices que nous avons cru que...

_ Ne soyez pas déçu ! Vous n'aviez pas tort, mais... simplement : vous aviez un peu trop anticipé les choses. Nous étions effectivement très attiré physiquement l'un par l'autre (et sans aucun doute déjà secrètement amoureux)... mais nous manquions de temps pour concrétiser cela. Nous n'avons pu converser ensemble que quelques heures à peine et nous n'avons jamais eu l'occasion de nous retrouver seuls un instant pour nous avouer nos sentiments. Je reconnais que ça n'a pas été très facile à vivre. Sur l'ensemble du week-end, nous ne nous sommes fréquenté que par intermittence et très rarement seuls.

Une poignée d'heures... ça fait un peu court pour une relation sérieuse ! Vous ne trouvez pas ?

_ Oui ! Ça... je reconnais que...

_ C'est le temps qui nous a manqué. L'horloge tournait trop vite et nous étions très pris par notre emploi du temps qui ne nous laissait que peu de répit et aucun instant de solitude. Nous avons bien failli nous séparer sans avoir eu le temps de nous déclarer notre flamme. Sans cette fichue panne qui m'a clouée ici : c'était mort !

_ Eh bien... ! On peut dire que vous avez eu de la chance dans votre malheur.

_ Oui ! Ce n'est pas faux. Depuis hier soir, les choses ont bien évoluées. Enfin seuls, nous avons pu savourer ses retrouvailles inattendues et nous avouer alors tranquillement notre incommensurable attirance. Après avoir vécu péniblement la catastrophe d'une séparation sans aveux, ces retrouvailles plus qu'inespérées ont donné lieu à un petit moment vraiment très intense à vivre. La joie de se retrouver et le fait d'apprendre que l'autre personne partage les même sentiments que vous : ça... waouh ! Comment vous dire ? Ça... ça fait beaucoup d'émotions à la fois !

_ Tu m'étonnes !

_ Étant enfin tranquille, nous avons pu discuter franchement, sereinement et... nous sommes beaucoup rapprochés, si vous voyez ce que je veux dire !

_ Oui ! Je crois comprendre.

_ Vous pouvez enfin dire que nous sommes **officiellement** amoureux l'un de l'autre. Je vous autorise même à prévenir Mme DURET qu'elle n'aura pas besoin de se faire mal au pied, car j'ai fini par suivre ses conseils. Elle comprendra ce que je veux dire et je pense qu'elle sera contente. Cependant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous aimerions bien vivre cet amour d'une manière un peu plus intime. Aussi, si vous pouviez éviter de faire paraître un article dans le journal, je... enfin, je vous en serais très reconnaissant. Vous... vous voyez où je veux en venir ? demandai-je en souriant.

_ Oui ! Je... je crois avoir saisi le sens de vos propos. Je vais donc faire en sorte qu'on vous laisse tranquille autant que possible. Ah ! Ça fait plaisir une telle nouvelle. Je suis heureux pour vous deux, jeune homme et en particulier pour Élisabeth !

J'adore cette petite et je suis content qu'elle ai enfin trouvé quelqu'un qui lui convienne, quelqu'un de bien. Elle doit être très heureuse ! Ça s'arrose, non ?

_ Désolé, mais c'est encore un peu tôt pour moi ! Si cela ne vous fait rien, j'aimerais plutôt faire un brin de toilette. Je dois sentir le chacal après une nuit passée dans le char et je ne dois pas être très présentable. Que dirait Élisabeth, si elle me voyait comme ça ?

_ Oh ! D'après ce que j'ai cru comprendre : je ne crois pas que cela l'empêcherait beaucoup de vous sauter au cou, mon grand. Mais vous avez raison : suivez-moi ! Je vais vous donner de quoi vous refaire une beauté. Et pendant que vous vous laverez, je vais vous préparer de quoi emporter à manger et à boire... on ne sait jamais, des fois que l'attente se prolonge.

_ C'est gentil, mais je n'ai pas de quoi vous régler. Je...

_ Oubliez ça, mon gars ! C'est un cadeau de la maison pour m'avoir apporté une bonne nouvelle. Vous m'avez mis du baume au cœur et je crois que je vais passer une bonne journée grâce à vous ! me dit-il, en me donnant une tape amicale sur l'épaule.

_ En plus, vous tenez là un nouveau sujet de conversation dont vous avez eu la primeur... c'est du pain béni, pour vous ! rigolé-je.

_ C'est pas faux ! Encore merci pour l'exclusivité.

_ De rien ! Par contre, vous n'êtes pas obligé de dévoiler tous les détails que je vous ai fourni. Pas d'article dans le journal... vous me l'avez promis ! lui rappelé-je, avant d'aller me laver.

_ C'est juré ! répondit-il, en levant la main droite, l'air solennel.

Quelques instants plus tard, c'est rasé de près et un peu plus propre que je rejoins mon parc à char personnel. Pendant que je faisais un brin de toilette, l'Adjudant-chef a réussi à joindre mon régiment et a expliqué ma situation. Il en résulte qu'il y a eu contre-ordre et que – le dépannage devant suivre au plus près l'exercice – c'est un porte-char qui doit venir me récupérer dans la journée et me ramener à ma base d'origine à MOURMELON. Tout devrait donc s'arranger assez rapidement !

Mes copains les gendarmes – ne pouvant rien faire de plus pour moi – prennent congé, après m'avoir déposé sur mon parking. Me voici donc à nouveau seul !

Les heures défilent et la journée commence à ressembler étrangement à celle de la veille : voitures qui passent, qui klaxonnent... mais personne qui ne s'arrête. Petite différence notoire, j'ai à manger et à boire pour le midi et parfois, j'ai la visite du poivrot du coin, rencontré au bar le matin-même. Il vient, offre une bière, discute un peu et repart pour réapprovisionner le stock. C'est une drôle de compagnie dont je me serai bien passé en temps normal, mais là : je ne fais pas le difficile, car c'est la seule personne que je verrais de toute la journée... ou presque.

13.

Vers dix-sept heures, après la sortie des écoles, un groupe de gamins du village vient me rendre une petite visite. Ils ont appris à midi, par un des parents, que leur héros était encore dans le coin et ils ont accouru dès qu'ils ont pu. Ils grimpent un peu partout sur le char, voir à l'intérieur pour certains. Je dois avoir les yeux partout afin qu'ils ne touchent à rien et ne se blessent pas. Une fois la visite terminée, ils s'assoient autour de moi pour « *tailler une bavette* », comme ils disent. Je suis devenu comme une sorte de grand frère et tous me tutoient.

A un moment donné – en plein milieu d'une conversation, alors que je ne m'y attendais pas – un certain Frédéric me demande :

_ Alors... ça roule avec Babeth ? C'est une très jolie nana et apparemment... elle te plaît bien, non ? Je ne sais pas si elle t'intéresse sérieusement ou pas, mais ce qui est sûr : c'est qu'elle est mordue de toi... et pas qu'un peu. Je ne te mens pas, c'est vrai !

_ D'où tu tiens ça, toi ? Tu m'as l'air d'être bien au courant, dis-donc !

_ Oh ! Tu sais, ici : c'est un petit village et tout se sait rapidement. Non, je plaisante ! En fait : c'est ma cousine et je l'ai rencontré à la boulangerie ce matin, avant qu'elle ne parte pour CHAUMONT. On a discuté un peu et elle n'a fait que me confirmer ce que je savais déjà. Tout le monde vous a vu quand vous vous êtes baladé dans le village avec Sophie et a pu remarqué que tu semblais beaucoup t'intéresser à la petite brune. Apparemment à juste raison, parce que j'ai pu constater moi-même que vous étiez resté scotchés l'un à l'autre pendant tout le week-end, sans vous soucier des gens qui vous entouraient. Vu les regards et les sourires que vous vous adressiez : il y avait forcément anguille sous roche. Tout le monde l'a vite compris... on n'est pas aveugle, tu sais !

_ Ouais ! C'est ce que j'ai cru comprendre. Pourtant, nous ne nous sommes pas donné en spectacle... nous sommes resté discret.

_ Oui ! Je le reconnais. Mais tu sais : quand la « *top-modèle* » du coin se déplace, chacun a les yeux braqués sur elle. Alors, quand elle fréquente un garçon... je ne t'en parle même pas ! Crois-moi : tous les gens épient tes moindres faits et gestes, en permanence. Ils veulent savoir à qui ils ont affaire... et les mecs sont un peu jaloux.

_ Ouais, je comprends... mais je suis désolé : c'est elle qui m'intéresse et pas une autre. Je ne vais pas fréquenter une fille moche, juste pour vous faire plaisir.

_ Non, bien sûr ! L'opinion des gens, tu t'en fiches et tu as bien raison. Ceci dit : il paraîtrait que la plupart des villageois ait une très bonne opinion de toi. Je crois que personne ne te mettra de bâton dans les roues, si l'affaire devient vraiment sérieuse !

_ Hé bien, je suis heureux de te l'entendre dire ! Pour une bonne nouvelle...

_ Bon ! Il faut qu'on y aille... on a des devoirs à faire. En tout cas, si tu veux un bon conseil : ne lâche pas l'affaire, mon pote. Elle est raide dingue de toi, ça ne fait aucun doute. Continue comme ça, c'est dans la poche. Allez... Salut ! me lâche l'adolescent, avant de repartir avec toute sa bande.

Je médite sur ce que je viens d'apprendre et je me mets à sourire. Il semblerait que l'affaire soit en bonne voie et mes doutes sont en partie levés. Finalement, je ne peux que me féliciter de la visite de ces gamins.

Ceux-ci n'ont pas fait cent mètres que le même Frédéric crie, à mon intention :

_ **Quand on parle du loup... !!**

Je me retourne et vois ma petite fée préférée débarquer sur son vélo. Alors qu'elle passe au niveau des gosses, ceux-ci la sifflent gentiment et ne peuvent s'empêcher de la taquiner en rigolant.

_ Hou ! Elle est amoureuse ! Elle est amoureuse ! Elle est... !

Elle secoue la tête en leur tirant la langue... ce qui m'amuse beaucoup.

Elle arrive vers moi, toute essoufflée, dans une superbe robe d'été légèrement translucide à contre-jour, qui me donne un aperçu du galbe parfait de son corps de jeune femme. Je suis littéralement subjugué, scotché. Elle est juste... magnifique !

Waouh ! Qui a dit que la perfection n'est pas de ce monde ? Pas moi, en tout cas ! pensai-je alors tout fort.

Je ne sais pas si elle m'a entendu, mais elle m'adresse un sourire éclatant, en disant :

_ Bonjour, mon amour ! Alors finalement : tu es toujours là !

_ Eh oui ! Tu ne croyais tout de même pas te débarrasser de moi aussi facilement ? On dirait que tu es déçu... moi qui croyais que tu m'aimais ! dis-je en baissant la tête, l'air triste, tout en descendant de mon char.

Elle s'approche en me tendant ses bras et vient se blottir contre moi, en silence.

_ Dois-je en conclure que tu m'aimes ?

Elle me regarde dans les yeux et dit doucement, en me donnant un petit baiser à chaque fois :

_ Je t'aime un peu... beaucoup... passionnément... à la folie...

_ Stop ! Surtout, ne continues pas ! lui intimé-je en posant mon index sur ses lèvres sensuelles, avant de l'embrasser fougueusement.

Tandis que je reprends mon souffle, elle constate :

_ J'ai vu que tu as eu de la visite.

_ Oui ! Les gamins sont venus me raconter les ragots du quartier... d'ailleurs, il y en a quelques uns qui te concernent, ma belle !

_ Moi ??? Ah bon ! Et... qu'est-ce qu'ils disent ces ragots ?

_ Eh bien ! On t'a beaucoup vu traîner avec un type louche, ces derniers temps !
 _ Et ???...
 _ Il n'est semble-t-il pas du coin, mais cependant, il paraît qu'il est plutôt beau gosse... très attirant et... que les filles sont toutes folles de lui.
 _ Ah oui ! Vraiment ?
 _ Oh ! Tu sais : je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit.
 _ Oui !!! Bien sûr ! Je n'en doute pas une seconde. Continue ! me dit Babeth, en penchant la tête avec un petit sourire en coin, attendant la suite.
 _ Quelqu'un... m'a dit aussi que... tu en serais tombée follement amoureuse !
 _ Frédéric ? me demande-t-elle avec un regard inquisiteur.
 _ Heu... oui, Frédéric ! répondis-je, comme si c'était évident.
 _ Ah, l'enfoiré ! Mais quel sale gosse, celui-là. Il m'avait pourtant promis de ne rien dire à personne. Oh, le petit enfoiré... il va m'entendre. Quand je vais le chopper...
 _ Pourquoi ? Ce n'est pas vrai, ce qu'il m'a dit ?
 _ Quoi donc ?? Que j'ai rencontré un homme ? Oui, c'est vrai ! Qu'il est beau gosse ? Ouais, il n'est pas trop mal dans l'ensemble ! Que c'est un type louche ? Hum... faut voir ! Que je suis amoureuse de lui ? Euh... oui, possible !
 _ Ouais ! Rien de bien sérieux, en somme.
 _ Ah, je ne sais pas ! Il faudrait peut-être lui demander son avis, à cet homme. Ça pourrait être intéressant de savoir ce qu'il en pense, lui ! Tu ne crois pas ?
 _ Ouais... c'est pas faux... c'est pas faux !
 Je fais quelques pas pour réfléchir, avant de me retourner vers elle et de poursuivre.
 _ Je crois bien qu'il pense que... c'est une affaire qui tient bien la route !
 _ Ah oui ? Il en est sûr, tu crois ?
 _ Hélas... je crois bien que c'est irrémédiable, belle enfant ! dis-je, l'air désolé.
 _ Ouais ! Alors tant pis... je vais devoir me faire à cette idée... je n'ai pas le choix ! capitule-t-elle en s'adossant à l'avant du char.

Elle me demande de l'aider à s'asseoir sur l'avant de l'engin... ce que je fais avec grand plaisir, en la soulevant par la taille et en la déposant délicatement. Aussitôt, elle me ceinture de ses magnifiques jambes et me plaque à elle, en me tirant par le col de ma veste pour m'embrasser. Ce brusque mouvement a relevé les pans de sa robe légère et a découvert ses superbes cuisses bronzées. Je ne peux résister à une telle tentation et profite immédiatement de l'occasion pour les caresser avec une attention toute particulière. La texture de sa peau douce et chaude m'émoustille au plus haut point. Quel instant délicieux !

Le coup de klaxon d'une voiture de passage nous fait vite comprendre que l'endroit n'est pas des plus approprié à la situation.

Élisabeth propose alors que nous nous isolions à l'intérieur du char, à l'abri des regards indiscrets. Je trouve l'idée très sensée et accède donc à sa requête. Je descends en tourelle le premier, m'assois à l'envers sur le siège du tireur dont j'ai retiré le dossier et l'aide à s'installer en lui faisant la courte-échelle. J'en profite, évidemment,

pour mater ses jolies jambes au passage. Eh oui, forcément ! Vous savez ce que c'est : un spectacle si charmant, c'est... Enfin bref ! Je ne m'en lasse pas.

Une fois bien installée, elle jette un petit coup d'œil circulaire à travers les dix petits évêques du « tourelleau » et constate, un peu surprise :

_ On ne croirait pas, mais finalement : on a une belle vue depuis cet emplacement !

_ Oui ! C'est vrai... mais certainement pas aussi belle que celle-ci ! répondis-je, en reluquant son entrejambe dévoilé par sa robe à demi ouverte.

Du fait du petit décalage en hauteur des sièges, celui-ci se retrouve pile au niveau de mon regard et m'incite, par réflexe sans doute, à remettre mes mains à l'endroit où elles se trouvaient encore quelques minutes plus tôt.

_ Hé ! Sale petit vicieux.... tu ne penses vraiment qu'à ça ! me lance-t-elle en me donnant un léger coup de genoux qui me fait, par voie de conséquence, relever la tête brusquement et venir me fracasser le crâne contre la lunette de visée.

Le choc est rude et me fait pousser un grand cri.

_ Oh ! Mon pauvre amour... je suis désolée ! Tu as mal ?

_ A ton avis ? Tu m'étonnes que j'ai mal ! répondis-je en grimaçant, pendant qu'elle me serre la tête contre sa poitrine et me caresse les cheveux pour apaiser la douleur.

Le nez planté dans son décolleté – tout aussi doux et excitant que ses cuisses – je pense de moins en moins à la douleur pourtant vive et ne puis résister à l'envie de couvrir bientôt ce bel endroit de petits bisous.

_ Mais, c'est pas vrai... tu es infernal ! Tu n'arrêtes donc jamais, décidément... espèce d'obsédé. Ah tiens... nous avons de la visite ! dit-elle pour faire diversion.

_ Quoi ??? sursauté-je, pour venir me cogner la tête au même endroit... encore plus violemment que la première fois.

_ Aïe !!! Et merde... !!! Ah, la vache ! On a beau être con... ça fait mal quand même ! ne puis-je m'empêcher de gémir.

_ Bien fait ! C'était une blague. Ça t'apprendra à vouloir me tripoter sans arrêt, vieux satyre. J'espère que tu souffres vraiment, cette fois-ci.

_ Merci !! Merci ! C'est sympa venant d'une future infirmière. Si tu traites tes patients comme ça : tu n'es pas prête d'avoir ton diplôme. Méchante ! C'est malin... si ça se trouve : je saigne ! me plains-je encore.

_ Si c'est vraiment le cas, tu n'auras qu'à dire que c'est une blessure de guerre ! me lance-t-elle en ricanant, alors qu'elle commence à vouloir ressortir de la tourelle.

_ Hé ! Tu pourrais m'aider, au moins ! se plaint-elle, n'y arrivant pas.

Je la regarde essayer de s'extraire de là tout en agitant ses si jolies gambettes dans le vide. Voyant qu'elle n'y arrive pas, malgré ses efforts désespérés, je profite de la situation pour la charrier à mon tour.

_ T'aider ?? Certainement pas, lâcheuse ! Et puis, le spectacle que je vois sous ta robe est trop intéressant. Tu es sacrément excitante, tu sais ! Arrête un peu de remuer comme ça, tu me gâches tout le point de vue. Voyons voir... ! Oh ! Mais tu as de très jolies fesses, dis-donc... et pas un poil de cellulite. Bravo, tu es splendide... j'adore !

_ Salaud ! Tu n'es qu'un salaud. Je te hais ! Tu m'entends ? Je te hais !

_ Mais oui, mais oui ! Moi aussi, mon amour !

_ Bientôt, à bout de forces, elle cesse enfin le combat et rend les armes. Magnanime, je l'aide enfin à remonter vers l'extérieur. Elle en profite tout de même pour me coller une tape sur l'épaule, lorsque je sors à mon tour.

_ Salaud ! Tu es méchant ! me dit-elle en faisant la moue.

Je lui réponds par un grand sourire, lui claque une bise et saute au sol, avant de me frotter l'arrière du crâne avec vigueur en grimaçant, suite à cette dernière action.

Elle me regarde avec attention et, quelque peu inquiète, s'informe de mon état.

_ Hé !... ça va ? Tu m'inquiètes, là ! Tu as vraiment très mal, mon chéri ?

_ Tu m'étonnes ! Tu as failli me tuer. J'ai les cervicales en marmelade et si ça se trouve, j'ai une fracture du crâne, après un choc pareil. C'est un coup à devenir débile, ça !

_ Euh ! Je crois bien que le plus gros du mal était déjà fait avant ! me lance-t-elle, avant de se pincer les lèvres pour éviter de pouffer de rire.

_ Haha ! Très drôle. J'adore ton humour. Vas-y ! Lâche-toi... fou-toi de ma gueule ! répondis-je en continuant de me masser le cuir chevelu.

Accroupie sur l'avant du char, elle me tend les bras et me propose en minaudant :

_ Porte-moi jusqu'au porche et je m'occuperais de toi. Si tu es sage, ta petite infirmière personnelle te fera peut-être un check-up complet. Mais, en attendant :

Arrête de reluquer ma culotte !!! Espèce de vieux pervers !

Galant, je la prends dans mes bras – tel le prince charmant – pour l'emmener sous le porche. Se tenant d'une main à mon cou, elle se sert de l'autre pour battre la mesure, en fredonnant les premières notes de... *la marche nuptiale*. Surpris, je m'arrête net et la regarde, les sourcils froncés. Elle me fait alors un énorme sourire. Désabusé, je secoue la tête de gauche à droite en soupirant, puis reprends ma marche. Mais... ne voilà-t-il pas qu'elle recommence son manège. Je m'arrête à nouveau et lui donne une grande tape sur les fesses.

_ Mais... c'est pas bientôt fini, oui ? lui demandé-je, un peu agacé.

Pour toute réponse, elle m'attire à elle et me mord subitement la lèvre inférieure. Tandis que je pousse un grognement, elle me sort :

_ Ça t'apprendra à avoir un peu d'humour ! me dit-elle, avant de me coller un rapide baiser et de se mettre à ricaner.

_ Salope ! lui lance-je, en lui pinçant la cuisse.

_ Obsédé ! répond-elle en me donnant un petit coup de poing dans l'épaule.

Après ces grandes déclarations d'amour un peu particulières, nous allons nous allonger sous le porche, sur une petite bâche que j'ai placé là précédemment, et nous poursuivons notre conversation intime. Tandis que je lisse avec mes doigts sa belle chevelure dorée par les reflets du soleil couchant, elle me masse le crâne avec délicatesse pour essayer de résorber une énorme bosse qui a fini par apparaître.

_ Toi, tu n'as pas la bosse des maths... tu aurais plutôt la bosse des « *mateurs* » ! me dit-elle avant d'éclater de rire.

14.

Nous restons un long moment à nous couvrir mutuellement de baisers plus ou moins appuyés. Mes mains prennent un peu de liberté en suivant précautionneusement les douces courbes harmonieuses de son corps de Madone. Alors que mes lèvres ont tendance à vouloir suivre les mêmes trajectoires, la belle rompt soudainement le charme avec une petite question qui tue.

_ Tu n'as toujours pas de nouvelles du service de dépannage ? me demande-t-elle sur un ton grave.

_ Non ! Et... je ne suis plus très pressé d'en avoir, tu sais ! dis-je, en la regardant amoureusement et en jouant avec une mèche de ses cheveux soyeux.

_ Il va arriver quand, au juste ? Ce serait bien de le savoir, non ?

_ Ouais... ! Vu l'heure qu'il est : je ne pense pas qu'ils viendront avant demain !

_ O.K. ! Tu as mangé quelque chose, aujourd'hui ? Tu as faim ?

_ Ben ! J'ai mangé un casse-croûte à midi... mais je commence à avoir la dalle !

_ Dans ce cas, on va remettre le plan B en action ! dit-elle avant de se lever et de défroisser le bas de sa robe, tandis que je mate son superbe décolleté avec insistance.

Alors que je tends la main pour l'aider, elle croit deviner une petite idée qui pourrait me trotter dans la tête et me repousse à bonne distance, en me pointant d'un doigt menaçant.

_ Hop, hop, hop ! Ne touche pas à ça, toi.

_ Mais...

_ Non, non ! Je te vois venir. N'y pense même pas.

_ Mais enfin, je ne...

_ Si tu tiens à manger, il va falloir calmer tes ardeurs, jeune homme. Tu es vraiment obsédé. Si je te laissais faire, tu serais capable de me sauter dessus pour me violer.

_ Ah oui, tiens : c'est pas con, ça ! ! Je n'y avais pas pensé... mais maintenant que tu le dis... ! J'avoue que c'est tentant... je vais y réfléchir très sérieusement.

_ Ouais ! Fais donc ça... ça t'occupera pendant mon absence . Et essaye de ne pas baver partout, obsédé de mon cœur ! me dit-elle en m'envoyant un baiser de loin, de peur que je ne l'attrape au vol.

Alors qu'elle enfourche son vélo, je lui lance :

_ Tu devrais penser à ouvrir un service de traiteur à domicile !

Elle secoue la tête en riant et dit :

_ Attends-moi ! Je reviens bientôt.

Je la salue magistralement en claquant des talons.

_ Vos désirs sont des ordres, Votre Majesté.... et un bon soldat obéit toujours aux ordres !

_ Tu es un idiot ! Un adorable idiot... mais un idiot quand même ! dit-elle, dépitée.

_ Waouh ! Tous ces compliments me vont droit au cœur, Votre Majesté ! répondis-je en lui faisant une révérence.

Désarmée par cette réflexion, elle démarre en me lançant :

_ Je t'aime, sombre idiot !

_ Quoi ?? Qu'est-ce que tu as dit ? J'ai mal entendu ! lui crié-je.

Elle se dresse sur les pédales et crie à tue-tête :

_ Je t'aime !!!

Tandis qu'elle s'éloigne, je pousse un énorme cri de joie qui la fait sourire.

Arrivée chez elle, Élisabeth va trouver sa mère dans la cuisine.

_ André est toujours coincé sur son parking ! Tu peux lui préparer un repas, s'il te plaît ?... Je lui apporterai tout à l'heure !

_ Oui... bien sûr ! Alors comme ça : vivre d'amour et d'eau fraîche ne lui suffit pas ! Apparemment, ce doit être l'eau qui lui manque... car pour le reste, je crois qu'il a trouvé ce qui lui faut ! Non ?

_ Maman !!! dit la jeune femme très gênée.

_ Ce n'est pas honteux d'être amoureuse, tu sais ! C'est vrai qu'il est beau gosse... alors, s'il te plaît vraiment : lâche-toi, ma belle !

_ Mais c'est bien mon intention... et c'est même pour ça que j'ai décidé de passer la nuit à la belle étoile avec lui ! Tu sais où sont rangés les duvets ? J'en ai besoin !

_ Ah, carrément !! Toi, quand tu te lâches : tu te lâches. Si j'avais su, j'aurais mieux fait de me taire. Tu ne crois pas que c'est encore un peu tôt, non ? Tu es sûr de ce que tu fais ?

_ Maman... je te signale que je ne suis plus une gamine ! J'ai presque vingt ans et j'assume tout à fait mes décisions, tu sais. Ne t'inquiète pas... je te promets de faire attention. Fais-moi un peu confiance !

_ O.K., d'accord ! Les duvets sont au sous-sol. Je te signale qu'ils sont propres et... j'aimerais bien qu'ils le restent ! lui lance-t-elle, du haut de l'escalier.

_ Pour ça : je ne peux rien te promettre ! dit Élisabeth à sa mère avec un petit sourire accroché aux lèvres.

Corinne regarde sa fille, secoue la tête de droite à gauche, puis s'en retourne dans sa cuisine en soupirant fortement.

La petite brune s'affaire alors à trouver quelque chose pour que cette soirée soit inoubliable. Sa mère lui a dit de se lâcher... **O.K. ! Message reçu fort et clair !**

15.

Une heure plus tard, mon service de livraison personnel est de retour. Marc me fait remarquer que mon aspect s'améliore car je n'ai presque pas de rouge à lèvres sur la figure... ou il s'est déplacé quelque peu et est nettement moins repérable. Décidément, cette histoire de rouge à lèvres me poursuit... je n'ai pas fini d'en entendre parler.

Le père et la fille déchargent un panier du coffre, ainsi qu'un gros sac de sport qui m'intrigue un peu. Marc se remet au volant de sa voiture et s'en va.

_ Mais... il ne reste pas, ce soir ? demandé-je à Élisabeth.

_ Lui : non ! Moi : oui ! Je n'ai pas cours demain matin, aussi j'ai décidé de passer la nuit ici, avec toi ! Ça ne te dérange pas, au moins ?

Quoi ?? Tu veux dormir dans le char ? Mais... tu es folle !

Élisabeth pousse un gros soupir en me regardant, passe ses bras autour de mon cou et me dit très calmement :

_ Tu as de la chance que je t'aime, toi... parce que je vais finir par croire que tu es vraiment idiot. Bien sûr que non : je ne vais pas dormir dans le char... et toi non plus d'ailleurs, parce que j'ai tout prévu !

Elle saisi le fameux sac de sport et me dit, avant de l'ouvrir :

_ Ouvre grand tes yeux et incline-toi devant mon génie, gros bêta !

. Primo : voici un magnifique un cadenas pour fermer la tourelle du char à clé. Comme ça : ça évitera tout vol et ne t'obligera pas à dormir dedans.

. Deuzio : que pense-tu de ce duvet pour dormir au chaud ici, sous notre porche préféré ? « *C'est un deux places !* » me murmure-t-elle à l'oreille, avant de me lancer un regard gourmand.

. Tertio : que dirais-tu d'un dîner aux chandelles pour fêter ça ? dit-elle en brandissant fièrement un chandelier et des bougies.

_ J'en dis que... tu es complètement folle... mais que j'adore ce genre de folie !

_ Un idiot et une folle : ça fait un joli couple, non ? Embrasse-moi, mon amour !

_ Mais... avec plaisir, chère amie... avec plaisir !

Pour la première fois de ma vie, je fais donc un « pique-nique aux chandelles ».

C'est assez cocasse... mais charmant !

Le repas très « glamour » terminé, nous fermons le char avec le cadenas et nous nous installons au mieux pour passer une agréable nuit, couchés l'un contre l'autre en amoureux. Du moins, telle était notre intention originelle... car, malheureusement, le cours des choses prend vite une tournure inattendue.

Nous venons à peine de nous faufiler dans le duvet et de commencer à nous faire des câlins pour nous réchauffer, que j'entends le bruit caractéristique d'un moteur de Jeep. Celle-ci ralenti, s'engage sur le parking et vient s'immobiliser à côté du char.

NOONNN.....!!!

C'est pas vrai... ça va pas recommencer ? Il n'y a pas moyen d'avoir un peu d'intimité, décidément ! Retenez-moi ou je vais faire un malheur !

16.

Ne nous apercevant pas dans le noir, deux hommes descendent de la Jeep et font le tour du char avec des torches.

_ Il y a quelqu'un ? crie l'un d'eux.

_ Ouais... par ici ! répondis-je à contrecœur depuis mon porche.

_ C'est vous, Maréchal Des Logis ? demande le brigadier en me braquant sa lampe en pleine figure.

Par la même occasion, il s'aperçoit que je ne suis pas seul, en voyant la chevelure brune d'Élisabeth dépasser du duvet. Cette dernière s'est faite toute petite, car très gênée par la présente situation.

_ Oh, désolé... je crois que nous tombons mal ! s'excuse-t-il.

_ Ah ça... vous ne pouviez pas mieux dire, Brigadier ! Heu... c'est quoi, cette Jeep ? J'attendais un porte-char !

_ Oui, je sais... mais il y a eu contre-ordre ! Ça coûte cher d'envoyer un porte-char, aussi on nous a demandé de venir constater les dégâts avant de prendre une décision.

_ O.K., je comprends ! Et évidemment, vous voulez la réponse tout de suite !

_ Ben...

_ Ouais... je m'en doutais ! Bon, d'accord... donnez-moi une minute : j'arrive !

Élisabeth commence à vouloir faire une timide réapparition. Je la regarde avec un petit signe d'excuse, puis enfile vite fait mon pantalon et mes Rangers pour suivre les deux gus. Avant de partir, je lui dis :

_ Ne bouge pas, je reviens !

_ Tu es gentil, mais je ne vois pas où j'irais ! Et puis : je te rappelle que je suis à moitié à poil ! me dit-elle, en me montrant les deux hommes du menton.

Je ne peux m'empêcher de pousser un petit gémissement en entendant cette dernière remarque.

_ Ouais, je confirme : c'est mieux que tu ne te montres pas, tout compte fait !

Je lui donne un rapide baiser sur le front et m'en vais faire mon devoir avec regrets.

Je me dirige donc torse nu vers le blindé, avec les deux hommes aux trousses.

_ Je suis vraiment désolé pour la situation gênante de tout à l'heure, Maréchal des Logis ! n'arrête pas de s'excuser le brigadier.

_ Ce n'est pas de votre faute, vous ne pouviez pas savoir ! Mais j'avoue que j'aurais préféré ne vous voir que demain matin ! répondis-je laconiquement.

_ Ouais... je m'en doute. Vous présenterez mes excuses à la demoiselle. Vous avez bon goût, elle a l'air charmante ! dit-il avec un grand sourire.

Entendant cela, je m'arrête net et le regarde fixement. Voyant mon regard sombre, il se rend compte que sa remarque est déplacée... surtout à une heure aussi incongrue. Il voit bien qu'il en a trop fait et essaye de se racheter.

_ Je m'excuse ! Je ne pensais pas à mal. Je... je suis désolé !

Exaspéré, je lui réponds d'un ton ferme.

_ Brigadier ! Si vous vous excusez encore une fois... je vous jure que je vous frappe !

Mon subordonné hoche la tête, les lèvres pincées, mais ne dit pas un mot. Il a compris qu'il valait mieux ne pas insister lourdement.

_ Bon, O.K. : si on regardait plutôt ce qui cloche ! Je crois que c'est un problème de transmission... le char roule péniblement, mais pas en ligne droite. Il y a la chenille droite qui n'est plus entraînée, apparemment !

J'ouvre la porte du compartiment moteur de l'engin. Les mécaniciens regardent un peu partout avec leurs torches, puis confirment mon diagnostic.

_ C'est juste un collier de liaison qui a cédé. Ce n'est pas bien grave : on peut changer ça sur place sans problème. Ça prendra juste pas mal de temps parce que ce n'est pas très accessible et, en tout terrain, on n'a pas forcément les moyens adaptés.

_ Oui, ben... ça prendra le temps que ça prendra. Je ne suis plus vraiment très pressé maintenant. Au point où j'en suis... !

Ne sachant pas trop comment il doit interpréter ma remarque, le brigadier préfère éviter une nouvelle bévue et répond :

_ Je... j'appelle le régiment pour rendre compte !

_ A cette heure-ci ?? Il est dix heures du soir ! Et puis : la radio ne passe pas, on est trop loin.

_ Ne vous inquiétez pas, Maréchal Des Logis ! Mon poste de radio est plus puissant que le vôtre : ça devrait aller. Le régiment est en exercice de nuit... il y aura bien quelqu'un pour répondre ! dit-il en saisissant le combiné de la radio.

_ **« Ouais ! Moi aussi, j'avais prévu un petit exercice de nuit... et au corps à corps, même ! »** pensé-je tout haut.

_ Pardon ?

Voyant le regard interrogatif du brigadier, je réponds :

_ Non... rien... laissez tomber ! Appelez-moi ce foutu régiment, qu'on en finisse !

Quelques minutes plus tard, j'ai la réponse. Vu la situation, il y a contre-ordre à nouveau... le porte-char ne viendra plus. On m'envoie un camion de dépannage pour réparer sur place. Il devrait arriver en milieu ou fin de matinée.

Décidément, ça change toutes les cinq minutes ! Ça commence à ressembler à un mauvais feuilleton. Ça m'agace...ça m'agace... ça m'agace !

Enfin ! ce contretemps me laissera profiter un peu plus longtemps de ma Dulcinée. Elle ne va pas en cours le lendemain matin, aussi : nous pourrons passer une bonne partie de la matinée ensemble et les gars pourront se charger de surveiller le char en attendant le dépannage. Je pourrais peut-être enfin souffler et me détendre un peu.

En parlant de se détendre... il serait peut-être temps que je rejoigne ma douce amie, qui doit se morfondre, seule dans son coin.

Les deux gars me demandent s'ils peuvent s'installer sous le porche avec nous.

_ Vous êtes sérieux, là ? Vous ne croyez pas que vous nous avez suffisamment dérangé pour ce soir ? On aimerait bien avoir un peu d'intimité... si vous voyez ce que je veux dire.

_ Oh oui ! Pardon, excusez-nous. Euh ! Il fait beau... on... on va bien trouver un coin de l'autre côté du bâtiment. Bonne nuit, Maréchal Des Logis !

_ Ouais ! C'est ça... Bonne nuit ! dis-je agacé, en retournant sous mon porche.

Élisabeth s'étant assoupie durant mon absence, je la regarde dormir quelques minutes avec contemplation – le temps de me désaper – puis lui dépose un tendre baiser sur le front pour la réveiller. Elle ouvre doucement les yeux, me regarde avec un grand sourire, puis me tend ses bras que je m'empresse de rejoindre.

_ Où en étions-nous ? lui demandé-je, tandis que je me love contre son corps brûlant.

_ Je ne sais plus... mais on pourrait improviser ! Tu pourrais déjà commencer par m'embrasser, par exemple !

_ Excellente suggestion, chère amie ! Quant à l'improvisation : j'adore ça... c'est mon passe-temps favori !

_ Ah oui ? Ben, alors... qu'est-ce que tu attends ? Prouve-le moi, mon amour !

_ Oh oh ! Mademoiselle aime prendre des risques... Mademoiselle est joueuse. O.K. ! Alors, prépare-toi... ça va être ta fête, ma grande !

_ **YOUPI !!!** s'écrie-t-elle soudainement, en levant les deux bras en l'air.

Je mets quelques secondes à lui faire comprendre que nous ne sommes plus seuls désormais et qu'elle n'est pas vraiment très discrète. Reprenant alors conscience de la situation, c'est effarée qu'elle met ses deux mains devant sa bouche et me regarde avec de grand yeux écarquillés. Nous ne pouvons nous retenir très longtemps et explosons bientôt de rire tous les deux.

_ Désolé, les gars ! dis-je à voix haute.

_ Ce n'est pas grave, Maréchal Des Logis ! Bonne nuit ! me répond la voix lointaine du brigadier.

Tu m'étonnes qu'elle va être bonne, cette nuit !

Un peu plus discrètement, cette fois-ci, nous commençons à nous faire de gros câlins. Élisabeth vient s'allonger sur moi pour me regarder dans les yeux. Songeuse, elle me contemple un instant en se mordant la lèvre inférieure, puis, décidée, fini par m'embrasser longuement. Téméraire, j'en profite pour dégrafer son soutien-gorge en douce. Elle se redresse alors brusquement.

_ Hé... !!

_ Oui !... quoi ? lui demandé-je, l'air innocent.

Elle me regarde dans les yeux quelques secondes, puis...

_ Non... rien ! Continue ! dit-elle, consentante, avant de m'embrasser dans le cou en fermant les yeux.

Étant un vaillant petit soldat, je me dois d'obéir aux ordres afin de satisfaire au mieux la demoiselle. Mon sens du devoir l'impose... je ne peux me dérober.

Obéissant, docile et consciencieux, je m'exécute donc sans renâcler.

Hé ouais ! Dur métier que le mien. Il est parfois des situations où on est obligé de donner de sa personne... mais bon... !

17.

Mercredi 26 Mai 1982.

Mon amour blotti aux creux de mes bras, nous sommes profondément endormis – conséquence d'une nuit quelque peu tumultueuse – lorsque nous sommes réveillés par le léger crépitement de la radio de la Jeep et les paroles du Brigadier qui raccroche alors le combiné.

_ Le camion sera là d'ici trois bonnes heures... il n'y a plus qu'à attendre ! me lance ce dernier, voyant que nous sommes réveillés.

Tout en baillant, je lui réponds :

_ O.K., ça marche !

Je me retourne vers Élisabeth qui a bien du mal à émerger de son sommeil.

_ Oh, Pénélope... il va falloir se lever, il est l'heure !

Les yeux à moitié fermés, elle me colle sa main sur la figure et me repousse alors gentiment.

_ Je suis fatiguée... laisse-moi dormir !

_ Ce n'est pas ce que tu me disais cette nuit ! Tu as déjà oublié ?

Elle ouvre alors grand les yeux et me sourit.

_ Je ne me souviens pas de tout... tu peux me faire un petit rappel ? me demande-t-elle avec un regard gourmand, en me caressant le bras.

_ Il ne faudrait pas oublier que nous ne sommes pas seuls ! dis-je, en désignant les deux zouaves.

_ Ah oui, c'est vrai ! Tu ne peux pas leur ordonner d'aller faire un tour dix minutes... voir même une heure ou deux ?

_ Gourmande ! Allez : bouge ton popotin... on déménage ! répondis-je en lui donnant une claque sur les fesses, avant d'enfiler ma veste de treillis.

_ Parce que tu trouves que je ne l'ai pas assez remué comme ça ? O.K., je note ! Bon ! A moins que tu ne veuilles que je sorte du duvet toute nue, ce serait bien que tu me rendes mes affaires.

_ Hein ? Quelles affaires ? Mais de quoi tu parles ?

_ Du truc blanc qui sort de la poche de ta veste ! Ce n'est pas une pochette ou un chiffon... c'est mon soutien-gorge et j'aimerais bien le récupérer.

_ Oh, pardon ! C'est dommage... ça m'aurait fait un beau souvenir. Enfin... tant pis ! Tiens... prends-le ! lui dis-je en lui tendant ostensiblement l'objet.

Elle m'arrache la pièce de vêtement des mains, en me donnant un coup de poing.

_ Mais c'est pas vrai !!! La discrétion... ça ne te dit pas quelque chose ? me lance-t-elle, furibarde, en regardant les deux gars qui discutent à quelques mètres de là.

A tout hasard, je regarde dans mes autres poches, au cas où j'y trouverais aussi une culotte... on ne sait jamais ! N'y trouvant rien, je termine de m'habiller et commence à ranger tout notre bordel, tandis que la chère enfant se débat comme elle peut pour tenter de se rhabiller avant de sortir du duvet. Elle se méfie car les deux loustics ont une sérieuse tendance à la reluquer en douce. Il faut dire que, même au réveil et avec ses longs cheveux en bataille, elle est magnifique cette adorable créature.

_ Vous voulez un café, Maréchal Des Logis ? me propose le brigadier.

_ C'est du café de ration ? demandé-je à tout hasard.

_ Oui, Maréchal des Logis.

_ Alors, gardez-le pour vous ... moi : j'ai un meilleur plan ! Je peux vous emprunter la Jeep, pour ramener la demoiselle chez elle ?

Il regarde brièvement son collègue pour tenter d'avoir son avis, mais n'obtient rien.

_ Euh...oui, bien sûr ! finit-il par me répondre pour m'être agréable.

De toute façon, étant mon subordonné, il n'a pas bien le choix.

_ Je serais de retour dans deux bonnes heures. A tout à l'heure ! leur dis-je après avoir mis le panier, ainsi que le sac de sport, dans le véhicule et m'être installé au volant.

Le spectacle de Babeth montant dans la Jeep, tout en dévoilant ses jolies jambes, laisse pantois les deux énergumènes. Amusé, je la regarde en souriant. Voyant cela, elle me fixe avec un regard interrogateur.

_ Quoi ???

_ Oh rien ! Je crois juste que tu es en train de faire de gros jaloux, petite coquine !

Je lui claque un rapide baiser sur la bouche et démarre en trombe, sous les yeux médusés de mes deux compagnons d'infortune. Élisabeth se retourne alors et leur fait des grands signes de la main en affichant son plus beau sourire. Ravie de son petit effet, elle me dit :

_ Je crois bien que ça va leur faire la journée !

_ Tu m'étonnes ! Je suis à peu près sûr qu'ils vont se disputer sur la couleur de ta petite culotte qu'ils ont cru apercevoir ! rigolé-je.

_ Ah non , impossible... ils n'ont pas pu la voir... je ne l'ai pas remise !

_ Quoi ??? m'exclame-je, en faisant une embardée, après avoir mordu l'accotement.

_ Eh ! Mais c'est qu'il serait jaloux, celui-là. Je rigole, je l'ai gardée ! Voyons, enfin : tu me prends pour qui ? Quoi... tu ne me crois pas ? Ben... constate toi-même ! me prouve-t-elle en écartant les pans de sa robe, afin de me montrer sa culotte.

Stupéfait, je manque une nouvelle fois de sortir de la route.

_ Oh ! Mais... tu n'as pas fini ? Tu es inconsciente ! Tu veux ma mort ou quoi ?

_ Mais non... !! Et puis, ce serait trop dommage... tu ne pourrais plus profiter de tout ça ! dit-elle malicieusement, en refermant doucement sa robe sur l'objet de ma convoitise.

Je la regarde en remuant la tête d'un air désespéré.

_ Tu es vraiment incroyable ! On ne sait jamais à quoi s'attendre avec toi et le pire, c'est que... je crois bien que c'est pour ça que je t'aime, ma chérie. Quand je pense à la jeune femme timide que j'ai connu, il y a à peine quatre jours : je dirais que le changement est pour le moins... surprenant. Elle me semble bien loin cette timidité, aujourd'hui !

_ Je t'ai dit que j'étais timide avec les garçons que je ne connaissais pas, et... c'était le cas pour toi, il y a quatre jours. Maintenant, c'est différent : je te connais bien... et, depuis ce matin, je dirais même *particulièrement bien* ! me fit-elle remarquer avec un petit sourire en coin.

_ Oui ! Ça : pour faire connaissance... on a bien fait connaissance, je le reconnais. Je pourrais même dire que j'ai été *incontestablement ravi* de... « d'avoir fait plus ample connaissance », dirons-nous ! Il n'en reste pas néanmoins que le contraste est... saisissant !

Elle me regarde une seconde, puis me lance crânement, en haussant les épaules :

_ Mmm ! Et encore...là : ce n'était qu'un échantillon... tu n'as encore rien vu, mon amour. Tu ne sais pas de quoi je peux être capable... si je m'y mets vraiment !

_ Euh... arrête... tu commences à me faire peur, là ! dis-je, en lui jetant des petits regards inquiets.

Pour toute réponse, en voyant ma tronche, elle ne peut se retenir plus longtemps et éclate de rire. Elle lève alors les deux bras en l'air et, cheveux flottant dans le vent, pousse un énorme cri de joie. Cette fille est complètement dingue... mais je l'aime.

Satanée gamine ! Ça promet de ne pas être triste, pour la suite...

18.

Après avoir traversé en partie le village, nous arrivons devant le charmant petit pavillon que j'ai appris à connaître, le week-end dernier. Je comptais bien y revenir un jour pour y retrouver la charmante petite brune, mais... je n'aurais jamais imaginé que cela se ferait si tôt et dans de telles conditions.

_ Maman... ? C'est moi ! Papa est là ? crie ma belle dans le hall d'entrée, après avoir claqué la porte de la maison.

_ Non ! Il est déjà parti au travail ! répond Corinne avant de sortir de sa cuisine et de s'arrêter net, en me voyant.

_ Hé ! Tu aurais pu me dire que nous avions un invité. Bonjour, jeune homme.

_ Tu reconnais André, bien sûr.

_ Je ne suis peut-être pas très physionomiste, mais je ne suis pas encore sénile non plus, tu sais ! répond la mère d'un air peiné.

_ Eh bien, je t'annonce officiellement que c'est mon amoureux ! dit Élisabeth, toute excitée, en se collant à moi.

Corinne ne paraît nullement surprise et nous annonce :

_ Ah ça ! Il serait difficile de ne pas le savoir. Si tu croyais m'annoncer un scoop, c'est raté. Tout le village est déjà au courant... je ne peux aller nulle part sans que l'on me parle de vous deux. Quant à toi, ma jolie, tu n'as que son prénom à la bouche, en permanence : André par ci... André par là... André a fait ceci... André a fait cela ! C'est pas compliqué : il y a du André partout, depuis ces trois derniers jours. Je crois que si je ne connais pas encore son prénom, je ne le connaîtrais jamais !

Tandis que je la regarde d'un air étonné, Élisabeth hausse les épaules et fait un signe d'assentiment de la tête en se mordant la lèvre inférieure. Apparemment, sa mère ne me raconte pas de salades et n'exagère nullement la situation.

_ Et – comme si ça suffisait pas comme ça – ton père n'arrête pas de me dire, du matin au soir, que ça a l'air d'être du sérieux. Si avec ça, je ne suis pas au courant... ! Mais... qu'est-ce qu'ils croient, tous ? Que je ne me suis aperçu de rien ? Je peux te

dire qu'ils ont tous tort, ma petite ! Je te connais trop bien, pour ne pas l'avoir remarqué dès le premier soir. Ce jeune homme te dévorait littéralement des yeux, avait du mal à suivre les conversations, épiait le moindre de tes gestes et semblait aux anges dès que tu formulais la moindre parole. Que ce gars-là en pinçait pour toi, se voyait comme le nez au milieu de la figure. C'était d'une telle évidence ! Et Sophie... même la sulfureuse et extravagante Sophie ramait pour attirer son attention et n'y arrivait pas... c'est tout dire ! Quant à toi, ma belle : j'ai bien vu les regards intéressés que tu lui lançais et les petits sourires que tu lui adressais – timidement, au début – en remettant ta mèche de cheveux en place, à chaque fois. Tu ne disais pas un mot et c'est rarement le cas. Je sentais bien que ce beau gosse t'intéressait et j'en ai eu la confirmation au moment de passer à table. Tu as fait tout un cirque à ta sœur pour te retrouver en face de lui. Et pendant tout le repas : tu ne l'as pas quitté des yeux... il n'y avait que lui qui comptait. Les autres semblaient ne pas exister et tu ne leur as pratiquement pas adressé la parole... les pauvres. Il était clair que ce gars avait retenu ton attention et qu'il te faisait un certain effet... voir un effet certain. C'était la première fois que je te voyais comme ça. Tu semblais heureuse, mais d'une manière étrange, inhabituelle en tout cas. Ce mec-là t'avait accroché le cœur... et pas qu'un peu. Je n'avais aucun doute là-dessus... il est des signes qui ne peuvent tromper l'intuition féminine. N'oublie pas qu'avant d'être ta mère, je suis une femme, ma grande ! Cela dit : cette femme trouve que tu as bon goût... et la mère te dit de foncer, si tu crois qu'il peut te rendre heureuse. Tout ce qui compte pour moi : c'est ton bonheur. Je suis contente pour toi, ma chérie !

Émue aux larmes, Élisabeth se jette dans les bras de sa mère et l'embrasse alors vigoureusement.

Après une courte éteinte, Corinne se tourne vers moi et me trouve un peu gêné.

_ J'espère que je ne vous ai pas traumatisé par mes propos, jeune homme !

_ Non, non ! Je les ai trouvés très pertinents et plutôt sympa. En tout cas, le moindre que l'on puisse dire, c'est que vous êtes très observatrice, Madame !

_ Ah non !!! Pas de ça ! Puisque vous semblez vouloir fréquenter cette famille de près : dorénavant, il faudra m'appeler par mon prénom !

_ Mais... d'accord, avec plaisir ! Vos désirs sont des ordres, douce et belle Corinne !

_ Hé ! Mais il est flatteur, celui-là. Dîtes-moi ! Vous n'essayeriez pas de me draguer, par hasard, jeune homme ?

_ Bien que ce soit très tentant, je ne m'y hasarderai pas. Et puis, je suis déjà bien occupé avec votre fille, vous savez !

_ Ouais ! Je m'en doute. C'est dommage... ! dit-elle en se retournant vers Élisabeth, avec un air pensif.

Celle-ci n'en revient pas de cette remarque.

_ Hé ! Mais... Oh !! C'est le mien... il est à moi. Tu n'y touches pas ! Compris ? s'exclame la brune en donnant une petite tape dans l'épaule de sa mère.

_ Égoïste ! lui répond Corinne, tout sourire, avant de me faire un clin d'œil.

Elle regarde sa fille et lui dit :

_ Finalement, ton père a raison : ton choix semble un bon choix. Ce jeune homme a l'air bien sous tous rapports... je valide également. Pour une fois que nous sommes d'accord sur les fréquentations d'une de nos filles. Tiens ! En parlant de ça... j'ai eu ta sœur au téléphone hier soir. Je lui ai raconté tes retrouvailles inattendues avec le beau gosse et la tournure que les événements ont pris.

_ Et alors... qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Je veux savoir ! demande Élisabeth, curieuse de connaître la réaction de sa sœur.

Un peu gênée, sa mère répond :

_ Tu veux vraiment savoir ? O.K. ! Alors... hum... textuellement, elle a dit : « **Oh la salope ! Elle m'a niqué sur ce coup-là, je n'y crois pas !** ». Puis, après réflexion, elle a ajouté : « **Elle a eu bien raison ! Ce mec là est fait pour elle, je lui avais déjà dit avant. Tant pis pour moi, il faudra que j'aille chercher ailleurs... mais c'est pas grave, du moment qu'elle est heureuse ! Je trouve ce mec génial et je suis contente pour elle. Mais qu'elle fasse gaffe : si elle le laisse filer... je ne serais pas loin et elle le sait. Elle a intérêt à ne pas rater une si belle occasion... ça ne se trouve pas tous les jours sous les sabots d'un cheval, un mec pareil !** ». Voilà ce qu'elle a dit ! Enfin... un truc dans ce genre là... je ne me rappelle plus exactement.

_ Ah, ça : c'est bien ma frangine ! Elle est jalouse, mais fair-play. Je suis navrée pour elle, mais contente qu'elle le prenne bien. Elle avait raison depuis le début... j'aurais dû l'écouter plus tôt. Elle est vraiment géniale... il faudra que je l'appelle ce soir, pour la remercier ! dit la brune, toute souriante.

_ Oui ! C'est vrai qu'elle est géniale. Malheureusement pour elle, tu l'as coiffé au poteau. Je dois reconnaître que si tu n'avais pas été là, j'aurais très bien pu me pencher sur son cas. Bien qu'un peu trop excitée pour moi, je la trouve également très jolie, je ne le nie pas. Mais voilà... c'est toi que j'ai choisi, ma belle et... si tu ne veux pas que ta sœur puisse avoir sa revanche, ça risque de te coûter très cher en bisous pour me retenir ! Tu crois que tu vas pouvoir assurer ?

_ Je suis sûr que je vais arriver à me débrouiller ! On peut payer en plusieurs fois ?

_ Oh, tu sais... avec moi, il y a toujours moyen de s'arranger !

_ O.K. ! Alors... je crois que je vais verser un petit acompte tout de suite, si tu n'y vois pas d'inconvénient ! me dit-elle en passant ses bras autour de mon cou et en collant ses lèvres aux miennes.

Corinne, quelque peu embarrassée, nous interrompt.

_ Bon ! Je vois que les choses ne se présentent pas trop mal... mais on ne va pas passer toute la journée dans l'entrée. Venez dans la cuisine, on y sera mieux pour discuter. C'est pas tout ça... on parle, on parle, mais... vous avez faim ?

_ Oui ! Mais, avant de déjeuner, nous aimerions bien prendre une douche ! oppose Babeth.

_ Tous... tous les deux ? Enfin ! Je veux dire... ensemble ? semble s'offusquer Dame Corinne.

_ Maman !!! Tu sais que je n'ai plus dix ans ? s'écrie Élisabeth, pendue à mon bras avec un regard éploré envers sa mère.

_ Mais enfin ... vous vous connaissez à peine et... !

_ Et alors ?? Je suis majeur et lui aussi ! Et, je suis désolée de te le dire,... mais on se connaît beaucoup mieux que tu ne le crois ! lâche la petite brune, visiblement très agacée.

Hé ! Mais... c'est qu'elle aurait son petit caractère, la fille !

Je glisse discrètement à l'oreille de ma dulcinée :

_ « *Euh ! Ce n'est pas toi qui m'aurais parlé de discrétion, ce matin ?* »

Pour toute réponse, j'ai droit à un **discret** coup de coude dans les côtes. Merci ! Ça fait toujours plaisir.

Corinne nous regarde attentivement, tour à tour, puis se résigne :

_ Bon, bon, O.K.... je n'ai rien dit ! Allez vous laver, pendant que je vous prépare un solide petit-déjeuner.

_ Merci Maman... tu es la meilleure ! lui dit Élisabeth, toute joyeuse, en lui claquant une bise, avant de me prendre par la main pour m'entraîner vers la salle de bain. Je la retiens un instant, juste le temps de claquer moi aussi une bise à sa mère, surprise.

_ C'est vrai que vous êtes Top ! Vous ne le savez peut-être pas... mais vous feriez une très charmante belle-mère ! dis-je à une Corinne totalement sidérée.

Tandis que je me déshabille, Élisabeth – après avoir préparé tout ce dont avons besoin – me regarde, arrête de dégrafer sa robe puis s'adosse au mur les bras croisés pour m'observer attentivement et constater :

_ Ouais... il n'y a pas à dire : tu es plutôt bien foutu comme mec, même en plein jour ! Tout ça m'a l'air pas mal... pas mal du tout. Je ne vois rien à jeter... non, rien de rien ! dit-elle, en reluquant mes fesses, pendant que je règle le jet de la douche.

Sans même lui laisser le temps de se déshabiller, je me retourne, l'attrape par le bras et l'entraîne sous la douche.

_ Si tu en doutes encore... viens le constater de plus près, ma belle !

Le cri qu'elle pousse alors alerte sa mère qui nous demande si tout va bien. Je ne laisse pas à Babeth la possibilité de répondre, en l'embrassant alors à pleine bouche. La magie de l'eau coulant sur son corps voluptueux, me révèle peu à peu des trésors cachés que je brûle de découvrir à nouveau, en pleine lumière cette fois-ci. Tandis que je l'aide à retirer les semblants de vêtements qui nous gênent encore, mes doigts et mes lèvres parcourent chaque centimètre carré de son corps de rêve, dont la peau douce et délicate comme de la soie a un léger goût salé qui m'enivre. C'est vrai qu'elle n'a plus dix ans et ça se voit bougrement. J'en ai la confirmation sous mes yeux... pour mon plus grand plaisir.

Mamma mia, qué calor !

Tandis que nous sommes très absorbés par notre petit cours d'anatomie et que la douche s'éternise, nous entendons Maman Corinne frapper à la porte de la salle de bain pour nous dire :

_ Le petit-déjeuner est prêt, les enfants... et si vous pouviez me laisser un peu d'eau chaude pour faire ma vaisselle, ça serait sympa !

Fin de la récréation... dommage ! J'ai hâte de me pencher à nouveau sur le sujet (voir même de m'allonger sur le sujet... mais ça : c'est un autre débat !).

Alors que nous nous installons face à face dans la cuisine, pour déjeuner, Corinne – en parfaite maîtresse de maison – va ranger un peu la salle de bain que nous avons laissé en désordre. Il ne se passe pas une minute avant que nous l'entendions dire tout haut :

_ Mais... mais qu'est-ce que c'est que ça ? C'est quoi tout ce foutoir ? Babeth !!!

_ Oh oh ! Je crois bien qu'elle a trouvé mes affaires trempées ! me dit cette dernière, en se pinçant les lèvres, tout en me regardant l'air inquiet.

Elle semble savoir que l'incident n'en restera pas là et... elle ne se trompe pas. Notre discussion est interrompue par l'arrivée de la mère dans la cuisine. Nous baissions les yeux comme deux garnements pris en train de faire une grosse bêtise.

_ Félicitations, vous deux !!! Apparemment, quand vous vous lavez, vous ne faites pas les choses à moitié. Vous m'avez laissé une sacrée pagaille... merci ! Je suppose que tu ne comptes pas remettre les mêmes vêtements, jeune fille ! Non... bien sûr que non ! N'est-ce pas ?

Élisabeth, mal à l'aise, resserre autant qu'elle le peut les pans de son peignoir sous lequel elle est entièrement nue, tandis que je regarde mes pieds avec insistance, un peu gêné.

_ Il a dû se passer de drôles de choses dans cette salle de bains ! Je me trompe ? demande Corinne, en nous regardant à tour de rôle.

_ Ne comptez pas sur moi pour vous fournir des détails ! répondis-je timidement, alors que Babeth se met à glousser, à la limite de l'explosion de rire.

_ Ouais... je vois ! Je suppose également qu'il est inutile que je vous demande si cette nuit à la belle étoile s'est bien passée, n'est-ce pas ? tenta Corinne.

Devant notre long échange de regards, plus la vue d'Élisabeth qui n'en finit plus de se pincer les lèvres et qui se met également à rougir, elle conclut laconiquement :

_ A question idiote, ... ! J'espère de tout mon cœur que vous n'aurez pas à le regretter et que...

_ Ah ça... ça ne risque pas !!! m'exclame-je subitement, sans réfléchir.

Voyant que Corinne, surprise par ce cri du cœur, me regarde d'une façon plus que bizarre, j'essaie de me racheter un peu à ses yeux.

_ Oh, pardon... désolé ! Je ne voulais pas vous... je... je suis désolé ! dis-je honteux en baissant la tête, tandis que Babeth manque s'étouffer en pouffant de rire.

Ne sachant quelle attitude adopter, Corinne capitule :

— D'accord ! Ça va, j'ai compris... je vous ennuie avec mes questions stupides. O.K. ! O.K. ! Et puis... après tout : vous êtes grands... vous savez ce que vous faites... du moins, je l'espère. Bon ! Je vais vous laisser déjeuner en tête à tête... il me semble que j'ai encore un peu de ménage à faire. Et, cette fois : essayez d'être sage ! Enfin... si c'est encore possible ! nous dit-elle en sortant, l'air désespéré.

Elle n'a pas le temps de quitter la salle, que nous partons dans un énorme fou-rire.

Le temps passe rapidement – trop rapidement – et il est temps pour moi de prendre congé après de longues effusions, de grandes embrassades. Nous ne savons pas de quoi demain sera fait, ni quand nous aurons l'occasion de nous revoir. Vu la situation, il est inutile de tirer des plans sur la comète... laissons donc faire le destin !

Qui sait ? Nous nous retrouverons peut-être plus tôt que prévu !

19.

Je m'en retourne donc à mes obligations militaires, la mort dans l'âme.

De retour auprès du char, je retrouve les deux lascars en train de s'embêter comme deux rats morts, assis à l'ombre sous mon porche préféré.

_ Alors, les gars... ? Ça n'a pas l'air d'aller fort !

_ Il faut dire qu'on s'emmerde un peu, Maréchal Des Logis. Il ne se passe rien d'intéressant, ici !

_ C'est simplement parce que vous n'êtes pas arrivé au bon moment. Croyez-moi, le week-end que j'ai passé dans ce village était très sympa. Si le char était resté en rade sur la place de la mairie, c'est clair que cela aurait été plus agréable et plus pratique, mais... je n'ai pas choisi l'endroit et il faut faire avec. Vous n'attendez que depuis trois heures et vous voudriez déjà être repartis. Moi, ça fait maintenant presque trois jours que je tourne en rond sur ce parking et pourtant, je ne suis pas particulièrement pressé de le quitter.

_ C'est peut-être parce que vous avez trouvé une compensation qui vous fait oublier les mauvais côtés de la chose. Donnez-nous une compensation de ce genre et nous vous promettons de ne plus nous plaindre, croyez-moi !

_ Ouais ... c'est pas faux ! Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça va me faire chier de partir d'ici ! dis-je en allumant une cigarette.

_ Oh ! J'en imagine très bien la raison et il faudrait être débile pour ne pas vous comprendre, Maréchal. Je pense que notre arrivée n'a pas dû vous combler de joie. A votre place, j'en aurais gros sur la patate, aussi... croyez-moi ! me sort le Brigadier.

Je le remercie, d'un hochement de tête, pour ces belles paroles réconfortantes et m'en vais déprimer tout seul dans mon coin en me promenant sur le parking. Mais avant cela, étant un peu vicieux, je décide de les agacer avec une blague un peu mesquine.

_ Ah, au fait ! Inutile de vous prendre la tête... elle n'en portait pas !

Alors qu'ils se regardent mutuellement, en se demandant à quoi je peux bien faire allusion, je pars me promener avec le sourire au lèvres.

Parfois, il suffit de pas grand chose pour s'amuser !

Heureusement – façon de parler – un camion de dépannage entre sur le parking à ce moment là, pour couper court à ce genre de conversation bizarre. Il était temps : il est déjà presque midi.

Les deux nouveaux arrivants examinent l'état du char et évaluent le travail à faire.

_ Ce n'est pas bien grave, mais ça va prendre du temps ! C'est juste un collier de liaison qui est cassé en plusieurs morceaux et qu'il nous faut retirer. Si certaines dents des pignons sont abîmées, il va falloir les limer pour pouvoir installer un nouveau collier. A l'atelier, on démonterait les plaques de blindage du compartiment, pour y avoir plus facilement accès par le dessus, mais là... nous ne sommes pas équipés pour cela et ça risque d'être long et chiant, voir... très chiant ! me dit le chef mécanicien.

_ Faites pour le mieux ! Au point où j'en suis... je ne suis plus à deux heures près !

Forcément, c'est à ce moment-là que passent Corinne et Élisabeth, dans un concert de coups de klaxon et de cris, accompagné par des grands gestes pas franchement discrets. Elles s'en vont au lycée à CHAUMONT.

Me voyant leur répondre, les gars me regardent, intrigués.

_ Ben quoi ??

_ Ah... je comprends mieux pourquoi vous n'êtes pas pressé, Maréchal des logis ! me lance le brigadier-chef, avec un sourire en coin.

Pour toute réponse, je le taxe d'un billet de cent francs pour aller chercher des bières et des sandwiches au café du coin. Je ne suis pas particulièrement pressé de manger des rations de guerre. Je promets de lui rendre son argent dès que j'aurais récupéré mon char (encore faut-il qu'il parvienne à faire avancer celui-ci, pour rallier le régiment). Sur ce... je réquisitionne la Jeep et vais me promener au village pour faire mes emplettes.

Michel, le patron du bistrot me reconnaît tout de suite et m'offre un apéritif.

_ Ça va, jeune homme ? C'est pour vous le camion qui est passé tout à l'heure ?

_ J'ai bien peur que oui ! Je crois que ça sent le départ !

_ C'est la petite Élisabeth qui va être triste de vous voir partir. Elle tient beaucoup à vous, cette brave petite.

_ Oui ! Je sais... mais je lui ai promis de revenir dès que possible.

_ Oh ! Alors, ce n'est pas une simple amourette de passage. C'est vraiment du sérieux, vous deux ?

_ Il semblerait bien que cette relation soit sérieuse, effectivement, oui !

_ Eh bien ! Elle revient de loin celle-là. Elle a bien failli ne pas se concrétiser... si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit l'autre jour. On peut dire que vous êtes un sacré veinard, vous et... dans tous les sens du terme.

_ Oui ! Qu'une fille aussi ravissante puisse être amoureuse de moi : j'avoue que j'ai encore du mal à y croire. J'espère que mon absence ne sera pas trop longue... elle va énormément me manquer, ainsi que sa famille. Ils sont vraiment tous très accueillant et trop sympa !

_ Oui ! C'est vrai et, à ce que l'on m'a dit, ils semblent beaucoup vous apprécier !
_ Ah bon ? Mais comment le savez-v... ? Dites-moi ! Frédéric ne serait pas passé par ici ce matin, des fois ? demandé-je en fronçant les sourcils.
_ Si ! Il est passé ! Pourquoi ?
_ Oh, comme ça, pour rien... juste une intuition !
_ En tous cas, je la plains, la pauvre petite. Quelque soit la durée de votre absence, elle va sûrement beaucoup se languir de vous. J'adore cette môme... ça me fait de la peine pour elle !
_ Et moi donc ! conclus-je, fataliste.

Mais... c'est qu'il me ficherait le bourdon, cet animal-là ! Comme si c'était de ma faute ! Je n'y suis pour rien, moi ! Quoique... tout bien réfléchi !

Le moral dans les chaussettes, je décide d'abréger ma visite. Je récupère mes bières et mes sandwiches, puis me dirige vers la porte.

_ Au revoir et... encore merci pour tout, Chef !
_ Au revoir, mon gars ! A bientôt peut-être ! Revenez ici quand vous voulez... vous serez toujours le bienvenu ! me dit-il.
_ On y pense, on y pense ! rétorqué-je avec un timide sourire.
« *On ne pense même qu'à ça !* » me dis-je en mon for intérieur.

C'est d'une façon presque mécanique que je reprends la route... mes pensées sont ailleurs. Le cafetier m'a mit un coup au moral et n'a fait qu'ajouter à mon désarroi. C'était déjà assez dur comme ça de la quitter... était-ce bien nécessaire qu'il en rajoute une couche ? Enfin... !

Je finis par rejoindre mon parking, où la vue des mécaniciens au boulot me remet les pieds sur terre.

_ Alors, les gars... ça avance ?

20.

En fait, ça n'avance pas tant que ça.

Les choses sont compliquées, car un morceau du collier à retirer s'est coincé en travers du mécanisme et est à moitié soudé sur les autres pièces. Les mécanos sont obligés de l'enlever à grands coups de marteau et burin, de rectifier la moitié des dents des engrenages à la lime et de tenter de remettre un nouveau collier qui a bien du mal à rentrer. Bref ! Il est presque dix-sept heures, lorsque la réparation est enfin terminée.

_ Je pense que ça devrait aller ! m'annonce le chef-mécanicien.

_ On va voir ça tout de suite !...

Tandis que les mécanos rangent leur matériel et se lavent les mains, je mets le moteur du char en marche et essaye d'avancer. Pour la première fois depuis trois jours, l'engin daigne enfin se mouvoir normalement. Un petit coup de manche à droite, un petit coup de manche à gauche... tout fonctionne correctement. On peut donc prendre la route. C'est le signal du départ..., **hélas !**

Le temps de grimper en tourelle pour verrouiller celle-ci en position route, de brider le canon pour éviter qu'il ne bouge librement et de m'équiper du casque radio : le moteur de « la bestiole » est chaud et nous pouvons donc y aller.

Nous quittons alors enfin JONCHERY et prenons la Route Nationale en direction de CHAUMONT, la Jeep en tête, le char derrière et le camion fermant la marche. Les premiers mètres sont effectués à faible allure puis – comme tout à l'air de fonctionner normalement – je donne un coup de sirène au chauffeur de la Jeep pour qu'il force l'allure. Le rythme s'accélère et tout semble en ordre... nous pouvons donc « tracer la route ».

Je commence à peine à me décontracter, quand j'entends soudainement un bruit sourd à l'arrière. Le char commence à ralentir tout seul et à tirer sérieusement à droite.

Merde ! Merde ! Merde ! La transmission est encore cassée. Et Merde !!!!...

Je n'ai d'autre solution que de sauter à pieds joints sur la pédale de freins en tenant le manche fermement et d'attendre que l'engin daigne enfin s'arrêter.

Ouf ! Il était temps.

Me voici bloqué juste au milieu d'un carrefour – face à un poteau indicateur en béton comme il en existe encore en ce début des années quatre-vingt – avec le cul du char qui obstrue toute une voie de la Route Nationale. Je ne peux me diriger ni à droite, ni à gauche et n'avancer que péniblement... sauf que le panneau va bientôt m'en empêcher. La solution idéale serait d'essayer de traverser la route en marche arrière... mais le champ de l'autre côté de celle-ci est en contrebas et pas vraiment accessible. Tandis que ses hommes font la circulation, le chef-mécanicien vient me voir et, après concertation, en vient à la même conclusion que moi : on ne peut qu'avancer tout droit... tant pis pour le panneau. Il sera explosé, mais ça ne fera que rayer la peinture du blindé... ce qui est un moindre mal. Malheureusement, nous n'avons pas d'autre choix et il va bien falloir agir. Il nous faut prendre rapidement une décision.

C'est à ce moment-là qu'arrive le premier miracle de la journée, sous la forme d'un fourgon de gendarmerie que je connais bien pour y avoir voyagé brièvement, la veille au matin. Décidément, il tombe bien, celui-là !

_ Encore toi !!! Tu ne sais plus quoi inventer pour te faire remarquer, décidément. Tu sais que c'est inutile de faire ça par ici : il n'y a pas de jolies filles dans le coin. Si elles poussaient au milieu des champs : ça se saurait ! Qu'est-ce qui t'arrive encore ? me lance l'Adjudant-chef d'un air moqueur.

_ Oh ! Rien de bien extraordinaire, malheureusement. C'est à nouveau la même foutue panne.

_ Eh bien ! Décidément, tu n'as pas de chance. Ceci dit, entre nous, tu aurais quand même pu te garer mieux que ça. La dernière fois : c'était pas mal, mais là... tu n'as pas l'impression de gêner un peu quand même ?

_ Oui, bof ! Ceux qui ne sont pas content n'ont qu'à faire le tour, s'ils sont trop pressés ! Si le char les gêne : ils n'ont qu'à venir le pousser, après tout !

Le gendarme me sourit, tout en envoyant ses subordonnés régler la circulation.

Après lui avoir expliqué la situation, il convient également que nous n'avons qu'une seule option pour dégager la route avant la nuit.

_ Ne bougez pas ! Je vais voir le maire du coin et je reviens !

Vingt minutes plus tard, il est de retour et nous annonce que le maire serait content si nous trouvions une solution pour ne pas abîmer le panneau, car ça coûte une blinde.

Heu... ouais... il est marrant, ce gars-là !

Je regarde le panneau, puis le char et, après réflexion, annonce fièrement :

_ Ben ! Les gars : on est cons. Ce moyen : il me semble que nous l'avons sous les yeux, non ? Donnez-moi un coup de main !

J'avance tant bien que mal le char à la bonne distance du panneau, vais chercher la corde comprise dans le lot de bord, puis monte en tourelle pour baisser le canon à la bonne hauteur. J'enroule ensuite la corde autour de ce dernier puis autour du panneau, avant de regrimper en tourelle. Je déterre sans effort l'objet encombrant grâce au système hydraulique en levant le canon au maximum et fais pivoter l'ensemble de 180°. J'avance péniblement le char de quelques mètres et repose en douceur le gros panneau à son emplacement d'origine, après qu'un mécano ait donné quelques coups de pelle pour recreuser le trou à la bonne taille. Il ne reste plus qu'à remettre la terre, la tasser avec les pieds autour d'un panneau intact et le tour est joué. Ni vue, ni connue : l'affaire est dans le sac !

Brillante démonstration qui me vaut les félicitations des gendarmes.

_ Toi ! Tu as oublié d'être con. Bon ! Eh bien... il ne me reste qu'à retourner voir le maire pour lui annoncer la bonne nouvelle. Il va être content que ça ne lui coûte rien ! dit l'adjutant-chef.

Il me tape sur l'épaule en disant :

_ Encore bravo ! Tu sais que tu es un sacré phénomène, toi ? Bon ! On fait quoi... ? On se revoit demain !

_ Euh ! Ne le prenez pas mal, Mon Adjudant-chef, mais... j'espère bien que ce ne sera pas nécessaire !

Il se met à rire tout en s'installant au volant de son fourgon et démarre en me faisant un signe de la main par la vitre ouverte.

Bon ! C'est pas tout ça : résumons la situation !

La route est dégagée et le char est à l'abri dans le champ. Les gendarmes sont content et le maire est content aussi. Par contre, moi – bien que n'étant plus solitaire – je suis toujours en panne et pas vraiment content de cela. Et croyez-moi ou pas : ça va se savoir !

Je rejoins les mécaniciens qui sont penchés sur le compartiment moteur ouvert et en train de discuter entre eux. Ils me semblent un peu gênés, quand ils me voient arriver et demander :

_ C'est encore ce foutu collier qui a lâché... ? Pourtant, celui que vous avez mis tout à l'heure était neuf ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Embarrassé, le Brigadier-chef me répond :

_ Euh ! En fait : je crois bien que c'est de notre faute.

_ Quoi !!!

_ Oui ! Une flèche indique le sens de montage du collier, mais celui-ci peut se monter dans les deux sens. Comme nous galérions, nous l'avons monté dans le mauvais sens parce que c'était plus facile. Ainsi, nous gagnions du temps et nous pensions qu'il allait tenir jusqu'à ce que nous puissions le remettre correctement à l'atelier, avec le matériel adapté. Mais... apparemment, il a pris du jeu et a lâché !

Je le regarde droit dans les yeux et explose soudainement. Je rentre dans une colère noire.

_ Pardon !!! Attendez une minute que vous comprenne bien ! Vous êtes en train de me dire que vous avez fait sciemment une connerie pour gagner... quoi ?... même pas une heure ! Vous vous foutez de ma gueule, là ! On va perdre combien de temps à recommencer, maintenant... vous y avez pensé ? Non, bien sûr que non ! Putain, c'est pas vrai... vous me faites chier ! Vous avez un autre collier, au moins, j'espère ?

_ Oui ! Mais... il va bientôt faire nuit et je ne sais pas si nous aurons le temps de le changer ce soir. On ne peut rien faire dans le noir !

_ Quoi ??? Vous voulez dire qu'on va perdre une journée entière pour une connerie à dix balles ? Vous rigolez, là ! C'est pas vrai, j'y crois pas. Quelle bande de cons... mais quelle bande de cons !

De colère, je balance mon casque-radio au milieu du champ et donne des coups de pieds dans le char.

_ Putain ! Si c'était pour faire ça, il valait mieux rester chez vous et me foutre la paix. J'étais mieux, cent fois mieux, où j'étais avant. Se casser le cul pour se retrouver au milieu d'un champ avant d'avoir fait deux kilomètres... Ah ! Super : ça valait le coup ! J'y fais quoi, moi, maintenant, au milieu de ce champ, hein ? Faites chier ! Merde !!

Tandis que les gars se regardent tous penauds sans rien dire, je vais faire un petit tour pour tenter de me calmer les nerfs, en donnant des coups de pieds dans les mottes de terre. Au bout d'un instant, je m'accroupis et me prends le visage à deux mains, en soupirant.

_ Quels cons... mais quels cons ! Putain... On n'a pas gagné la guerre avec des gugus pareils ! Ils auraient mieux fait de me foutre la paix et de me laisser où j'étais. Me voilà bien avancé, maintenant !

Quoi... qu'est-ce qu'il y a encore ? Qu'est-ce qu'il a à klaxonner comme ça, l'autre abruti ? Il a un problème... il veut que je m'occupe de son cas ? Il est où, ce con-là ?

Je me relève, fais le tour du char et là... surprise ! Ma colère cesse comme par magie et fait place à un immense sourire.

Mon cœur vient de faire un bond..., c'est le deuxième miracle de la journée.

21.

La voiture qui klaxonnait s'arrête à côté de nous et mon ange gardien préféré en descend, court vers moi et me saute au cou en poussant un cri de joie et en me ceinturant de ses si jolies jambes. Je l'embrasse goulûment sous les yeux atterrés de mes hommes – ceux du camion ne la connaissent pas –. La situation manque un peu de discrétion, aussi je la prends par la taille pour aller nous isoler un peu plus loin.

_ Tu es encore en panne ? Tu n'aurais pas saboté le char pour ne pas partir d'ici, par hasard ? me demande-t-elle avec un regard en coin.

_ Eh bien... figure-toi que j'y ai pensé ! C'est vraiment trop pénible de devoir te faire mes adieux tous les soirs, sans savoir quand je vais pouvoir te revoir. Mais crois-moi, si c'était le cas : j'aurai tout fait pour rester sur le parking... ici, c'est paumé. Tu sais que notre porche me manque déjà ? Malheureusement, si j'en suis arrivé là : ce n'est pas de ma faute, ça s'est fait tout seul... enfin : presque... ! Et toi, qu'est-ce que tu fais là, mon amour ?

_ Ben ! Je revenais de mon école d'infirmières, comme tous les jours à cette heure-ci et, en passant, j'ai vu le char au milieu du champ. Tu sais que je l'ai immédiatement reconnu ?

_ Waouh... ça : c'est balaise ! Ceci dit, tu n'as pas du avoir trop de mal... c'est le seul qu'il doit y avoir à cent kilomètres à la ronde ! me moqué-je.

_ Tu es méchant !!! Si j'avais su, je ne me serais pas arrêté !

_ Menteuse ! Tu sais bien que tu ne peux plus te passer de moi.

_ Ça, c'est ce que tu crois, mon gars, mais... , ... , ... , mais : c'est vrai, je le reconnais ! dit-elle après m'avoir fait languir de longues secondes.

Ah ! Tu as eu peur, hein ? Allez ! Avoue... je l'ai lu dans tes yeux. Tu ne peux pas me mentir, je te connais trop bien, maintenant. **TU AS EU LA TROUILLE !** me dit-elle malicieusement en reculant de quelques mètres, pour mieux me narguer.

Puis, me voyant mal à l'aise, elle insiste triomphalement :

_ Youpi ! je suis contente : j'ai réussi à foutre la trouille à mon mec. Ouais, je suis trop forte !

Me voyant soupirer fortement, elle me sort, pour se moquer encore :

_ Ah ! Ça va, ne fais la gueule : je t'aime quand même... adorable trouillard !

_ Oh toi ! Si jamais je t'attrape... tu vas voir qui a le plus la trouille, petite peste ! dis-je en remontant mes manches et en m'approchant d'elle à grands pas.

Elle recule alors prudemment tout en me mettant en garde préventivement.

_ Non ! Non, pas ça ! Non ! Papa : au secours ! s'écrie-t-elle avant de faire volte-face et de s'enfuir à toutes jambes.

Nous courons vers la voiture pour retrouver Marc, qui nous observait de loin. Babeth, toute essoufflée, trouve refuge dans ses bras avant que je ne la rattrape.

_ Tu savais que ta fille adorée est une sale petite peste ? lui demandé-je.

_ Ah ça ! Si tu la laisses faire... elle n'a pas fini de te faire tourner en bourrique, mon pauvre ! répond-il avant de me dévisager longuement.

_ Quoi ? Ne me dis pas que j'ai encore du rouge à lèvres sur la figure !

_ Non... ! Bien que je pense que ça ne va pas durer. Non ! Ce qui m'intrigue : c'est que cela fait la deuxième fois que je te vois en galère... et que ma fille te saute au cou en te voyant. Tu me diras un jour comment tu fais ? Ça m'intéresse beaucoup !

_ Je te le dirais si tu me promets de ne pas essayer devant Corinne. On ne sait jamais... des fois que ça marche ! dis-je en rigolant.

Je lui explique mes nouveaux malheurs et comme à l'accoutumé : il me répond qu'il s'occupe de tout. Je lui fais simplement remarquer que nous sommes désormais cinq, en comptant les gars du camion, plus ceux de la Jeep. Il me dit que ce n'est pas un problème, il faudra juste un peu plus de moyens.

_ Le fameux plan B ? demande-je.

_ Le fameux plan B ! me confirme-t-il en me faisant un clin d'œil.

Le temps de faire une bise (une très grosse bise) à ma chère et tendre amie, et les voilà repartis.

Calmé, du moins temporairement, je retourne voir les pauvres mécaniciens qui ont commencé à démonter la pièce défectueuse pour essayer de gagner un peu de temps avant la nuit. C'est vrai qu'ils ont beaucoup à se faire pardonner et, à la vue de mon gros énervement de tout à l'heure, ils n'osent pas trop broncher. Des fois que... !

Le mal étant fait, il ne sert plus à rien de continuer à s'énerver. Je pousse un gros soupir, puis vais chercher des bières et des cigarettes pour leur remonter le moral et les encourager. La hache de guerre est enterrée et la sérénité est revenue.

Moins d'une heure après leur départ, ma petite fée Clochette et son père sont de retour avec une remorque attelée derrière la voiture. Aux grands maux, les grands remèdes ! Ils débarquent avec une grande tente familiale, un tapis de sol, une grande table avec ses bancs, une lampe et une table de cuisson avec sa bouteille de gaz... et bien sûr, mon duvet préféré (Merci, Babeth ! Que deviendrais-je sans elle ?).

Pendant que nous installons notre bivouac quatre étoiles, Marc est reparti chercher une surprise maison qui devrait nous plaire, paraît-il !

Élisabeth ne me lâche plus la main une seconde, trop heureuse que nous soyons à nouveau réunis.

_ Cette robe te va à merveille, mais... je la trouve trop longue et pas assez humide à mon goût. **Elle cache trop de choses !** lui dis-je à l'oreille en reluquant son décolleté.

_ Cochon !!! Tu n'as pas honte ? Tu es devenu obsédé, ma parole !

_ Mais c'est toi qui m'obsèdes ! Tu es tellement belle, tellement... ! J'ai trop envie de toi, mon amour... embrasse-moi vite ou je ne réponds plus de rien !

En nous voyant ainsi tendrement enlacés, mes hommes nous font des grands sourires et du coup deviennent un peu plus sympathiques. Au fond, ce ne sont pas de mauvais bougres. Élisabeth discute volontiers avec eux et ils sont heureux, car ça fait quelques jours qu'ils n'ont pas eu l'occasion d'adresser la parole à une jolie fille. Je reste tout de même avec un bras passé autour de sa taille, histoire de bien leur faire comprendre que c'est « chasse gardée » et qu'il est défendu de toucher sous peine de mort. Un propos déplacé et je pourrais rapidement me remettre en colère, mais... ça va : tout se passe bien.

Environ une heure trente plus tard, Marc est de retour avec son épouse Corinne qui nous ramène la fameuse surprise. Il s'agit d'une grande gamelle où a tout doucement mijoté une odorante et succulente poule au pot.

_ Je suis désolée, vous devrez vous contenter d'une tarte aux fraises comme dessert. J'ai manqué de temps pour faire autre chose ! semble s'excuser la cuisinière.

Découvrant cela, je prends Corinne dans mes bras, la soulève, la fais virevolter et la repose au sol, avant de lui claquer deux énormes bises sur les joues.

_ Décidément ! Je vous adore... vous êtes formidable ! dis-je en lui faisant une bise supplémentaire sur le front.

_ Mais il est infernal, celui-là ! Il te les faut toutes, ma parole. Ma fille ne te suffit pas ? Tu cherches une nouvelle teinte de rouge à lèvres ou quoi ? Tu commences à m'inquiéter sérieusement, toi ! s'exclame Marc, avant que sa fille ne prenne le relais.

_ Ouais ! C'est vrai que je pourrais devenir jalouse, quand je vois ça ! Et la mère qui se laisse faire sans rien dire... un petit jeune la prend dans ses bras et elle ne se défend pas... elle est contente ! Elle essaye de me le piquer ou quoi ?? Et l'autre grand nigaud, là, qui en profite tant qu'il peut ! Ça ne te dérange pas d'embrasser ma mère devant moi ? Je vais finir par croire que je suis de trop. Tu as intérêt à t'excuser tout de suite, sinon... ! me lance Élisabeth, avec des signes d'agacement simulés.

_ Ouais ! Tu as raison. Je ne voudrais pas que tu sois jalouse... je vais réparer ça immédiatement ! lui dis-je en lui donnant une grosse bise sur chaque joue.

_ Eh ! Quoi... c'est tout ? Non, mais... espèce de mufle !

Elle me plaque violemment contre elle, passe ses jolis bras autour de mon cou et m'embrasse goulûment, à m'en faire perdre mon souffle.

_ Comme ça, c'est mieux ! Tu n'est pas d'accord ?

_ Ah ouais ! Ça : c'est pas mal non plus, c'est vrai ! Voyons voir si j'ai bien tout compris ! dis-je en recollant mes lèvres aux siennes.

_ Eh bien ! Décidément, ce rouge à lèvres doit avoir bon goût. Il faut absolument que tu me révèles ton secret ! me dit Marc, un peu jaloux.

Un secret... ! Quel secret ?

Élisabeth, Marc et moi, nous retournons tous vers Corinne qui vient de poser cette question. Nous nous concertons du regard et tout à coup, explosons de rire.

_ Ben, quoi... qu'est-ce que j'ai dit de drôle ?

Ne pouvant obtenir de réponse et nous voyant morts de rire, elle secoue la tête de droite à gauche avant de s'exclamer :

_ Décidément... ça ne s'arrange pas, vous trois ! Bon !... A table tout le monde... c'est prêt !!

La bonne humeur revenue, il est temps de se reconforter un peu.

Mes compagnons d'infortune n'en reviennent pas de tant de gentillesse à notre égard et se demandent comment cela est possible. Je leur réponds bien volontiers.

_ Moi, je fais toujours les choses à fond ! On m'a ordonné de faire des *relations publics*... alors : je fais des *relations publics* ! Il me faut être aimable avec les gens et je fais donc le maximum d'efforts pour l'être ! dis-je en embrassant une fois de plus Babeth, qui ne se fait pas prier.

Voyant cela, Corinne s'empresse de rajouter avec ironie :

_ Apparemment... le public est très sensible à ces efforts ! Vous ne trouvez pas ?

Élisabeth approuve d'un signe de la tête, en disant avec malice :

_ « *Un bon soldat obéit toujours aux ordres* » : c'est bien ce que tu m'a dit ? Alors, permets-moi de te dire que tu es un... très très bon soldat !

Elle se colle à moi à nouveau et remet le couvert.

_ Bon appétit, Maréchal Des Logis ! me lance le Brigadier-chef.

_ Bon ! Arrêtez, les jeunes... ça devient indécent, là ! Vous êtes plus chaud que la poule qui nous tend les bras. Calmez-vous un peu et servez-vous. Vous, je ne sais pas... mais moi : j'ai faim ! dit Marc, tandis que tout le monde éclate de rire.

Nous jetâmes notre dévolu sur ce festin de roi dont il ne resta pas une miette, tant mes hommes apprécieraient de manger autre chose que des rations de combat.

Heureusement, il fait nuit noire et mon commandant d'escadron ne peut pas nous voir. J'imagine très bien la tête qu'il ferait en contemplant une telle scène.

_ « *Établir un bon contact avec la population !* » qu'il disait.

_ Contact établi, Mon Capitaine ! pourrais-je lui répondre.

Le repas terminé, les hommes sortent de la tente pour fumer une cigarette, tandis que Corinne range sa vaisselle. Bientôt, elle s'éclipse discrètement et nous laisse seuls, en amoureux. Élisabeth est venu se blottir dans mes bras, pour profiter au maximum du dernier instant d'intimité qu'il nous reste. Marc va pour entrer sous la tente, mais se ravise en nous voyant si tendrement enlacés. Il appelle discrètement son épouse pour lui montrer à quel point leur fille semble heureuse en ma compagnie.

Élisabeth a les yeux fermés, la tête posée contre mon cœur, tandis que je lui dépose de doux baisers dans les cheveux, tout en lui tenant la main et lui caressant le bras. Ils se regardent en souriant, puis s'en vont discuter plus loin avec mes hommes, afin de nous laisser tranquille quelques instants.

Je ne sais pas exactement combien de temps a duré ce petit moment d'intimité, mais ce qui est sûr : c'est qu'il nous a parut court... bien trop court.

Bientôt, nos charmants hôtes rentrent chez eux (tous, hélas : Élisabeth ayant cours le lendemain et ne pouvant rester plus longtemps).

Le sac de couchage me paraît bien large, ce soir, sans mon tendre amour. Seule l'odeur de son parfum délicat me tient compagnie... mais c'est mieux que rien. Cela me permet de penser à elle en fermant les yeux. Je l'imagine à mes côtés et ça me réconforte un peu.

Elle n'est pas partie qu'elle me manque déjà.

22.

Jeudi 27 Mai 1982.

Installés dans notre palace quatre étoiles, nous sommes réveillés à l'aube par les coups de klaxon des automobilistes qui passent sur la route nationale. Il faut dire que le spectacle offert est plutôt cocasse, voir franchement insolite.

Au milieu d'un champ, on trouve un char de combat (pas très courant, déjà) dont les traces de freinage des chenilles démarrent sur la route et se terminent sur la terre, avec un gros panneau indicateur intact planté au milieu des deux traces (ce qui peut paraître étonnant, pour le moins). A côté dudit char, se trouvent un camion militaire et une Jeep, autour desquels s'affairent des bidasses en uniforme kaki (jusque-là : ***rien d'anormal !*** me direz-vous.)... ainsi qu'une immense toile de tente orange avec le toit bleu (Ah...! Pour le camouflage, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. Existerait-il des camping Trigano pour militaires en goguette ?).

C'est un tableau plutôt insolite et pas vraiment discret, qui pourrait ressembler à une photo montage, mais qui est cependant bien réel... d'où l'étonnement compréhensible des gens de passage. Je reconnais volontiers que certains détails peuvent surprendre.

Après un rapide petit-déjeuner, nous démontons vite fait notre campement un peu trop voyant à mon goût. Tandis que les mécaniciens s'occupent de réparer leur énorme bévue, je réquisitionne à nouveau la Jeep, y installe tant bien que mal tout le matériel, et pars rapporter le tout chez nos amis ***restaurateurs pour brebis égarées***. J'espère bien sûr, en secret, revoir ma Dulcinée..., mais quand j'arrive chez elle, Corinne m'annonce qu'elle vient de partir pour son école, il n'y a pas cinq minutes. Nous n'avons pas dû prendre la même route et du coup, nous nous sommes raté. Zut ! C'est la mort dans l'âme que je range le matériel dans le garage... je suis dépité de l'avoir manqué de si peu. Pour me consoler, douce Corinne se propose de me préparer un copieux petit-déjeuner. C'est tellement gentil de sa part que je n'ose lui avouer que j'en ai déjà pris un.

En attendant, je file prendre une douche... seul cette fois, malheureusement !

Corinne a eut l'amabilité de me prêter des chaussettes et un caleçon neuf qui étaient destinés à son mari. C'est vrai que si j'ai réussi à emprunter un treillis propre auprès d'un de mes hommes, je portais les mêmes sous-vêtements depuis plus de trois jours.

Un peu plus tard, je retrouve Corinne dans sa cuisine, en train de faire sa vaisselle.

_ Merci pour le caleçon ! J'essayerais de lui ramener dès que possible. Vous direz à Marc que je lui promets qu'il n'y aura pas de traces de rouge à lèvres dessus... j'espère que ça le rassurera ! dis-je en rigolant.

_ Décidément, vous êtes aussi incorrigible que lui. Vous faites bien la paire, vous deux ! Vous avez l'air de bien vous entendre... votre complicité fait plaisir à voir !

_ Il n'y a pas de raison... entre gens civilisés : c'est normal ! Et puis, nous avons beaucoup de goûts en commun... en particulier pour les jolies filles. D'ailleurs, si vous n'étiez pas mariée... ! lui susurré-je à l'oreille tout en tirant doucement sur le cordon de son tablier pour en défaire le nœud afin de la taquiner.

Elle se retourne soudainement, en m'envoyant un peu d'eau de son évier dans la figure.

_ Mais il est infernal, celui-là ! dit-elle, tandis que je m'écarte en riant pour esquiver ses coups de torchons.

_ Allez plutôt vous asseoir pour déjeuner pendant que c'est chaud, irrésistible Don Juan ! Si vous croyez que je vais succomber à votre charme, vous vous trompez, jeune homme !

_ Tant pis ! Dans ce cas, je vais me rattraper sur votre charmante fille. Au moins, maintenant, je sais d'où elle tient son sacré tempérament... la pauvre !

Pour toute réponse, j'ai droit à un nouveau coup de torchon à vaisselle sur l'épaule.

Sur ces entre-faits, je quitte la demeure familiale le cœur lourd de n'avoir pu revoir mon tendre amour. Le temps va me paraître long en son absence... très long.

Ce n'est que quelques heures plus tard – installé aux commandes de mon char – que je réaliserais que je ne possède ni son numéro de téléphone, ni son adresse et que, en fait, je ne connais même pas son nom de famille. A chaque fois, je me repérais par rapport aux lieux et je ne ressentais pas vraiment la nécessité de m'intéresser au reste, qu'il semblait pourtant évident de récupérer en priorité. Élisabeth ne me les a pas fournis et, avec tous ces rebondissements inattendus, je n'ai pas pensé une seule seconde à recueillir à tout prix ces données pourtant essentielles. Ayant décidé de revenir ici rapidement, je n'en voyais pas l'utilité... mais je réalise tout à coup que si mon emploi du temps ne me le permet pas : il me faudra attendre de pouvoir revenir dans le coin pour avoir de ses nouvelles. C'est malin !

Quel con... non mais : quel con !!!

Si Élisabeth me traite encore d'idiot... cette fois-ci : je ne pourrais que l'approuver.

De retour sur les lieux du délit, je m'aperçois que les gars ont terminé la réparation et qu'ils sont en train de ranger le matériel. Nous allons pouvoir reprendre la route... enfin : si tout va bien ! J'ai le bourdon, aussi un peu d'action me fera du bien. Le char a intérêt à tenir le coup cette fois-ci, sinon ça va barder. Je suis déjà agacé, il vaudrait mieux ne pas en remettre une couche.

C'est reparti pour un tour ! La Jeep ouvre à nouveau la route et le reste suit. Au début, je ne suis pas très rassuré et guette le moindre bruit anormal. Comme tout se passe bien, je décide de forcer l'allure car le gros des troupes a encore pris de l'avance durant ces dernières vingt-quatre heures. A ce train-là, nous ne sommes pas près d'arriver au bivouac. Je demande par radio, au chauffeur qui me précède, d'accélérer un peu le mouvement. Celui-ci, estimant qu'il roule à la vitesse réglementaire pour un convoi de ce genre, décide de ne rien changer.

Pas de bol, je suis encore de mauvais poil !

Ce genre de comportement désinvolte m'agace. Ces gars nous ont volontairement mis dans la panade et ils ne font rien pour corriger le tir et essayer de rattraper le coup. Ça a tendance à me gaver sérieusement. A la première occasion, je déboîte et dépasse la Jeep. Maintenant, c'est moi qui donne le tempo et ce n'est plus la même rigolade. Trente-six tonnes de ferraille sur chenilles lancées à plus de 70 km/h, ça envoie du lourd ! (est-ce de là que vient l'expression : je ne saurais le dire !). Gare aux courants d'air ! Il ne fait pas bon se promener en vélo dans le coin !

Après quelques minutes, la Jeep arrive péniblement à reprendre la tête du convoi. Cette fois, le chauffeur a bien compris qu'il ne valait mieux pas m'emmerder et ne se risque pas à lever le pied (avoir un engin de ce gabarit aux fesses ne vous incite pas à freiner brutalement, croyez-moi !)... et puis : avoir une Jeep écrabouillée au milieu d'une nationale, ça ferait mauvais genre. Pas sûr que mon copain le gendarme apprécierait ce coup-là !

Seules les traversées de patelins tempèrent notre ardeur. Un engin de trois mètres de large, ça prend de la place sur une route et les croisements avec les poids-lourds sont parfois tangents. Il me faut rester vigilant à tout instant, surtout dans les traversées de villes plus importantes comme CHAUMONT (*il paraît qu'ils ont un très bon hôpital là-bas. Ça serait marrant si j'allais voir Élisabeth en garant mon char entre deux ambulances, non ? Non ! Vous ne trouvez pas ? Ouais ! Vous avez raison : ça ferait désordre. On verra ça une autre fois!*).

A la sortie de cette ville, le chauffeur de la Jeep freine brutalement à un feu tricolore afin que je ne passe pas au rouge. Surpris, je plante les freins pour ne pas l'emboutir. Le char s'arrête juste mais s'écrase sur ses amortisseurs et la caisse plonge de l'avant. Le canon vient alors percuter l'arceau de la bâche de la Jeep et plie celui-ci en son milieu. Par miracle, il n'y avait personne assis à l'arrière.. heureusement. Suite à ce petit incident, je ne sais pourquoi, le chauffeur prendra alors plus de précautions pour s'arrêter à chaque occasion qui se présentera. Sage décision !

Après plusieurs heures de route, entrecoupées de quelques pauses pour reposer un peu les bonhommes, et surtout la mécanique, nous finissons par rejoindre enfin notre régiment sans autres soucis particuliers. La journée a été longue et fatigante, mais nous avons atteint notre objectif (sans ma petite intervention, nous y aurions passé la moitié de la nuit). Il est déjà vingt heures passées et le soleil commence à décliner à l'horizon. Nous sommes épuisés et j'ai mal partout... je ne sens plus mes bras et mon dos. Cet engin se conduit un peu comme un bulldozer et la position de pilotage n'est pas des plus confortable, loin s'en faut. D'habitude, j'aime bien la conduite... mais là, j'ai eu ma dose : je suis mort.

Je prends quelques minutes pour souffler, puis file au poste de commandement pour rendre compte de notre arrivée et de notre aptitude à reprendre l'exercice avec les autres. Un général, exceptionnellement présent sur place, écoute mon rapport et constate mon état de fatigue (je me tiens le dos en faisant quelques grimaces et remue sans arrêt la tête pour tenter de me décoincer les vertèbres).

Surpris, je l'entends alors me répondre :

_ Voyons ! Nous sommes jeudi soir et les manœuvres se terminent demain matin à dix heures. Ouais... bon ! Je crois que vous en avez assez bavé comme ça et je ne vois pas l'utilité de vous embêter pour le peu de temps qu'il reste avant la fin de l'exercice. Vous resterez donc au bivouac pour vous reposer. Ce sera tout ! Rompez, jeune homme !

Je reste quelques secondes ébahit, la bouche ouverte, n'en croyant pas mes oreilles. Le colonel qui commande mon régiment me regarde et me fait un signe pour me confirmer que je dois disposer. Machinalement, je salue puis effectue un demi-tour réglementaire pour sortir de la tente, complètement abasourdi. J'en reviens pas...

TOUT ÇA POUR ÇA !!! On risque quoi, pour avoir tué un général ?

Les manœuvres sont terminées et je n'y ai même pas participé ! J'ai galéré toute la semaine pour rien. Je suis écoeuré ! Dire que j'aurais pu passer tranquillement tout ce temps-là en compagnie de ma belle... c'est vraiment rageant !

Pour me consoler un peu, je suis devenu le roi des *relations publics* et j'ai des souvenirs que je n'échangerais pour rien au monde. De plus, j'ai **enfin** récupéré mes affaires.

Bref, pour être heureux, il ne me manque qu'un numéro de téléphone. Devinez lequel !

Maintenant, il me faut prendre mon mal en patience et attendre d'avoir enfin l'occasion de revenir dans le coin, pour retrouver ma bien-aimée. J'espère pouvoir le faire au plus vite... elle me manque tellement !

23.

Un mois plus tard :
Samedi 03 Juillet 1982.

JONCHERY

En entrant dans le village et en voyant ce panneau, mon cœur se met soudain à battre plus fort.

Cinq semaines ! Cinq longues et interminables semaines que j'attends de pouvoir revenir ici. Les raisons du service ont fait que je n'ai pu avoir un week-end de libre avant aujourd'hui.

Cinq longues et interminables semaines que je meurs à petit feu de ne pouvoir la contacter pour prendre de ses nouvelles.

Cinq longues et interminables semaines que j'attends de pouvoir entendre sa voix.

Cinq longues et interminables semaines que je rêve de lui caresser le visage.

Cinq longues et interminables semaines que je m'imagine la serrer dans mes bras.

Cinq longues et interminables semaines qu'une question me taraude sans cesse l'esprit : « *M'aura-t-elle attendu ou bien... m'aura-t-elle oublié ?* »

Aujourd'hui, je suis impatient de connaître enfin la réalité de la situation.

Je me sens fébrile et suis très excité, mais... anxieux également. Il faut absolument que je me calme. Pendant tout le trajet, je n'ai cessé de ruminer de sombres pensées. Les idées les plus folles – dans un sens comme dans l'autre – m'ont traversées l'esprit. Il faut que je redescende sur terre et que je me vide la tête. Je ne peux me présenter chez elle dans cet état d'esprit... il faut que je souffle un peu avant.

Je quitte la route principale et m'arrête devant un bistrot que je connais bien. Je pousse la porte de l'établissement. Le patron est là, derrière son comptoir, à essuyer des verres tout en discutant avec un client. Quelques quidams jouent aux cartes dans un coin, tandis que dans un autre : des jeunes boivent un verre, en draguant. Bref ! Tout est calme, comme d'habitude.

_ Bonjour la compagnie ! lancé-je à la cantonade.

Le patron lève la tête et me salut machinalement puis, après un instant d'hésitation, a comme une illumination.

_ Bon sang ! Mais... je vous connais, vous ! Vous ne portiez pas un uniforme, la dernière fois qu'on s'est vu ?

_ C'est fort probable ! Comment allez-vous ?

_ Ben, ça alors ! Je ne m'attendais plus à votre visite !

_ Vous m'aviez pourtant dit de repasser quand je voulais.

_ Oui ! Mais ça fait un sacré bail... on n'espérait plus vous revoir. Qu'est-ce qui vous ramène dans le coin ? Non ! Non... ne me dites rien, ça me revient maintenant ! C'est pour la petite Élisabeth que vous êtes revenu... c'est ça ? Mais... pourquoi avoir attendu aussi longtemps ?

_ Croyez-moi : si j'avais pu, je serais revenu dès le lendemain, mais ça ne dépendait pas que de moi. Avec les tours de garde, les services de semaine à l'escadron, les exercices sur le terrain, les campagnes de tirs, les astreintes... et que sais-je encore... croyez-vous que j'ai eu réellement le choix ? Je vous assure que moi aussi j'ai compté les jours et que ça m'a semblé une éternité. Si vous saviez comme j'ai attendu cette journée !

_ Je vous crois, mais... pourquoi n'avez-vous pas donné de vos nouvelles ? La pauvre petite a cru que vous l'aviez oublié... ça lui a brisé le cœur.

_ Oh ! Pour une raison toute simple : je ne connais pas son nom de famille et, si je connais l'endroit où elle habite pour y être allé plusieurs fois, je ne connais pas l'adresse postale qui correspond à ce lieu. Sans nom et sans adresse, comment voulez-vous retrouver quelqu'un ? Si encore elle m'avait donné son numéro de téléphone... mais, même pas ! Ça paraît débile, mais... c'est comme ça : c'est la triste réalité !

_ Mais... pourquoi ne pas lui avoir demandé ?

_ Parce que... dans le feu de l'action, nous n'y avons pas pensé ni l'un ni l'autre !
Moi : je n'avais rien pour l'écrire et elle, au début : elle pensait que je ne m'intéressais pas suffisamment à elle pour cela. Puis quand l'affaire est devenue sérieuse : ça nous paraissait tellement évident que nous allions nous revoir rapidement, que nous n'en avons pas éprouvé le besoin. Le problème : c'est que mon absence a été, contre ma volonté, plus longue que prévue. Je lui avais bien promis de revenir au plus tôt... mais je n'avais pas imaginé une seule seconde que cela me prendrait cinq semaines !

_ Ouais, je comprends ! Triste réalité, comme vous dites. Je me mets à votre place et je me dis que cela n'a pas dû être facile à vivre tous les jours !

_ A qui le dites-vous ! Vous... Vous croyez que j'ai encore une chance ou bien que... c'est définitivement mort ?

_ Je ne serais pas catégorique sur ce point-là... mais elle vous en veut beaucoup de votre absence sans aucune nouvelle. Cette épreuve a été si dure pour elle que je ne sais même pas si elle acceptera de vous parler à nouveau. Elle a dû croire que vous l'aviez abandonnée, après avoir trahi votre parole. Ça l'a beaucoup marquée. Elle qui était toujours avenante, souriante..., elle ne sort pratiquement plus de chez elle, depuis quelques temps... elle préfère se réfugier dans son travail pour s'occuper l'esprit !

_ Mince ! C'est à ce point-là ? Vous pensez que... j'ai encore une petite chance de recoller les morceaux ? Vous croyez qu'elle m'aime encore ?

_ Qu'elle vous aime encore : j'en suis presque certain. Si ce n'était pas le cas – avec le nombre de garçons qui n'arrêtent pas de lui tourner autour – je pense qu'elle serait déjà passé à autre chose... mais il n'en est rien. Par contre, qu'elle soit prête à vous pardonner votre si longue absence... allez savoir ! Si vous arrivez à vous montrer suffisamment convainquant, peut-être que... si vous trouvez les bons arguments... !

Je plonge alors une main dans ma poche et en ressort un objet bien caractéristique qui semble le surprendre.

_ Croyez-vous que ceci puisse être un bon argument ?

Il fixe cet objet avec insistance, puis, circonspect, me demande confirmation.

_ Mais on dirait une... ! C'est ça... ? Vous avez l'intention de lui demander de... ?

_ Mmm ! Vous avez deviné juste ! Je ne veux pas la perdre et je suis prêt à tout pour cela !

Il me regarde droit dans les yeux pour tester ma détermination. Ne pouvant la prendre en défaut, il me dit alors :

_ Ah, là ... vu comme ça... ça change tout ! Si elle tient vraiment à vous, votre petit argument me semble imparable. Soit elle est sensée et vous pardonne... soit elle vous envoie balader et vous n'aurez plus qu'à vous jeter à l'eau, mon pauvre. Cependant, rassurez-vous, je la crois très sensée malgré son jeune âge et je suis prêt à parier que vous obtiendrez gain de cause !

Regardant une nouvelle fois l'objet que je lui ai montré, il me dit :

_ Attendez une petite minute... je crois que j'ai quelque chose qui devrait très bien aller avec ça !

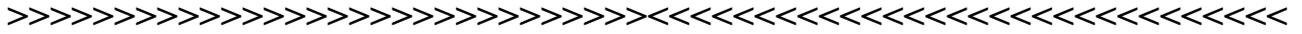
Il va dans sa remise puis revient quelques secondes plus tard avec un sac qu'il me tend d'un geste sûr.

_ Tenez ! Cela vous sera utile, j'en suis persuadé !

Je jette un rapide coup d'œil dans le sac.

_ J'admire votre optimisme. Puissiez-vous avoir raison ! dis-je en le remerciant.

_ Je suis sûr de mon coup. Allez ! Filez vite et... Bonne chance !



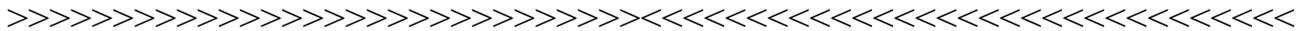
A ce moment précis de ma rocambolesque aventure, mon seul but est de retrouver mon bel amour à tout prix.

Deux opportunités s'offrent à moi :

- soit les vents nous sont enfin favorables et notre folle romance trouvera la fin heureuse que nous recherchons tant...**

- soit le destin cruel, qui nous sépare sans cesse, persiste et finira par sonner le glas de cet impossible amour, en nous envoyant chacun sur une route différente, à la recherche d'un bonheur quelconque, pâle et insignifiant comparé à celui-ci.**

Quelle que soit l'issue finale de cette belle histoire, une chose est sûre : elle laissera des traces indélébiles d'un bonheur incommensurable que le temps ne pourra jamais effacer totalement.



Je suis bien conscient, à cet instant précis, que les décisions que nous allons bientôt prendre, l'un et l'autre, risquent de bouleverser nos vies à jamais, c'est certain ! Mais... sera-ce en bien ou en mal ? Aurons-nous seulement un avenir commun ? Serons-nous heureux ensemble ou... ? La chance va-t-elle enfin me sourire ?

Tandis que je reprends le volant de ma voiture pour filer vers mon destin, je me mets à rêver à l'option que je souhaiterais le plus au monde voir se réaliser. Je veux rester optimiste et visionne alors ce que j'appelle de tous mes vœux. Que ce rêve devienne réalité... c'est tout ce que je demande !

24.

Arrivé enfin dans la bonne rue, je m'arrête devant un petit pavillon que je connais bien également. Sophie est dehors en train d'arroser les fleurs et, me tournant le dos, ne m'a pas vu arriver. Je claque la portière de la voiture. Elle lève la tête, se demande qui arrive, puis me reconnaît. Je n'ai que le temps de poser mon doigt sur mes lèvres, pour lui intimer l'ordre de ne pas crier. Ravalant son cri, elle lâche le tuyau d'arrosage – qui va inonder l'allée du garage – et se précipite à l'intérieur de la maison. Tandis que je pousse le portail et me rapproche de l'entrée, je l'entends dire à sa sœur :

_ Babeth ! Viens faire un tour dehors, il fait beau !

Une voix feutrée lui répond :

_ Non, merci... je n'ai pas envie !

_ Mais, viens... j'ai quelque chose à te montrer ! insiste Sophie.

_ Tu m'ennuies... fiche-moi la paix !

_ Mais viens voir, je te dis... j'ai une petite surprise pour toi et je pense que ça devrait te plaire... j'en suis sûr même ! tente la petite blonde, en ultime recours.

_ Bon d'accord... j'arrive ! Tu es pénible, tu sais ! Qu'est-ce qu'il y a encore ? Qu'est-ce que tu veux me montrer à tout prix ? J'espère que ça vaut le coup !

_ Oh oui !! acquiesce Sophie avec véhémence, tandis que la belle Élisabeth déboule sur le perron, sans s'apercevoir que je suis adossé au mur, à deux mètres de la porte.

Je dis alors calmement :

_ Moi qui me faisais une joie de te retrouver... je m'attendais à un accueil un peu plus enthousiaste !

Elle reste comme pétrifiée en entendant ma voix, jette un bref regard interrogateur à sa sœur qui hoche la tête pour confirmer, porte ses mains à sa bouche, se retourne et... éclate en sanglots en me voyant. L'émotion est trop forte et elle ne peut retenir ses larmes. Je la prends dans mes bras avant qu'elle ne s'effondre et la serre très fort contre moi pour la consoler. Elle ne se contrôle plus et son corps est agité de petits soubresauts alors qu'elle pleure à chaudes larmes. Je lui caresse doucement les cheveux pour essayer de l'apaiser. Sophie est embarrassée et ne sait comment réagir. Elle décide de me laisser faire et attend de savoir comment va évoluer la situation.

J'attends quelques minutes qu'Élisabeth se calme, puis lui soulève délicatement le menton. Je prends son doux visage entre mes mains et essuie ses joues avec mes pouces. Tandis que je fixe mon regard dans ses grands yeux embués de larmes – mais toujours aussi magnifiques – je lui dis doucement pour ne pas l'effrayer :

_ Tu vois... je t'avais dit que je reviendrais... et sache que je tiens toujours mes promesses, ma belle !

Élisabeth renifle deux ou trois fois, en séchant ses larmes d'un revers de main... puis, tout à coup, ayant repris ses esprits, se dégage de mes bras prestement et se met à me marteler le torse de petits coups de poings rageurs.

_ Salaud... tu n'es qu'un salaud ! Pourquoi tu ne m'as pas donné de tes nouvelles pendant tout ce temps ? J'ai cru que tu m'avais oublié... j'ai failli mourir de chagrin !

_ Mais, je...

_ Je t'en veux, tu sais ! Si tu m'aimais : pourquoi tu ne m'as pas téléphoné ou écrit ? Je n'avais pas de nouvelles, je t'attendais et tu ne revenais pas... pourquoi ? Et en plus, aujourd'hui, tu ose revenir comme ça... comme si de rien n'était, sans même prévenir. Tu es un beau salaud, je t'en veux ! s'écrie-t-elle en se retournant nerveusement, puis en s'éloignant de quelques pas pour bouder, en se rongant les ongles afin d'essayer de se calmer.

Décontenancé par cette attaque soudaine, je mets quelques secondes pour arriver à reprendre mes esprits. J'essaye de trouver les *bons arguments* (comme dirait Michel, le patron du bar) et je me jette dans le vide. Advienne que pourra !

_ O.K. ! D'accord ! Traite-moi de salaud si ça peut te soulager. Mais..., juste une petite question : comment aurais-je pu faire ? Tu ne m'as donné ni adresse, ni numéro de téléphone et je ne connais même pas ton nom de famille. Avec ça, je fais comment pour te joindre ? Vas-y ! Dis-le moi... toi qui est si maligne !

Elle relève un peu la tête et réalise alors que je n'ai pas tout à fait tort. Elle admet qu'elle y est aussi pour beaucoup et se met à regretter son trop vif emportement.

_ Je... ! commence-t-elle timidement, alors que je continue mon plaidoyer.

_ J'étais bloqué et je ne pouvais rien faire... c'était vraiment horrible ! Je sais comme tu as dû souffrir..., le temps m'a paru terriblement long, à moi aussi. J'ai du attendre patiemment et j'ai accouru comme un dingue dès que j'ai pu me libérer. J'y laisserais peut-être mon permis, mais... aujourd'hui, je suis là et c'est l'essentiel. Tu ne peux pas savoir à quel point tu m'as manqué et combien je suis heureux de te revoir enfin. Je t'aime, tu sais... je t'aime plus que tout au monde, mon amour !

Élisabeth semble hésiter un instant, lève les yeux brièvement vers le ciel comme pour chercher l'inspiration. Elle prend une profonde aspiration, puis se retourne, doucement cette fois-ci. Elle me regarde un instant, semble perdue, se mord les lèvres, puis soudain court se jeter dans mes bras.

_ Tu es un salaud, mais... je t'aime, mon amour. Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime ! me dit-elle avant de m'embrasser... enfin !!

OUF !

Eh bien ! J'ai eu chaud, là. Elle m'a fait une de ces peurs... j'ai bien cru que la partie était fichue. Ça va mieux, tout d'un coup !

Sophie, qui nous regardait impuissante et très inquiète, pousse un énorme soupir de soulagement, avant de venir nous rejoindre et de nous prendre dans ses bras. Nous avons tous la larme à l'œil et n'osons plus dire un mot. Nous étions tellement tendus qu'il nous faut un bon moment pour évacuer tout ce stress.

Alerté par ces cris, Marc – qui bricolait dans son garage et ne se doutait pas du drame qui se jouait à deux pas de lui – sort voir ce qui se passe et se retrouve les pieds dans l'eau, au milieu de l'allée. Étonné, il saisit l'extrémité du tuyau et coupe le jet.

_ Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Sophie !!!

Il remonte l'allée et, m'apercevant enfin, s'arrête net, très surpris de me voir là.

_ Tiens donc... un revenant ! Tu n'es pas mort, toi ? Ça t'aurais beaucoup dérangé de donner un signe de vie de temps en temps ? Vu que ma fille est encore pendue à ton cou... j'en déduis que tu es une fois de plus en galère ! Je me trompe ?

_ Ben ! C'était un peu ça, il n'y a pas cinq minutes... mais ça va mieux maintenant, je me soigne ! Je suis désolé de n'avoir pu revenir plus tôt... pourtant, ce n'était pas faute de le vouloir, crois-moi !! Malheureusement, on ne fait pas toujours ce qu'on veut, mais bon... tout semble s'arranger et c'est là le principal !

Il s'approche et m'observe attentivement tandis qu'il me tend sa main.

_ Ouais ! tu as sans doute raison. Par contre... au niveau du rouge à lèvres : ça... ça ne s'est pas franchement arrangé ! constate-t-il, alors que je porte ma main à ma figure.

Je lui fait signe de s'approcher et lui glisse à l'oreille, en désignant discrètement sa fille aînée :

_ Si tu deviens mon beau-père, je crois bien que tu vas être obligé de t'y habituer. Enfin... ça dépendra de sa réponse, à la question que je suis venu lui poser !

Marc, un peu décontenancé, se retourne et jette un regard troublé sur sa fille aînée.

Sophie – qui se trouvait à proximité – a tout entendu et pose une nouvelle fois ses mains devant sa bouche... mais pour étouffer un cri de joie, cette fois-ci.

_ Qu'est-ce qu'il a dit ? Je n'ai pas entendu ! demande Élisabeth à sa sœur.

Je me tourne vers elle et, plongeant ma main dans ma poche, lui dit calmement :

_ Je croyais que c'était moi l'idiot ! Puisque tu n'as pas l'air de comprendre ce qui se passe, regarde dans cette boîte et... dis-moi ce que tu en penses !

Je lève les yeux et vois Corinne apparaître sur le perron. Elle marque un petit temps d'arrêt – surprise de me voir là, elle aussi – et se demande si elle doit se réjouir de ma présence ou pas... la mine ravie qu'affiche Élisabeth – déprimée depuis quelques temps – l'intriguant quelque peu. Elle ne dit rien, mais s'adosse au mur les bras croisés, avec un air soupçonneux, et attend de voir ce qui se passera.

Élisabeth ouvre la boîte et pousse un cri de surprise.

_ Waouh ! Comme c'est beau. C'est magnifique ! Cette bague est superbe, j'adore ! Comme elle est belle ! Regarde Sophie ! Tu ne trouve pas qu'elle est superbe ?

Sans même attendre la réponse, elle se précipite vers sa mère et lui demande son avis.

_ Maman ! Regarde... tu ne la trouves pas géniale ? Moi, je l'adore !

_ Tu peux la passer à ton doigt !! Enfin... si tu veux bien ! dis-je à Babeth, qui me regarde alors bêtement sans réagir.

Sa mère lui tapote sur l'épaule gentiment. Elle se retourne vers elle et demande :

_ Oui ! Quoi ?

_ Mais c'est pas vrai ? Qu'est-ce que tu peux être nunuche, toi, par moment ! Tu n'as pas encore compris que cet énergumène est en train de te demander en fiançailles et qu'il voudrait bien avoir une réponse... si possible avant la fin de la semaine. E ho ! Réagis... il attend, là !

La petite brune regarde sa mère avec deux grands yeux écarquillés, n'en croyant pas ses oreilles.

_ Quoi ??...

Elle se retourne vers moi bizarrement et me demande, l'air hagard :

_ C'est vrai ? Tu...

_ Oui ! Enfin... si tu veux encore de moi !

Elle court vers moi et se jette à mon cou, manquant me renverser.

_ Oui ! Oui ! Oui ! Mille fois oui ! Je t'aime, mon amour. Je t'aime ! me déclare-t-elle avant de m'embrasser éperdument.

_ Ah... tout de même ! Elle est lente à comprendre quand elle s'y met, celle-là ! dit Corinne en la voyant faire.

Élisabeth passe la bague à son doigt, puis fait des petits bonds en l'air en poussant des cris hystériques. Elle s'arrête deux secondes, regarde sa main avec stupeur, puis tout excitée, recommence. Elle se jette sur sa sœur et l'étreint jusqu'à l'étouffer. Quand elle la relâche enfin, Sophie regarde ses parents et, essoufflée, leur dit tout en frottant ses côtes endolories :

_ Je crois bien qu'elle est contente !

_ Oui... il semblerait ! en convint Marc en regardant Babeth embrasser sa mère.

Tandis que celle-ci vient se blottir dans mes bras, Corinne s'adresse à son mari et à Sophie :

_ Ça fait du bien de la voir sourire à nouveau, elle mérite tellement d'être heureuse. J'étais plus qu'inquiète, je l'avoue, et je suis contente que ça se termine comme ça !

Sophie fait la moue et répond :

_ Ouais... ! A chacun son point de vue !

_ Comment ça ? demande Corinne, surprise.

_ Moi aussi, je trouvais la bague sympa et... pas que la bague ! Si elle avait refusé, j'aurais bien récupéré les deux, moi. Dommage qu'il ne soit plus sur le marché ! dit Sophie, en soupirant longuement.

Corinne me regarde et répond discrètement à sa fille.

_ Ouais ! Tu as raison, c'est dommage... vraiment dommage ! soupire-t-elle à son tour, avant que les deux ne se regardent et éclatent de rire.

_ Je vais vite aller l'annoncer à tout le monde ! dit Sophie, n'y tenant plus.

Elle s'apprête à s'en aller, lorsqu'elle voit son petit cousin Frédéric détalier comme un lapin au coin de la rue.

_ Oh oh !... Finalement, je crois bien que ce ne sera pas utile ! dit Sophie, résignée.

Tout le monde éclate alors de rire.

_ Bon ! Et... si on arrosait ça ? lâche alors Marc.

_ Bonne idée ! Je crois que j'ai ce qu'il faut dans ma voiture. Sophie ! tu veux bien aller chercher le sac qui est sur le siège avant, s'il te plaît ? lui demandé-je, dans l'incapacité de bouger, Élisabeth étant pendue à mon cou.

_ Bien sûr, beau gosse ! Ou plutôt... *beau-frère*, devrais-je dire !

Sophie revient bientôt en brandissant une bouteille, tel un trophée.

_ Du champagne ! C'était ça ton plan B ? me demande Marc, dubitatif.

_ Quel plan B ? Un plan B ! Mais... pour quoi faire ? répondis-je avec un clin d'œil.

Comme nous nous apprêtons à rentrer à la maison, Marc me retient par la manche, passe un bras autour de mes épaules et me demande calmement :

_ On est entre nous, là... tu peux me le dire, maintenant : c'est quoi ton secret ?

Les filles se sont arrêtées et nous attendent, en tendant l'oreille.

_ Mon secret... ? Eh bien ! Mon secret... comment te dire... ? Voyons ! Alors, mon secret : je dirais que ce n'est pas une chose en particulier. C'est plutôt un état d'esprit, un comportement, un certain degré de... de folie, dirais-je !

_ Pardon ? Je... je ne comprends pas bien, là !

_ Eh bien ! Même si cela ne se voit pas trop, il paraîtrait que je sois un peu... idiot ! C'est bien ça ? demandé-je à Babeth qui se tient à mes côtés.

_ Oui, oui... c'est bien ça ! Et comme il paraîtrait que moi : je suis folle de lui... eh bien, je dirais que...

(elle pose sa tête sur mon épaule et dit tendrement à son père, en lui montrant sa nouvelle bague)

« UN IDIOT ET UNE FOLLE : ÇA FAIT UN JOLI COUPLE ! NON... ? »

FIN DU « RÊVE ».

Ouais... quoiqu'un peu perturbante et intense en émotions, cette vision des choses était vraiment sublime. Ce rêve magnifique saurait me combler au plus haut point s'il pouvait se transformer en réalité. Si la chance pouvait enfin me sourire et exhausser mes vœux, je deviendrais le plus heureux des hommes. J'aurais enfin droit au bonheur, comme tout un chacun. Ce serait « top »... vraiment top.

Malheureusement, la vie ne répond pas toujours à nos attentes et les choses ne se déroulent pas toujours comme nous le voudrions. Je vais malheureusement être amené à en faire l'amère expérience. Je ne m'attendais franchement pas à ce qui allait réellement se passer. Triste rappel à la réalité. Quand on n'a pas de chance... !

25.

De l'autre côté du miroir. Samedi 03 Juillet 1982.

Venant de chez Michel, j'arrive enfin dans la bonne rue et m'arrête devant un pavillon que je connais bien. Hélas, à mon grand dam, tous les volets sont clos et le portail est fermé à clé. Il n'y a apparemment personne au domicile de ma belle et je me retrouve donc le bec dans l'eau. Je ne suis pas beaucoup plus avancé qu'avant, concernant mon possible avenir avec la « miss » du coin. Il me faudra revenir un peu plus tard. Je relève le numéro et le nom de la rue pour pouvoir éventuellement lui écrire. Quant au nom sur la boîte aux lettres, l'emplacement de l'étiquette est vide et ne peut me renseigner sur son nom de famille. Il n'y a personne dehors... je ne vais tout de même pas aller quémander chez les voisins à cette heure matinale et les déranger juste pour cela. Je verrais ça quand je reviendrais. Le problème, c'est que je ne sais pas à quelle heure ils vont rentrer et je ne vais pas poireauter toute la journée ici. Je décide de partir me balader dans les environs en revenant de temps en temps.

Vers dix-neuf heures, je suis de retour pour une énième tentative et constate qu'ils ne sont toujours pas là. Bon ! ben voilà... je crois que c'est raté pour aujourd'hui ! Ils ont certainement dû partir pour le week-end. J'essayerais de repasser demain, en fin d'après-midi, au cas où... Retourner à MOURMELON serait trop long, aussi je préfère aller passer la nuit chez ma sœur qui habite à une centaine de kilomètres de là.

Dimanche 04 Juillet 1982.

Le lendemain, dimanche, je reviens sur les lieux du crime, mais je trouve toujours porte close. Décidément, je n'ai pas de chance.

Je suis perplexe : seraient-ils partis en vacances ? Si c'est vraiment le cas, il va me falloir m'armer de patience et attendre désespérément qu'ils reviennent. Je pourrais toujours lui écrire ou lui téléphoner, après avoir récupéré le nom et le numéro de téléphone dans l'annuaire (les habitants de JONCHERY ne sont pas si nombreux, ça ne devrait pas poser trop de problèmes). Ayant obtenu ces renseignements, je pourrais

essayer de les contacter. C'est décidé : je reviendrais la semaine prochaine... d'ici là, j'aurais peut-être eu des nouvelles.

Samedi 10 Juillet 1982.

Une semaine a passé et je n'ai réussi à joindre personne au téléphone, qui sonne désespérément dans le vide à chaque appel. Pas de réponse au courrier, non plus. Ils devient plus qu'évident qu'ils sont partis en vacances... mais jusqu'à quand ?

Initialement, ce samedi-là, il était prévu que je parte en congé chez mes parents pour trois semaines. J'ai repoussé cela au dimanche après-midi, afin de faire un petit crochet par JONCHERY pour récupérer Élisabeth, au cas où ils rentreraient en fin de week-end... on ne sait jamais !

Arrivé sur place : nouveau déboire, nouvelle déception... toujours personne ! Je laisse un mot dans la boîte aux lettres avec mes coordonnées pour qu'ils puissent me contacter dès qu'ils rentreront. Je passe faire un tour au café du coin, mais Michel n'est pas là et sa remplaçante ne peut me renseigner. J'essuie donc un deuxième échec consécutif en huit jours. Le moral en prend un sacré coup. Dépité et avec un spleen d'enfer, je reprends la route pour aller chez mes parents... seul, malheureusement ! J'avais envisagé un tout autre scénario et prévu de présenter Élisabeth à ces derniers, lors de cette occasion. Ils étaient déjà au courant que j'avais rencontré quelqu'un et que l'affaire était sérieuse. Ils se faisaient une joie de la connaître et sont très déçus lorsqu'ils me voient débarquer seul. Ils ont un peu de mal à comprendre la situation et cela me met mal à l'aise. Ce sera pour une autre fois ! espéré-je en secret.

Durant ces trois longues semaines, j'essaye d'appeler plusieurs fois au téléphone, mais personne ne répond. J'écris quelques lettres... qui restent sans réponses, elles aussi. Je ne sais plus que faire et commence à déprimer sérieusement. Je sors un peu avec mon frère et quelques anciens copains ou copines pour essayer de me distraire, mais je ne suis pas de bonne compagnie. Le cœur n'y est pas et mes pensées sont ailleurs. Le manque est grand et rien ne parvient à me changer les idées. Je n'ai jamais passé de vacances aussi pourries, aussi... *chiantes* !

Au bout d'une bonne quinzaine de jours, je craque. N'y tenant plus, j'abrège mes vacances et repars sur place pour avoir une explication solide, quant à cette absence totale de nouvelles. Cela n'est pas normal ! Qu'elle m'ait oublié ou même pire, qu'elle m'ait remplacé : je peux l'admettre (difficilement il est vrai, mais je devrais pouvoir m'y faire) mais qu'elle ne daigne pas répondre à mes relances (même si c'est pour me dire que tout est fini entre nous) me paraît incompréhensible... ça ne lui ressemble pas du tout. Il est évident qu'il y a autre chose... une chose que nous ne maîtrisons pas, ni l'un ni l'autre... une chose qui m'échappe et que je veux absolument connaître.

Quatre jours plus tôt que prévu, je remets donc les pieds à JONCHERY, dans l'espoir de résoudre ce mystère qui m'obsède depuis si longtemps.

Samedi 31 Juillet 1982.

Je suis à peine arrivé dans la rue que j'ai rapidement une bonne partie de la réponse, en apercevant un panneau posé sur le mur d'enceinte du pavillon. Ce panneau porte en lettres capitales l'inscription suivante :

« **A LOUER** ».

Ces deux mots courts donnent soudain une bien triste signification à toutes mes tentatives avortées. Personne ne répond au téléphone... parce qu'il n'y a plus âme qui vive à cette adresse depuis quelques temps. La boîte aux lettres déborde de publicité et de quelques lettres, parmi lesquelles je retrouve une des miennes. La réponse à mes questions est simple : ils ont déménagé.

En regardant avec attention les alentours de la maison, je m'aperçois que quelques menus objets de décoration ont effectivement disparus. Je n'avais pas fait attention à ces détails la dernière fois que je suis venu, mais aujourd'hui, ils brillent par leur absence. Cela devient une évidence : ils n'habitent plus ici. Il n'y a plus d'abonné au bout de la ligne et le courrier ne suit qu'à condition qu'il soit posté avec la nouvelle adresse. Déjà que ce n'était pas évident pour moi, parce que je n'avais pas l'ancienne... alors, sans la nouvelle : je n'avais aucune chance ! Personne ne m'avait prévenu de ce futur changement. Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit avant que nous nous séparions ? Oui... pourquoi ? Je n'en reviens pas, je suis scotché. Merde ! Il était prévu qu'ils déménagent et personne ne m'a mis au courant. Je suis vraiment désappointé. Quel manque de confiance !

J'en ai la confirmation en retournant au café local où, cette fois, je tombe sur le taulier en personne. Tandis que je lui explique mes déboires, je vois Michel se décomposer littéralement. Pour me parler au calme, il vient s'asseoir avec moi à une table isolée dans un coin de la salle.

Il pousse un gros soupir et me confie alors :

_ Je m'en veux d'avoir été absent quand vous êtes passé la dernière fois. Si j'avais su que vous étiez à la recherche d'Élisabeth et de sa famille, j'aurais peut-être pu changer le cours des choses !

_ Ah bon ! Comment ça ? demandé-je.

_ Je vais vous expliquer, si vous le voulez bien. Écoutez-moi attentivement !

Il prend une profonde respiration et se lance :

_ Alors voilà ! L'année scolaire s'est terminée, il y a un peu plus d'un mois et... Ah ! au fait : Élisabeth a eu son diplôme d'infirmière. Ça ne m'étonne pas, elle est très douée pour cela, à ce qu'il paraît !

_ Oui, je confirme ! répondis-je, en me remémorant quelques douloureux souvenirs, et en me frottant l'arrière du crâne.

_ Oui ! Mais je dérape, là... revenons à nos moutons ! Son père avait obtenu une promotion dans son travail et hésitait entre deux affectations qu'on lui proposait. Il a

réussi à retarder l'échéance pour donner une réponse jusqu'à ce que la petite ait fini son cursus scolaire, afin que cela ne la perturbe pas. Finalement un poste s'est libéré avant la date prévue, dans la boîte qui l'intéressait le plus. Il a accepté ce poste, mais cela l'obligeait à déménager au plus vite. Comme il a eu l'occasion de récupérer le pavillon de son prédécesseur, il n'a pas eu besoin d'effectuer de recherches pour se loger. Du coup, tout s'est enchaîné très rapidement. Ils ont profité de leurs vacances pour faire les cartons et déménager, au milieu de la semaine de votre seconde venue (celle où j'étais absent). Cette fois-là, vous les avez raté d'une journée, tout au plus. Si vous étiez venu la veille... ou s'ils avaient mis plus longtemps à déménager... ! Vous n'avez vraiment pas eu de bol sur ce coup-là, mon pauvre... c'est vraiment trop con !

J'ai beaucoup de mal à encaisser cette nouvelle. Dire qu'il s'en ait fallu d'un cheveu. Pourquoi ai-je tant tardé à revenir ? Moi et ma foutue malchance... !

_ O.K., d'accord ! Mais... le week-end précédent, quand je suis revenu pour la première fois – celle où l'on s'est vu et où vous m'avez donné les deux bouteilles de champagne – tout était déjà fermé ! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit à ce moment là ?

_ Simplement parce qu'ils n'avaient pas encore déménagé ! Je pensais qu'ils étaient chez eux et que vous aviez toutes les chances de les y trouver. J'ai su par la suite qu'ils étaient partis pour le week-end, afin de visiter leur nouvelle maison et d'y emporter déjà quelques cartons. C'est pour cela que vous vous êtes heurté à une porte fermée. Au moment dont vous parlez, je ne le savais pas et ne pouvais donc pas vous le dire. Vous n'êtes pas revenu ici, après votre démarche infructueuse, et je pensais que vous l'aviez vu... que le problème était réglé. Je croyais que vous aviez ses coordonnées et que vous étiez donc au courant du fait qu'ils allaient bientôt quitter le village. Je ne savais pas que... ce n'était pas le cas !

_ Ouais, d'accord ! Tout s'explique..., sauf une chose : pourquoi personne ne m'a averti de ce changement prévu, lorsque j'ai fait la connaissance d'Élisabeth. Je pensais qu'ils m'aimaient bien et qu'ils me faisaient confiance... mais personne ne m'a mis dans la confiance ! Pourquoi ne m'en ont-ils pas parlé ?

_ Peut-être parce qu'à cette date-là, ils n'en savaient encore rien ! C'était dans les tuyaux... mais ils n'avaient simplement pas prévu que ce serait aussi soudain. Je vous l'ai dit : tout s'est décidé en quelques jours. Ça a été très rapide et si personne n'avait votre adresse, ils ne pouvaient simplement pas vous prévenir !

_ Ouais ! Je comprends.

_ Et puis, vu la durée de votre absence sans aucun signe de vie, ils ont peut-être fini par croire que votre belle histoire d'amour n'était en réalité qu'une toquade. En se mettant à leurs places, j'avoue que c'était concevable. S'ils ont cru cela : je n'ose penser dans quel état d'esprit a dû se trouver – et se trouve peut-être encore – cette pauvre petite Élisabeth. Elle a dû se sentir trahie et doit vous maudire, actuellement !

_ Mon Dieu... je n'ose même pas y penser ! dis-je en me prenant le visage à deux mains, tout en poussant de gros soupirs.

Le chagrin m'envahit et les larmes me montent aux yeux. Je suis effondré par ce que je viens d'apprendre. Comment a-t-on pu en arriver là, aussi bêtement ?

Michel éprouve de la pitié pour moi et essaye de me reconforter comme il peut.

_ Je m'en veux de ne pas avoir été présent la deuxième fois. Si j'avais su que vous aviez essuyé un échec la semaine précédente et que vous les aviez raté... j'aurais pu les contacter pour les informer de votre passage, de vos intentions envers Élisabeth et éventuellement récupérer vos coordonnées afin qu'ils puissent vous joindre ! Je m'en veux terriblement ! me dit Michel, très ému.

Touché par sa compassion, je lui donne une tape amicale sur la main et lui confie :

_ Vous n'y êtes pour rien... tout est de ma faute ! Même si c'était involontaire, j'ai trop tardé à revenir. Je pensais pouvoir le faire plus rapidement et je n'ai pas pu. Si j'avais eu son numéro de téléphone, j'aurais pu la contacter... mais j'ai été tellement con que je n'ai pas penser une seule seconde à le récupérer. C'était pourtant la première chose à faire, c'est évident ! Ensuite, quand je me suis cassé le nez sur la porte fermée, si j'étais revenu vous voir tout de suite pour vous prévenir, vous auriez pu me donner leur nom de famille et leur numéro afin de les appeler dans la foulée. Eh bien, non ! Au lieu de ça, j'ai décidé connement de m'en aller et de tenter ma chance la semaine suivante... sauf que la semaine suivante : il était déjà trop tard. J'avais trouvé enfin leur numéro dans l'annuaire, mais il ne me servait plus à rien.

J'ai accumulé des bourdes qu'un gamin de dix ans n'aurait jamais faites. Décidément, quand on est con... on est con ! Je me suis mis tout seul dans cette panade... vous n'avez rien à vous reprocher. Ce n'est qu'un tragique amoncellement de circonstances très défavorables. Maintenant, reste à savoir comment me sortir de ce merdier ! Vous ne connaissez pas leur nouvelle adresse ?

_ Non... bien sûr que non !! Si c'était le cas : la première chose que j'aurais fait, ça aurait été de vous la donner ! Malheureusement...

_ Ouais... quelle question idiote ! Décidément, Babeth n'avait pas tort quand elle me traitait d'idiot ! Vous ne connaissez personne qui puisse avoir cette foutue adresse ? Frédéric !!! Il doit savoir, lui qui est toujours au courant de tout. En plus, si je me souviens bien, il est de sa famille... je suis sûr qu'il la connaît cette adresse, Frédéric !

_ Malheureusement pour vous, mon gars, il vient de partir en vacances en famille pour quelques semaines... en Bretagne, je crois ! Je suis désolé, mais là... je ne peux vous en dire davantage pour vous être utile, mon pauvre ! dit-il en se levant.

Il me donne une tape sur l'épaule, en signe de compassion à mon désarroi, avant de me laisser pour aller servir un client qui le réclamait.

Le ciel vient de me tomber sur la tête... je suis effondré. Toutes les portes semblent se refermer une à une sur ce piège dans lequel je me suis englué. Comment vais-je bien pouvoir m'en sortir ? A qui vais-je bien pouvoir m'adresser ? Je n'en ai pas la moindre idée. Il ne me reste plus qu'à trouver la solution par moi-même. Cela ne sera pas évident... je ne suis pas sorti de l'auberge !

Ouais... pas très réjouissant, tout ça !

26.

Décidément, le mauvais sort s'acharne sur moi. Ce n'est vraiment pas mon jour de chance, car poste et mairie sont fermées en ce samedi après-midi. Je ne sais comment récupérer cette maudite adresse. Tous mes espoirs semblent s'envoler d'un coup. Je suis anéanti... je ne sais comment réagir.

La mort dans l'âme, je me rends sur le parking du restaurant routier, pour espérer alléger ma peine en revoyant ce lieu où j'ai vécu les plus belles heures de ma vie. J'arrête la voiture devant le bâtiment et descends m'asseoir sous le porche. Prostré au pied du mur, la tête posée sur mes genoux et les yeux dans le vague, je me remémore ces doux instants et... me mets à pleurer. Que faire ? Je suis perdu, dévasté, vidé. Je me sens seul au monde, abandonné, trahi.

Je suis désabusé par ce nouveau coup du sort. Ce maudit sort qui a voulu mettre sur mon chemin cette créature unique que j'ai tant aimé et qui – pour me faire du mal – me l'a retiré sans autre formalité. Qu'ai-je donc fait pour mériter cela ? Qu'ai-je donc fait pour me trouver un si bel amour sans le vouloir et le perdre aussi bêtement... également sans le vouloir ? Avais-je donc une si grande faute à expier et méritai-je donc un tel châtement ? Je ne comprends pas..., je ne comprends rien à tout ça !

Cet amour... nous ne nous y attendions pas. Il nous est tombé dessus sans crier gare, au détour d'un regard, lors d'une rencontre fortuite imposée et à laquelle nous n'étions pas forcément très enthousiastes de nous rendre. Nous n'étions pas demandeur, ni l'un, ni l'autre... on nous a juste prié de bien vouloir y participer. Cette attirance mutuelle, ce coup de foudre réciproque nous ont pris – très agréablement – par surprise. Nous n'avions pas imaginé une seule seconde qu'ils puissent se produire, et surtout croître à ce point, en si peu de temps. Ce superbe amour était juste un cadeau du ciel, pensions-nous. Mais... était-ce vraiment un cadeau ?

Quand il s'est déclaré, nous étions heureux... mais n'osions pas trop y croire, car le temps imparti nous semblait trop court et nous ne voulions pas nous engager à la

légère. Notre timidité commune rendait toute relation sérieuse presque impossible à éclore sur une période aussi courte. Était-ce vraiment de l'amour ou juste une très forte attirance physique mutuelle ? Comment être vraiment sûr que cet amour est bien réel, en quelques heures seulement ?

Quand il est devenu évident, nous n'avons malheureusement pas su prendre toutes les précautions pour le préserver et il nous a alors échappé contre notre volonté. Les événements se sont précipités, bousculés et nous avons été pris au dépourvu. Nous subissions, mais ne contrôlions rien. Nous n'avons rien fait que profiter au maximum des rares opportunités qui nous étaient offertes. Trop absorbés à vivre à fond ces trop magnifiques mais courts moments de pur bonheur, nous n'avons pas su anticiper les choses... nous étions trop insouciantes. Tout semblait simple, limpide, presque évident.

Pour moi : il me suffisait d'être un peu patient et connaissant le chemin, de venir la retrouver dès que possible. Hélas ! Quand je suis revenu : elle n'était plus là et je ne savais où la chercher.

Pour elle : il lui suffisait d'attendre que je vienne la rejoindre, comme promis. Elle a dû m'attendre impatiemment au début, puis voyant les semaines défiler sans me voir revenir, a dû finir par imaginer que j'avais trahi ma parole et l'avais oublié. Certes, elle n'avait pas mes coordonnées exactes, mais connaissait mon nom, le nom de mon régiment et son lieu de garnison. Elle aurait pu essayer de me contacter par ce biais, mais elle ne l'a pas fait. Pourquoi ? Sans doute ne croyait-elle plus en moi après ce long silence et a préféré jeter l'éponge par dépit... par déception.

Si c'était dur pour moi, cela a dû être terrible pour elle !

Si ce bonheur nous paraissait avoir un avenir serein, une chose... une seule chose nous a fait défaut : le temps !

Le temps **d'abord trop court** pour faire vraiment connaissance et être sûr de la réciprocité de nos sentiments.

Le temps **encore trop court** pour vivre cet bel amour d'une manière sereine, sans crainte du lendemain et nous laisser la possibilité d'entrevoir des perspectives futures.

Le temps **finalement trop court** pour nous laisser l'occasion de nous retrouver et de concrétiser enfin notre projet d'avenir commun.

Ce temps, **qui était toujours trop court quand nous étions ensemble**, en l'absence de ma bien-aimée : il m'a paru long... terriblement long... interminable !

Nous n'avons pas su voir plus loin que le bout de notre nez et maintenant, nous nous retrouvons seuls, isolés l'un de l'autre et sans grand espoir de nous retrouver un jour. Moi : je le souhaite toujours ardemment... mais elle : le voudrait-elle encore ?

Quelques mois plus tard.

Malgré mes efforts et quelques retours infructueux sur place pour essayer de glaner quelques informations, je ne suis jamais parvenu à retrouver sa trace.

Dépité, abattu, je n'ai peut-être pas eu l'énergie suffisante pour y parvenir. L'arrivée de cet amour m'avait parue improbable, à l'époque... je ne me pensais pas digne de le mériter. Sa concrétisation m'avait parue presque irréaliste et tellement féérique, que je pensais vivre un rêve éveillé. Sa disparition soudaine et dans des conditions débiles, quasi incroyables, me fait presque douter de son existence, aujourd'hui. Ce bel amour était tellement... si inattendu, si surprenant, si immérité, que je n'y ai peut-être pas cru suffisamment. Le désespoir a fini par avoir raison de mon courage.

Avec l'arrivée d'internet quelques années plus tard, puis des réseaux sociaux : il ne serait peut-être pas très compliqué de retrouver sa trace, aujourd'hui. Si nous avions eu des téléphones portables à l'époque : cela ne se serait pas passé ainsi et il est plus probable nous serions encore réunis. Mais en ce temps-là – comme dirait nos aïeux – tout cela n'existait pas et les moyens étaient très limités pour la tâche qui m'attendait. Le chemin était semé d'embûches qui m'ont été fatales.

Désabusé, dépité, meurtrit, déprimé, j'ai fini par perdre espoir et j'ai lâché prise.

Avons-nous été trop... idiot (moi) et trop... folle (elle), pour y croire jusqu'au bout ? Je ne le saurais sans doute jamais.

Ai-je abandonner ma quête trop tôt ? Avec le recul, aujourd'hui, je dirais : « **Oui, très certainement !** ». D'ailleurs, je m'en veux encore à ce jour de ne pas avoir insisté plus longuement. J'étais sans doute trop dégoûté de la vie, à ce moment-là, pour avoir la volonté nécessaire de poursuivre ma quête. J'ai lâchement capitulé... et je n'ai cessé de le regretter amèrement. Écœuré, impuissant, j'ai délibérément choisi de me plonger dans le travail, d'enfouir ce douloureux souvenir au plus profond de ma mémoire afin de continuer à vivre malgré tout. Cependant, les sentiments éprouvés envers cette jeune femme étaient si forts que je n'ai pu empêcher ce souvenir de remonter à la surface régulièrement, inexorablement. C'est comme une plaie béante qui ne veut pas cicatriser et... qui ne cicatrisera sans doute jamais totalement.

Ouais ! La réalité est parfois bien cruelle, mais nous n'avons pas le choix... il nous faut faire avec... même si cela ne nous convient pas vraiment. Il arrive parfois que le destin ne nous sourit pas et nous ne pouvons faire autrement que de l'accepter, même si cela nous blesse au plus profond de notre cœur, de notre âme. La vie peut se montrer merveilleuse pour certains et cruelle pour d'autres... et nous n'y pouvons rien. Pourquoi est-ce toujours les mêmes qui souffrent ? Allez savoir !

Épilogue

Été 2022.

Les mois et les années sont passées... et je n'ai malheureusement jamais revu cette créature de rêve que j'ai tant aimé ! Qu'a-t-elle bien pu devenir ?

Elle a certainement refait sa vie avec un autre homme et a peut-être eu des enfants. C'est normal, il n'y a pas de raison... elle était tellement belle que me trouver un remplaçant n'a pas dû être un gros problème pour elle. D'une manière ou d'une autre, elle méritait bien d'être heureuse – même si j'eus préféré que ce fut avec moi – et j'espère de tout mon cœur qu'elle l'est vraiment, aujourd'hui.

Quant à moi, résigné, j'ai refait ma vie également, de mon côté. Il nous fallait bien continuer à vivre... même si cette vie n'aurait plus jamais la même saveur.

Cependant, en ce qui me concerne, quelque chose en moi est cassé à jamais. Depuis cette époque, j'ai toujours du mal à dire « *je t'aime !* » à quelqu'un... que ce soit mon épouse ou même mes enfants. Pour moi, ces mots sont synonymes de drame à venir et, de toute façon, ils n'auraient pas la même signification dans ma bouche... aussi : je préfère éviter de les prononcer.

Il m'arrive encore de penser tristement à elle. L'envie me prends parfois d'essayer de retrouver sa trace à nouveau... mais je ne voudrais pas semer le trouble dans sa vie privée. Et puis... je ne sais pas si la retrouver, aujourd'hui, me comblerait vraiment. J'ai gardé d'elle le souvenir d'une jeune femme merveilleuse, extraordinairement belle, fraîche, pétillante, enjouée et blagueuse, aimante et passionnée. Dans mes souvenirs, au moins, elle restera éternellement telle que je l'ai connu à vingt ans : **sublime.**

A défaut d'avoir pu être la femme de ma vie, **elle a été et restera toujours ma plus belle histoire d'amour.** L'amour, le vrai, celui avec un grand A, celui que l'on ne rencontre qu'une seule et unique fois dans sa vie... n'a duré, dans mon cas, que l'espace d'une petite semaine. A peine une cinquantaine d'heures passées ensemble, mais... cela a été si intense... que tout ce qui a suivi et pourrait suivre encore, ne saurait être qu'une pâle imitation.

Mon souhait le plus cher ne serait pas de retrouver cette femme exceptionnelle au présent, (même si l'expérience me plairait beaucoup) mais bien de pouvoir retourner à cette époque bénie, afin de reprendre cette idylle où elle a été interrompue... mais en faisant en sorte que rien ne puisse plus jamais la briser, la détruire. Souhait difficile à réaliser... à moins d'un miracle qui... avec un peu de chance...

Malheureusement, cette triste histoire a prouvé, une fois de plus, que la chance et moi sont deux choses difficilement compatibles. On est doué pour le bonheur... ou on ne l'est pas. Dans mon cas, il semblerait bien que c'est la deuxième option qui est à privilégier.

Avec le recul, aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser que tout cela n'a été qu'un incroyable gâchis qui m'a laissé un goût amer dans la bouche, ainsi qu'une profonde blessure en plein cœur.

Nous nous étions promis de nous aimer longtemps et ce fut en partie le cas. Je ne sais pas si elle m'a définitivement oublié ou pas... mais, pour ma part, – malgré la dure séparation que nous a imposé la vie – je continue de penser à elle... surtout dans les moments de déprime, en me remémorant ces instants inoubliables de pur bonheur.

En repensant à tout cela, me vient l'envie d'adresser à cette jeune femme ces quelques paroles :

« Où que tu sois, chère Élisabeth, sache que je ne t'ai pas oublié... que je n'ai jamais cessé de t'aimer... et qu'une grande part de mon cœur t'est à jamais réservée. Sache aussi qu'il te serait facile de la reconquérir... si l'envie t'en prenait ! Pouvoir revivre, ne serait-ce que quelques instants, d'aussi magnifiques moments de complicité et d'amour que ceux que nous avons vécus, ferait de moi le plus heureux des hommes. Mon vœu le plus cher serait alors exhaussé !».

Peut-être un jour, qui sait... ? **C'est tellement con, la vie !**

La leçon que l'on peut tirer de cette histoire, c'est que rien n'est jamais totalement acquis. Alors que l'on croit que notre destin est tout tracé, que tout coule de source, il suffit parfois d'un grain de sable qui vient enrayer la machine pour que tout bascule. Une fraction de seconde, un détail insignifiant suffit à vous faire passer de la joie à la tristesse, du bonheur au désespoir, sans que vous ne puissiez rien y faire. Certains d'entre-vous diront que c'est de la malchance ! D'autres diront que c'est dû au hasard ! Employez la formule que vous désirez... cela ne changera malheureusement rien à l'affaire. Vous finirez inévitablement par vous rendre à l'évidence : nous ne sommes que... **les jouets du destin.**

FIN

Post-Scriptum :

Pour les besoins de l'écriture de ce roman, l'histoire originelle a été très légèrement modifiée par d'infimes petites retouches, mais reste cependant très fidèle dans son ensemble aux événements qui se sont déroulés à JONCHERY en 1982.

Certains faits ont été enjolivés, alors que d'autres ont été édulcorés afin de ne pas nuire à l'intégrité des personnes qui pourraient s'y reconnaître. Dans ce but, les noms des personnages (hormis celui de l'auteur) ont été changés et sont purement inventifs.

Cependant, il n'en reste pas moins que tous les habitants de ce village, à cette belle époque, ont certainement gardés de cette épopée des souvenirs (mémoriels ou encore photographiques) que je serais heureux de retrouver et partager. Parmi eux se trouvait la jeune femme que j'ai ici nommée « Élisabeth » et j'espère que quelqu'un saura alors la reconnaître à travers ce récit et lui rappeler ces péripéties passées.

Si tout n'est pas que stricte vérité dans cette histoire ainsi relatée, l'essentiel est conservé... à savoir : les très forts sentiments que j'ai éprouvé pour celle qui restera comme mon sauveur de l'époque. Sans son intervention, je ne sais pas ce que je serais devenu et je lui serais éternellement reconnaissant pour l'aide qu'elle a pu m'apporter et pour les moments merveilleux que j'ai pu passer en sa compagnie.

S'il y a une chose que je ne peux nier dans ce récit, c'est bien le fait que je la trouvais réellement sublime... tant moralement que physiquement. Les très profonds sentiments que j'ai pu éprouver à son égard, ont-ils été partagés avec autant de force par cette jeune femme ? J'ose espérer que c'était bien le cas... mais seule l'intéressée pourrait répondre à cette question.

Je tiens, enfin, à ce que cette admirable personne sache que, si elle se reconnaît, je serais extrêmement heureux de pouvoir me remémorer ces doux instants en sa compagnie. Rien ne saurait me faire plus plaisir !

C'est à toi, mon ange-gardien préféré, que je dédie cet ouvrage, du fond du cœur !

André VESVRES
andre.vesvres@laposte.net

STADE DE FOOT



PAVILLON



PLACE DE LA MAIRIE



CHAMP DE BATAILLE

RESTAURANT ROUTIER



JONCHERY



MONUMENT AUX MORTS



ENTREE DU VILLAGE



PORCHE RESTAURANT



RUISSEAU